

**L'Exécuteur
[139] – Jackpot
au Rwanda**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



JACKPOT AU RWANDA

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

JACKPOT AU RWANDA

Adapté de l'américain par

Lauhon



PROLOGUE

Depuis longtemps déjà, William Morrison regardait filer sa vie sans trop se préoccuper de savoir où elle pourrait bien le conduire. Il se souvenait de tous les bonheurs, de toutes les réussites qu'il avait pu éprouver dans le passé ; mais cela n'avait été possible que parce qu'il partageait ces instants avec Lois. Et Lois était morte. Le sourire qui avait commencé à s'esquisser sur son visage disparut peu à peu et la tristesse reprit sa place sans qu'il eût vraiment l'impression qu'elle l'eût jamais quitté.

William « Dusty » Morrison repoussa légèrement le fin rideau de coton sentant la poussière qui séparait les coulisses de la scène, et regarda Denise LeFevre se diriger vers le gros micro sur pied placé face au public. La salle était pleine. Le sourire de la chanteuse était aussi éclatant que sa longue robe de soirée rouge en simili soie couverte de paillettes scintillantes. Un chef-d'œuvre de vulgarité.

La jeune femme lova délicatement le micro dans le creux de sa longue main blanche et leva le regard vers les cintres comme si elle cherchait une inspiration providentielle, puis elle commença à chanter *Love me or Leave me*, la célèbre chanson de Cole Porter.

Morrison écarta un peu plus le rideau pour embrasser du regard l'assistance. Une majorité de Blacks, bien sûr. Quelques Arabes et cinq ou six Occidentaux. Le cabaret avait eu son heure de gloire, mais l'Afrique centrale n'était plus à la mode et la maison avait perdu beaucoup de son lustre. Morrison s'en fichait. D'ailleurs, il n'aurait pu espérer mieux au vu de l'état de sa cote actuelle.

Les événements s'étaient calmés ces derniers mois au Rwanda, depuis que les Tutsis avaient renversé le gouvernement hutu. Big Billy Rukanwé avait donc décidé que la situation était assez stable pour organiser cette tournée de cabarets composée de « célébrités » européennes. Malheureusement, une semaine plus tôt, la résistance armée hutu organisée en Ouganda et au Zaïre avait lancé un début d'invasion.

La nuit, la plupart des Rwandais se terraient chez eux. Bien des Tutsis et des Hutus avaient recommencé à migrer vers les frontières, mais ceux qui avaient encore quelque chose à perdre se barricadaient dans leurs maisons en espérant contre toute logique que les choses finissent par s'arranger. Les négociations entre les deux ethnies

tournaient à vide et les observateurs étaient d'accord pour dire qu'il y avait toutes les chances du monde que la guerre reprenne avec la même rage qu'elle avait connue dans cette région depuis des décennies. Dans la salle, on ne devait trouver que des politiques et des affairistes, accompagnés de leurs gardes du corps. Les machettes n'étaient pas loin.

Morrison laissa retomber le rideau et eut un petit sourire. La voix de Denise était claire ce soir, et il semblait que les problèmes de gorge dont elle s'était plainte ces derniers jours notamment lors de son tour de chant à Kigali soient finis.

Il passa la main sur son front, puis massa ses tempes quelques secondes en marchant dans les coulisses.

— Dusty ! Dusty ! Dusty !

Une voix murmurait son nom avec insistance et une main le saisit par la manche. Surpris, il se retourna pour découvrir Henri Pierlot, le maquilleur, debout près de lui. « Streak », comme on surnommait le petit Belge, pointa son index vers lui d'un air faussement sévère.

— Désolé, Streak, je crois que je me suis perdu dans mes rêves ; je t'avais oublié.

Pierlot saisit l'acteur par le coude.

— Viens, je vais te *retoucher*.

Morrison suivit le Belge jusqu'à la chaise de maquillage et s'assit. Sur la scène, la chanteuse entamait sa dernière chanson. Pendant que Streak s'appliquait à redonner vie au visage du comédien, ce dernier fixait sans le voir le rideau devant lui.

Soudain Streak tendit un miroir devant les yeux de Morrison.

— C'est pas mieux comme ça ? interrogea-t-il d'une voix joyeuse.

Devant son image, Dusty Morrison ressentit un trouble profond. Une angoisse, aurait dit son psychiatre. Était-ce pour cela qu'il avait accepté cette tournée de *has been* à travers l'Afrique ? Était-ce pour cela qu'il prenait trois comprimés de Zoloft chaque matin et que cette drogue ne lui était d'aucune utilité ? Pour échapper à ce visage, aux années et aux souffrances qui y étaient liées ?

Morrison étudia son visage, découvrant ça et là les marques qu'il voulait effacer et que le maquillage tentait de recouvrir. Il vieillissait, et plus vite le temps ridait son visage, plus vite il se rapprochait de la mort. Il se souvint qu'un an auparavant, il disait à Lois qu'il se sentait comme un adolescent ; maintenant, il avait l'impression de porter le poids de plusieurs siècles sur ses épaules.

Le Belge se racla la gorge en signe d'impatience.

— Ça va ?

— Tu es un artiste, Streak, approuva Morrison en se levant. Dommage que tu ne puisses pas travailler sur un matériau en meilleur état.

— Arrête ! Tu es toujours au top, Dusty, n'en rajoute pas, dit le maquilleur en riant.

Morrison marcha doucement jusqu'au rideau et vérifia que Denise LeFevre était bien à la fin de son tour de chant. Oui. Elle saluait et les spectateurs applaudissaient à tout rompre.

Big Billy Rukanwé, sanglé dans un smoking bon marché et qui le faisait paraître encore plus gros qu'il n'était, s'approcha du micro et la peau noire de son crâne chauve brilla dans la lumière des projecteurs.

Il était producteur, directeur et annonceur de ce show. C'était au moins trois salaires économisés ! Quant aux bénéfices... Il sortit un mouchoir de sa poche et épongea son front ruisselant. Ce mouvement et la corpulence de Rukanwé firent sourire Morrison qui lui trouvait une ressemblance certaine avec Louis Armstrong. Armstrong... Il se souviendrait toute sa vie de cette nuit où Lois et lui s'étaient trouvés placés juste à côté du grand Satchmo et de sa femme à la cérémonie des Oscars. C'était l'année où il avait reçu la statuette pour le meilleur second rôle dans un fabuleux western dont la vedette était John Wayne. Tout le monde lui prédisait une carrière fabuleuse, à cette époque. Et maintenant...

Rukanwé parla d'abord en kinyarwanda, la langue nationale rwandaise, puis en français. Morrison comprenait assez bien le français et s'était fait traduire en anglais les mots qui servaient à introduire son numéro. Il savait que Big Billy retraçait sa longue carrière d'acteur de western de série B, et qu'il mettait en avant ses prestations auprès de Robert Mitchum, Kirk Douglas et tant d'autres... Comme beaucoup de couplets servant à présenter un artiste, les mots du producteur étaient beaucoup plus élogieux que ne l'avait été la carrière de l'acteur.

Sans trop savoir comment, Dusty Morrison se retrouva derrière le micro et commença son numéro en fredonnant une vieille chanson américaine vantant les déboires d'un jeune chercheur d'or dans le Grand Ouest. Le public l'applaudit. Dusty poursuivit son numéro, assez proche de celui que Sammy Davis Junior avait longtemps présenté avec beaucoup de succès, fait de chansons, de claquettes et de quelques plaisanteries que Dusty s'était fait traduire en français pour l'occasion. Enfin, il saisit d'un mouvement ample les deux Colt .44 Frontier qui étaient à sa ceinture.

Depuis une dizaine d'années qu'il promenait le même show, il maîtrisait les deux revolvers comme s'ils étaient le prolongement de ses mains. Il les fit tourner autour de ses doigts avec une rapidité

extrême puis les stoppa avant de les enfoncer dans leur étui. La salle explosa sous les applaudissements. Il recommença l'opération mais, cette fois, fit voltiger les revolvers dans l'air avant de les rattraper avec dextérité. C'était la fin. Un dernier numéro et il pourrait oublier sa honte d'être là jusqu'à demain soir. Un comparse vint le rejoindre, déguisé lui aussi en cow-boy d'opérette, et salua le public d'un moulinet de son large Stetson.

— Prêt ? hurla Morrison comme un harangueur de foire.

Le figurant lança une pièce de monnaie vers les cintres ; le vieux comédien dégaina du côté droit et tira sans avoir pris le temps de viser. La pièce retomba sur la scène, trouée en son milieu. Des clameurs s'élevèrent du public. Le figurant lança une autre pièce. Morrison renouvela la performance avec la main gauche cette fois et, pour finir, il la réalisa avec les deux revolvers simultanément sur deux pièces lancées en même temps. Le numéro était truqué. Dusty n'était pas un tireur d'élite. Il chargeait ses cartouches lui-même, dosant la poudre de façon à augmenter la puissance de l'explosion, mais, bien sûr, il s'agissait de balles à blanc.

Soudain, alors que le public lui faisait un triomphe, il vit Big Billy Rukanwé se précipiter sur la scène et attraper le micro. Le producteur rwandais parla de nouveau en kinyarwanda. Morrison n'avait aucune idée du sens que les mots de Rukanwé pouvaient avoir. Cependant la panique soudaine qui saisit le public et les scènes désordonnées de fuite qui se déroulèrent devant lui n'avaient pas besoin de traducteur.

De l'extérieur du théâtre, venaient de retentir les premiers coups de feu qui lui annoncèrent que le Rwanda plongeait de nouveau dans la guerre.

Son numéro était terminé !

CHAPITRE I

Mack Bolan avait vu les flammes s'échapper de la raffinerie de pétrole quand son avion, un DC-10 d'Air Burundi, avait viré au-dessus de l'aéroport. Le vent soufflait en tempête, et l'Exécuteur devinait que l'air allait être chargé de cendre et empuanti par une forte odeur de brûlé.

Dès qu'il sortit de l'avion, et comme il l'avait imaginé, une épouvantable odeur de pétrole régnait dans l'air, mais elle se mêlait à l'émanation atroce de corps calcinés.

Il traversa le tarmac d'un pas rapide, son sac de voyage dans une main et son passeport dans l'autre. Aux dernières nouvelles, les milices hutu avaient commencé à sévir dans Kigali mais n'avaient pas encore atteint l'aéroport de Kanombé qui se situait à une douzaine de kilomètres du centre de la ville. La place ne serait pourtant pas sûre très longtemps, car tous les observateurs confirmaient que des bandes d'hommes en armes se dirigeaient vers cet objectif stratégique. Les troupes peu nombreuses du gouvernement tutsi ne suffiraient pas pour le défendre et tomberaient sous les coups de feu ou de machettes des Hutus.

Mack Bolan s'arrêta devant le corridor réservé à l'immigration, derrière une vieille femme vêtue du costume traditionnel hutu et portant une ombrelle. D'où il se trouvait, il apercevait un jeune et mince officier de la douane rwandaise qui apposait un tampon avec une grande dextérité sur les passeports, en informant les voyageurs d'avoir à gagner au plus vite leurs hôtels et d'y rester.

Bolan posa son sac sur le sol en attendant son tour et vérifia en faisant courir ses doigts sous son blouson de cuir que son poignard Stealth Hawk en résine synthétique était bien à sa place. Les détecteurs de métaux des aéroports l'obligeaient à laisser son Beretta 93-R de calibre 9 mm et son .44 Magnum Desert Eagle derrière lui aux États-Unis. La lame en plastique de haute technologie était la seule arme qui passait les détecteurs en dehors de la petite Japy trafiquée contenant *The Snake* et qu'il n'avait pas prise avec lui, préférant ne pas attiser la convoitise des douaniers dans ce pays en faillite où l'on tuait pour beaucoup moins que ça...

Comme souvent lorsqu'il portait sa guerre hors des USA, Bolan

avait demandé l'aide de Hal Brognola qui lui avait fourni le contact qui pourrait, si tout allait bien, lui livrer les armes nécessaires à son opération. Brognola, maintenant promu grand chef du Département de Justice américain et qui, depuis si longtemps, l'informait sur les exactions de toutes les mafias du monde.

Mais, Bolan le savait, le jeu de Hal était en train de changer. On lui avait confié la direction d'un combat plus vaste contre toutes les figures du Mal. Les attentats perpétrés sur le sol américain n'y étaient pas pour rien. D'autre part, la mafia avait subi de terribles revers et, pour se sauver, s'était transformée en de multiples hydres. L'effondrement du mur de Berlin avait redistribué les cartes, le Mal pullulant en de nombreux et inqualifiables groupuscules anonymes et difficilement circonscrits par les polices du monde entier. Aussi, en charge d'une toute nouvelle cellule antiterroriste appelée « Black Warrior », Brognola avait recruté les meilleurs amis de Bolan : le fameux pilote Jack Grimaldi, le bricoleur de génie Herman Schwarz et quelques-uns de l'équipe des rats de Philadelphie. Le nouveau chef des Fédéraux pouvait à présent agir avec une totale latitude de mouvements car, pour ce combat très spécial et totalement secret, il n'avait de comptes à rendre à quiconque sinon au Président des États-Unis lui-même.

Mais il ne s'agissait pas là du combat de Mack Bolan. Sa guerre à lui, c'était la guerre contre la mafia Guerre sans fin, et sans espoir. Pourtant l'Exécuteur n'envisageait pas de l'abandonner. Il s'agissait d'une promesse faite à ses dieux personnels, il s'agissait de laver sans fin le sang répandu de sa famille massacrée. D'ailleurs son vieil ami n'avait pas insisté pour l'entraîner dans un combat qui n'était pas le sien.

Bolan ne savait pas exactement quel armement il allait trouver dans un pays ravagé par la guerre, mais rien ne serait inutile pour compenser la faiblesse de son équipement actuel.

Le douanier tamponna le passeport d'un coup sec. Bolan poussa son sac devant lui avec son pied. Comme il attendait dans la file, il se rappela ce que Brognola lui avait dit quelques heures plus tôt.

— Washington l'abandonne, Mack. William, William « Dusty » Morrison, est un vieux comédien ; il voyageait à travers l'Afrique avec une troupe d'artistes belges. La tournée les a conduits dans tous les pays de langue française et ils ont atterri au Rwanda au mauvais moment. Dans le temps, il a rendu quelques services, si tu vois ce que je veux dire, et, en d'autres circonstances, on lui aurait donné un coup de main pour le sortir de là. Mais les élections sont passées et l'opinion en a ras le bol des interventions à l'étranger. Si nous avons quarante soldats pris au piège, le Président pourrait monter

l'opération en épingle pour jouer sur le tableau des Républicains, mais, une troupe de branquignoles belges et un acteur de second rôle, même américain... on laisse tomber ! Le Président a décidé de rester en dehors de tout ça. À partir de maintenant, il n'y a plus de Morrison. S'il s'en sort par lui-même tant mieux, sinon... J'ai donné des ordres pour que personne de l'équipe n'intervienne.

Bolan reprit ses esprits alors que le douanier donnait un nouveau et violent coup sur un passeport. Un grand et mince Noir qui devait approcher les deux mètres attrapa le document de l'Exécuteur et lui intima l'ordre d'avancer. L'homme était un Tutsi ou un Watusi, une tribu répandue dans l'ouest du pays dont les membres dépassaient souvent un mètre quatre-vingt-dix.

Les Hutus étaient en général plus petits et plus costauds. Il était assez facile de les différencier des Tutsis et leurs tenues respectives souvent très différentes étaient superflues pour savoir à qui on avait affaire.

Les Hutus et les Tutsis se faisaient la guerre régulièrement depuis cinq cents ans. Chaque tribu prenait à son tour le gouvernement du pays et, avec autant de frénésie, s'en faisait exclure, chacun ayant à son compte de terribles affrontements qui laissaient en arrière son lot de victimes de la cruauté. Le temps de la vengeance était une fois de plus venu et les Hutus organisés en groupes de résistance s'apprêtaient à se battre jusqu'à la mort contre ceux qu'ils considéraient comme des usurpateurs.

La vieille femme à l'ombrelle tendit son passeport au douanier et Bolan se rappela les dernières paroles de Brognola :

— Si tu vas le chercher, tu seras seul. Aucune communication, aucun moyen de rapatriement, aucune aide si tu tombes dans une saloperie de piège.

L'Exécuteur souriait en se souvenant du discours du boss du Justice Department. Il avait regardé Hal dans les yeux et lui avait dit :

— Je ne vois rien de nouveau dans tes propos, Hal. Au fait, avons-nous un contact sur place à qui je puisse me fier ?

— Excepté ton fournisseur, personne. Les gens qui accompagnent Morrison sont belges, et comme tu le sais les États vainqueurs de la Première Guerre mondiale ont pris le Rwanda aux Allemands pour le donner aux Belges. Bruxelles avait choisi le parti des Tutsis jusqu'à ce que les Hutus arrivent au pouvoir en 1959 et les chassent. Rappelle-toi que les Hutus représentent presque 90 % de la population du Rwanda...

— Laisse-moi deviner le reste, avait coupé Bolan. Non seulement les Tutsis détestent les Hutus mais ils en veulent aussi aux Belges.

— C'est exact, Mack, avait enchaîné le Fédéral en aspirant une longue bouffée de cigarette. Et les Hutus haïssent les Belges d'avoir il y a quatre-vingts ans installé les Tutsis au pouvoir.

— Donc les deux parties massacreront les Belges à la première occasion. Les Belges et Morrison en prime.

— Un Américain sera une victime de choix pour l'une ou l'autre partie.

Le ton de Brognola ne laissait aucun doute sur la gravité de la situation. Si Mack Bolan ne l'évacuait pas, Morrison serait mort dans très peu de temps.

— Tu n'oublierai pas quelque chose, Hal ?

L'Exécuteur avait suffisamment côtoyé le Fédéral pour savoir que celui-ci attendait souvent un moment avant de démasquer toutes les cartes qu'il gardait dans sa manche.

— On ne peut rien te cacher, Mack.

Évitant le regard perçant de son ami, le Fédéral regardait le tableau représentant l'emploi du temps du Président.

— Bill Morrison et moi sommes de vieux amis, Striker...

Une histoire d'amitié. Mack Bolan n'avait pas besoin d'en entendre plus. Brognola et Morrison étaient amis. Et Brognola et Mack Bolan l'étaient aussi. Lui et le chef du Justice Department avaient combattu pendant toutes ces années la pieuvre mafieuse, quelle que soit la forme qu'elle prenait et sous toutes les latitudes. Ils avaient risqué leur vie l'un pour l'autre sans jamais compter leur bravoure. Hal était un homme juste et loyal et, jamais jusqu'à ce jour, il n'avait rien demandé de personnel...

La vieille femme avait franchi la douane et c'était le tour de l'Exécuteur de se présenter devant l'officier.

Le temps était venu pour l'Exécuteur de rendre ce service à son ami. Pourtant il se serait volontiers reposé quelques jours supplémentaires après son séjour mouvementé en Italie. Il devait retrouver Dusty Morrison. Il devait sauver l'ami d'Hal Brognola Cette cause était juste. D'autant qu'il était insupportable à l'Exécuteur d'admettre que son pays laisse en carafe un citoyen américain. Le scénario avait déjà été utilisé trop de fois.

Bolan s'arrêta devant le douanier.

— Anglais ?

— Américain, répondit Bolan.

Le douanier fit un signe de la tête et reporta son attention sur le passeport que lui avait remis son collègue. Pendant de longues minutes, l'officier inspecta le document, vérifia le visa.

— Pourquoi venez-vous au Rwanda... monsieur John Wesley Collier ? reprit le fonctionnaire dans un anglais approximatif.

— Comme il est dit dans le passeport, je suis journaliste, répondit l'Exécuteur en faisant un signe de la main vers les papiers que tenait toujours le douanier.

Le fonctionnaire arborait une mine dubitative qui agaçait Bolan.

— Je suis reporter... pour un journal.

Et Mack Bolan commença à mimer dans l'air le geste d'un écrivain.

— Je vois, dit le douanier comme s'il ne voyait rien mais qu'il ne voulait pas paraître bête. Et vous allez relater les vilaines choses qui se passent dans ce pays ?

— Je verrai. Il se passe certainement des choses positives ici aussi, répondit l'Exécuteur qui sentait venir le piège.

— Des bonnes, des mauvaises. Toutes ont leur place dans notre pays, acquiesça le fonctionnaire en lui tendant son passeport.

Bolan reprit le document et le glissa dans son blouson, puis il attrapa son sac et se dirigea vers le terminal en pensant à sa nouvelle fausse identité de John Wesley Collier. Combien de pseudonymes avait-il utilisés au cours de sa très longue traque ? Mais cette mission recouvrait une originalité qui valait bien un nouveau pseudo : toute mission qui allait à l'encontre d'un ordre présidentiel le valait !

Bolan laissa sa main aller le long de la rambarde du tunnel qui conduisait au hall central de l'aéroport. Il ne s'agissait que d'une nouvelle identité, mais il restait le même, le guerrier solitaire, le Sergent Miséricorde ; et c'était de cet homme-là qu'avait besoin Morrison. Il franchit quelques marches et se trouva sur le seuil du hall menant à l'extérieur. Et, juste à ce moment-là, Mack Bolan se retrouva dans la peau de l'Exécuteur. Cela se fit en un millième de secondes, à l'instant précis où quatre Hutus portant des tuniques vert olive et des bandeaux noirs dans les cheveux commencèrent à arroser l'aéroport d'une salve de 9 mm.

L'Exécuteur plongea sur le sol sous la mitraille. Il sut immédiatement à qui il avait affaire : ce bandeau noir, il l'avait déjà repéré sur les documents remis par Brognola avant son départ des States. Ces milices hutu s'employaient à déstabiliser le gouvernement rwandais et ne faisaient aucun cas des nombreuses victimes innocentes qui pourraient périr sous leurs actions terroristes.

Des cris et des gémissements fusaient de partout lorsque l'Exécuteur, touchant le sol de son épaule, roula sur le côté et se plaça dans une position à genoux aux pieds d'un des tueurs qui n'avait pas encore eu le temps de le voir. Aussitôt le Stealth Hawk fut dans sa

main et, pendant que le tireur pris de frénésie continuait à vider son chargeur au hasard, Bolan s'était redressé et, d'une clé au visage, fit basculer sa tête en arrière et lui trancha la gorge. Bolan entendit distinctement les dents du couteau cisailer les tendons du terroriste. Le pistolet-mitrailleur arrêta son staccato infernal et tomba sur le sol. L'Exécuteur se saisit de l'arme et se redressa, pour se trouver face à face avec un autre Hutu, le regard exorbité fixé sur son ami et sur sa gorge tranchée qui pissait le sang comme un geyser.

Le héros d'occasion n'eut pas le temps d'avoir d'autres pensées. Une balle de 9 mm lui percuta la tête et l'envoya contre le mur dessiner une fleur de cauchemar sur le mur avec sa cervelle répandue.

L'Exécuteur replaça son couteau dans sa gaine sous son aisselle et empocha un chargeur de trente-deux balles qu'il avait ramassé sur le corps du Hutu.

Les deux derniers membres du commando étaient toujours au fond du hall de l'aéroport, ne semblant pas s'être aperçus du sort réservé à leurs copains. L'un d'eux, un grand Noir costaud avec une barbe fournie, se tenait à une dizaine de mètres de l'Exécuteur sur sa droite et arrosait dans le vide avec son pistolet-mitrailleur.

L'autre venait de bondir par-dessus un guichet et commençait à tout saccager comme pris d'hystérie.

La foule des hommes, des femmes et des enfants descendus de l'avion ou venus attendre un passager continuaient de hurler, cachés dérisoirement derrière des chaises ou allongés sur le sol, cherchant à se protéger de la folie qui s'était emparée de l'aéroport. Certains, malchanceux, gisaient sur le sol, le corps criblé de balles, n'ayant pu échapper aux terroristes.

Bolan coinça le pistolet-mitrailleur contre sa hanche d'un bras ferme et actionna la détente en visant la tête du barbu. L'arme tressauta dans les mains de l'Exécuteur chaque fois qu'une nouvelle balle était percutée. Quand il relâcha sa pression après une courte rafale de trois coups, l'homme baignait dans son sang sur le sol, la tête éclatée par la violence des impacts.

L'Exécuteur glissa sur ses talons pour se tourner sur sa droite vers le dernier milicien. Celui-ci découvrit soudain sa situation précaire et plongea derrière le comptoir. Bolan actionna la détente et lâcha une nouvelle rafale de trois balles. Les parabellums perforèrent le bois mais vinrent s'amortir sur la plaque en acier qui l'habillait à l'intérieur. Le guichet était blindé !

Le Hutu se relevait déjà, pointant son arme vers l'endroit où se trouvait Bolan un quart de seconde plus tôt. Mais celui-ci avait plongé derrière une rangée de chaises métalliques soudées entre elles et

envoyait une nouvelle salve de 9 mm en direction de l'ennemi. Celui-ci avait aussi de bons réflexes : il avait tout simplement disparu ! Se laissant rouler agilement sur le sol, l'Exécuteur vint se placer juste derrière le guichet dont le milicien devait se servir comme paravent. Il ôta le chargeur presque vide du pistolet-mitrailleur et le remplaça par le plein qu'il avait accroché à son torse. Agenouillé près du guichet, il lança sur le sol le chargeur vide.

Le jeu du chat et de la souris était vieux comme le monde.

Le terroriste respirait bruyamment, impatient de trouver son ennemi avant que celui-ci ne l'envoie rejoindre ses ancêtres. Sa cache le protégeait, mais le rendait complètement aveugle aux mouvements de l'Exécuteur qui lui, en revanche, avait localisé son souffle et suivait ses déplacements.

Le Hutu, espérant se dégager, commença à se mouvoir le long du guichet en prenant bien soin de ne pas se faire voir. Il était à la recherche d'une meilleure position car il n'avait pas vu sa cible depuis bien longtemps. Bolan le suivait en rampant sur le sol toujours guidé par le bruit de son déplacement. Soudain, l'Exécuteur s'arrêta. L'homme de l'autre côté du comptoir venait de s'immobiliser et restait parfaitement silencieux. Peut-être croyait-il que Bolan s'était épuisé et avait fui ? C'est en tout cas la conclusion à laquelle l'Exécuteur souhaitait qu'il arrivât car, alors, il commettrait une erreur.

Plus d'une minute passa avant que les prévisions de l'Exécuteur se révèlent exactes. Enfin persuadé que son ennemi avait quitté la place, le milicien, rassuré, se redressa et, une seconde plus tard, sauta par-dessus le comptoir. Il retomba sur ses pieds avec fracas, tournant le dos à Bolan, le pistolet-mitrailleur braqué vers un potentiel ennemi.

Le Hutu fut une seconde trop lent. Bolan avait déjà appuyé sur la détente quand l'autre venait à peine de sentir sa présence dans son dos.

Des sirènes retentirent à l'extérieur au moment où l'Exécuteur se redressait. Il lâcha le pistolet-mitrailleur sur le sol, récupéra tranquillement son sac et se dirigea calmement vers la sortie. Il se fondait déjà dans la foule des curieux ameutés par la fusillade lorsqu'un groupe de l'armée tutsi fit irruption dans l'aéroport.

*

* *

Bolan marchait d'un pas vif sur l'esplanade à la recherche d'un taxi ou d'un bus pouvant le sortir de ce foutoir, quand il sentit une présence derrière lui. Il n'avait pas eu le temps de se retourner qu'une main le saisissait à l'épaule et qu'un bras commençait à l'étrangler.

Une odeur musquée d'after-shave lui monta aux narines. D'un réflexe de guerrier bien entraîné, il plongeait un coude dans l'estomac de l'homme qui l'avait agrippé et se heurta à la résistance d'abdominaux en acier que la violence du coup fit craquer douloureusement. L'autre émit un soufflement rauque et lâcha prise. Pivotant sur lui-même, l'Exécuteur se trouva face à face à un Occidental d'une soixantaine d'années qui reprenait difficilement ses esprits. Il devait mesurer près d'un mètre quatre-vingts et peser un peu plus de quatre-vingts kilos, portait une moustache blanche et broussailleuse, un blue-jean, un T-shirt blanc et des chaussures de sport noires.

Bolan pressa le Stealth Hawk contre la gorge de l'homme en le poussant contre le mur du bâtiment. Comme son agresseur cherchait désespérément son souffle, l'Exécuteur utilisa sa main libre pour le fouiller.

Il trouva un .45 automatique de type Government Model coincé dans le dos de l'homme et un autre dans un holster. Plaçant l'un des pistolets dans sa ceinture, Bolan se saisit de l'autre et enfonça le canon de l'engin dans une narine de son adversaire.

— Tu as d'autres surprises de ce genre sur toi ? demanda-t-il.

L'homme aux cheveux blancs secoua la tête pour faire signe que non puis il afficha un large sourire.

L'Exécuteur en fut estomaqué. Un sourire était bien la dernière chose à laquelle il s'attendait d'un homme qu'il venait de désarmer et qui avait voulu l'étrangler.

— Dis-moi qui t'envoie et ce que tu me voulais ? reprit l'Exécuteur d'une voix d'outre-tombe qui ne laissait aucun doute sur le fait que lui n'avait pas du tout envie de rigoler. Ou bien je te fais passer l'envie de sourire à jamais.

L'homme continuait à sourire, des couleurs revenaient sur son visage et son souffle se calmait.

— Cool, mec. Brognola m'envoie. Hal m'avait dit que tu étais un type rustique mais je viens juste de m'apercevoir à quel point ses renseignements étaient fondés.

Des oiseaux multicolores et des chimpanzés se disputaient dans les branches hautes des arbres qui surplombaient les cinq hommes et la femme qui progressaient dans la forêt de Rugégé. La faune de la jungle poussait ses cris multiples dans un vacarme assourdissant.

Morrison menait le groupe. Il restait en alerte, craignant d'être poursuivi. La seule chose que les Hutus et les Tutsis semblaient avoir en commun était leur haine des Blancs en général et des Belges en

particulier. Le petit commando qui s'était introduit dans le cabaret n'avait d'ailleurs pas fait de détail lorsqu'il l'avait saccagé et poursuivi spectateurs et membres de la distribution la machette à la main. À part Big Billy et son chauffeur, Mwinyi, seuls Dusty Morrison, Denise LeFevre, Hubert Spaak et Streak avaient réussi à fuir le carnage.

L'ancienne star des westerns de série B se souvenait de ces moments avec horreur. Les survivants avaient été très chanceux, et si Morrison ne savait pas ce que les Hutus pensaient des Américains, il était sûr que leur haine s'étendait à tout ce qui portait un passeport étranger.

Streak marchait de plus en plus péniblement. Le maquilleur soufflait à chaque pas ; il poussa une grosse branche qui empêchait sa progression et essaya de rejoindre le reste du groupe.

Morrison reprit sa marche et n'eut que le temps de mettre ses mains devant son visage : une grosse branche cachée par un tapis de feuilles lui barrait la route. Il l'évita de justesse. Il regarda encore autour de lui, essayant de deviner quel sort cette forêt leur réservait. Que pourrait-il faire si quelqu'un survenait ? Quelle serait sa réaction ? Il avait connu quelques bagarres dans sa jeunesse et s'en était toujours bien sorti, et la guerre du Viêt-nam ne lui avait pas laissé que de mauvais souvenirs, mais il n'était pas un aventurier. Tout juste un cow-boy d'opérette. Il s'était servi de ses deux Colt en quittant le théâtre, avait tiré en l'air afin d'effrayer un groupe de Hutus qui les poursuivaient avec des machettes ; le bruit des coups de feu et les flammèches qui s'étaient échappées du canon de ses armes les avaient dissuadés de les suivre. Denise et Spaak avaient ainsi pu grimper dans la limousine de Big Billy.

Un petit sourire vint se dessiner sur le visage ridé de l'acteur. Que ferait-il s'il devait combattre ? Il se battrait. Pourquoi pas ? Après tout, s'il gagnait, il vivrait. Sinon, il mourrait et rejoindrait ainsi Lois. D'ailleurs les événements ne lui laissaient pas le choix, et, pendant un court instant, il se demanda si l'idée de devenir un héros lui était si désagréable.

Le groupe s'arrêta devant un grand éboulis. Morrison vit Big Billy Rukanwé s'approcher. Mwinyi marchait à côté du gros producteur, et, derrière, Hubert Spaak avait pris Denise LeFevre par le coude et l'aidait à avancer. Denise portait toujours la robe de soirée de son spectacle. Dans cette tenue particulièrement inadéquate, on aurait dit la vedette d'un film hollywoodien. *Tarzan et la fille de l'ambassadeur* ! Cette idée fit rire le vieux cow-boy.

Morrison retroussa les manches de sa chemise. Lui aussi était en costume de scène, et il se dit qu'il pouvait remercier Dieu que son déguisement soit composé de bottes, d'un jean et d'un Stetson. Il se

sentait beaucoup mieux ainsi pour marcher dans la jungle que Spaak qui portait toujours son smoking.

Prenant son courage à deux mains, Morrison commença à escalader le remblai. À ses pieds Streak était tombé à genoux et il vit le maquilleur qui pleurait comme un enfant, les gouttes roulant le long de ses joues et s'accrochant désespérément à sa barbichette d'un marron délavé.

Morrison se baissa et attrapa la main du maquilleur.

— Allez, vieux, nous ne sommes plus très loin maintenant, dit-il pour réconforter le vieil artiste.

Il l'aida à se mettre debout et le poussa doucement devant lui.

Rukanwé s'était arrêté derrière un arbre à l'orée d'une clairière. Le reste de l'équipe se plaça à ses côtés, sans bruit, en ordre serré. Mwinyi posa sur le sol la trousse à outils qu'il traînait avec lui depuis leur fuite et commença à creuser.

Morrison s'essuya le front avec un pan de sa chemise et regarda autour de lui pendant que le chauffeur travaillait. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient, mais ils avaient voyagé de Cyangugu à la forêt Rugégé en voiture et avaient ensuite progressé à travers les arbres, à pied, pendant un temps qu'il évaluait à quatre ou cinq heures.

Soudain le métal de la pelle heurta un autre métal et le bruit clair et insolite fit taire les animaux de la forêt. Un silence étrange régna dans la forêt. Morrison porta son attention sur le chauffeur qui finissait de creuser. Mwinyi avait découvert une porte cachée dans le remblai, et, maintenant, il utilisait ses outils pour enlever la saleté qui empêchait encore de la manœuvrer.

Doucement, couinant par manque d'huile, la porte s'ouvrit.

Morrison fut le dernier à pénétrer à l'intérieur. Un escalier très raide conduisait une quinzaine de mètres plus bas. Rukanwé tenait une autre porte métallique et faisait entrer les artistes les uns après les autres à l'intérieur de la forteresse.

Le vieil acteur resté en serre-file entendit le panneau se refermer au-dessus de sa tête et vérifia que le chauffeur les avait suivis. Une main agrippée à la rambarde, il marchait lentement, descendant les marches une à une, se remémorant les reportages radiophoniques qu'il avait écoutés dans la voiture en quittant Cyangugu. Ce qui s'était passé au théâtre n'était pas un incident isolé. Partout au Rwanda, les Hutus et les Tutsis combattaient une fois encore pour acquérir le pouvoir. Des hommes, des femmes, des enfants étaient tués, massacrés, taillés en pièces sous les coups de machettes. Le gouvernement tutsi tuait les Hutus. Les rebelles hutus égorgeaient les

Tutsis. Et les deux ethnies s'unissaient en tuant sans distinction tout ce qui avait la peau blanche, médecins, infirmières, bonnes sœurs...

Atteignant le bas de l'escalier, Morrison se trouva dans une sorte de grand living-room. Il entendit les voix de ses partenaires qui venaient de plus loin dans le souterrain et traversa la pièce pour les rejoindre. Rukanwé semblait avoir tout préparé pour ce genre d'éventualité. L'aménagement était tout à fait correct à défaut d'être élégant. Deux divans et plusieurs chaises faisaient face à un meuble où une télévision et un magnétoscope semblaient promettre une soirée tranquille. Une bibliothèque remplie de livres et de vidéocassettes ajoutait au rassurant du décor. Une grande table occupait le centre de la pièce.

L'acteur se laissa guider par le son des voix, traversa une cuisine puis un nouveau corridor. Il passa devant une chambre dont la porte était ouverte et pénétra dans une grande pièce du même genre que celle qu'il avait traversée à l'entrée.

Denise LeFevre, Spaak et Streak étaient assis sur un lit face à Rukanwé et à Mwinyi qui étaient restés debout à côté d'un chevalet de peintre.

— Je l'ai fait construire il y a quelques années, expliqua Rukanwé. Je suis déjà venu ici quand la situation devenait trop confuse.

Spaak le regarda dans les yeux et prit la parole :

— Les deux tribus chassent les belges. Nous sommes Belges.

Il jeta un coup d'œil rapide vers Morrison qui venait de s'adosser au mur.

— Au moins la majorité d'entre nous. Et ils savent que nous sommes dans le pays. Spécialement moi.

Le producteur ne répondit pas.

— Nous ne pouvons pas fuir ce pays, n'est-ce pas ? murmura Denise LeFevre.

Rukanwé marmonna :

— Pas tant que les choses se passent ainsi.

— Quand cette situation va-t-elle changer ?

Spaak interrogeait le gros producteur d'un ton accusateur. Il regarda autour de lui dans la pièce.

— Ce n'est pas mon idée du confort, Billy. Mon garage est mieux décoré que cet endroit. C'est une prison. Le cachot d'un donjon.

— Je préfère le terme de sanctuaire, répondit Rukanwé, et une grimace de douleur traversa son visage.

Morrison sentit une vague de colère l'envahir. Big Billy avait

risqué sa vie pour les conduire dans cet endroit. Spaak faisait montre d'une ingratitude détestable, ce qui ne surprenait personne quand on connaissait l'individu.

L'acteur connaissait Spaak et Rukanwé depuis de nombreuses années et il avait eu le temps d'apprécier leur caractère. Bien qu'il soit assez faible quand il s'agissait de prendre des décisions fermes et rapides, Rukanwé s'était toujours montré loyal et leur avait organisé des tournées qui, si elles n'étaient pas toujours reluisantes, étaient très bien payées. Après tout, *has been* dans leur pays, ils pouvaient encore se donner l'illusion d'être des stars par ici et c'était au producteur qu'ils le devaient. Le fait qu'il soit en cheville avec des gangsters du type de Zaid Karsimbi n'était pas un argument suffisant pour le détester. Le vieil acteur avait vu bien pire dans la mafia d'Hollywood.

Hubert Spaak avait, lui, prouvé tout son égoïsme, son mépris des autres et sa suffisance. Il n'avait pas trente ans et une petite gloire européenne d'enfant prodige lui avait tourné la tête. Il avait joué ensuite dans une série américaine à succès avec une minette qui avait disparu des écrans aussi vite qu'elle y était apparue. Spaak était immature et incapable de reconnaître que son succès venait plus de ses conquêtes féminines que de son talent. Il avait décidé qu'il était un don de Dieu pour ses fans et spécialement pour les femmes et que sa popularité était un dû. Belge de naissance, il vivait à Bel Air et jouait à l'Américain de manière caricaturale. Couvert de dettes, il avait fini par accepter cette tournée pour fuir ses créanciers.

L'acteur regarda avec dégoût le petit gigolo tenter de passer son bras autour des épaules de Denise LeFevre alors même qu'il s'exprimait avec le plus parfait mépris à l'homme qui leur avait sauvé la vie. La chanteuse le dissuada d'insister d'un mouvement discret de l'épaule.

Morrison sourit. Depuis que leur tournée avait commencé, il observait les marques d'intérêt du jeune acteur pour la belle femme d'une quarantaine d'années qu'était Denise. Elle le repoussait gentiment dès qu'il se montrait un peu trop pressant. Spaak ne pouvait pas comprendre qu'on le repousse et pensait qu'elle finirait par céder à ses avances comme toutes les starlettes avec qui il avait tourné. *La* LeFevre devenait de jour en jour une obsession pour lui. Question de prestige.

— Est-ce que quelqu'un a encore une question avant que je vous quitte ? demanda le producteur.

— Tu ne restes pas ? dit Denise dont la voix tremblait d'anxiété.

Rukanwé secoua la tête :

— Je dois retourner à Kigali. Ma femme est partie avec ma fille

chez sa sœur, mais je ne sais pas si elles vont bien. Je reviendrai avec elles, si je le peux. Sinon, j'ai un autre endroit où me cacher jusqu'à ce que les choses aillent mieux.

Une vague de peur inonda le regard de Spaak et Morrison ne put réprimer le sentiment de satisfaction qu'il en retira.

— Tu dois rester. Tu as construit cet endroit pour le cas où... S'il ne s'agit pas d'une urgence, alors j'aimerais savoir ce que c'est.

Rukanwé gloussa, il était évident qu'il prenait lui aussi un plaisir certain au fait que Spaak perde sa superbe. Il lui lança à la volée :

— Reste au Rwanda assez longtemps et tu apprendras qu'il y a urgences et urgences...

Spaak le fixa sans plus rien dire, avec un mélange de peur et de colère dans les yeux.

Les deux Rwandais tournèrent le dos au groupe d'un seul mouvement.

— Vous trouverez de la nourriture dans le placard. Il y a deux chambres et une cuisine équipée, mais il n'y a qu'un seul sanitaire.

— Super, dit Spaak en soufflant pour montrer son dégoût.

— Il y a plein de livres et de films, dit Rukanwé en s'adressant encore à Spaak. Nous avons même *Tintin au Congo*, Hubert. Je crois qu'il y a aussi une cassette de tes exploits avec la petite actrice... comment s'appelle-t-elle déjà ? Tu sais, celle qui t'a plaqué l'année dernière.

Il s'arrêta quelques secondes et reprit sur un ton plus sérieux :

— J'espère que cela sera aussi confortable que possible.

— Livres, films et toilettes, persifla Spaak. Nous serons aussi heureux que dans un palace de Pacific Palissade.

Rukanwé se tourna vers Morrison et lui demanda :

— Est-ce qu'il y a autre chose, Dusty ?

— La porte extérieure va être visible maintenant qu'on l'a déterrée.

— Ne t'inquiète pas, nous allons la recouvrir de terre, y jeter un tas de branches mortes et y mettre le feu. Le coin aura bientôt l'air d'un campement abandonné.

— Très bien. Y a-t-il un moyen pour nous de savoir ce qui se passe à la surface, ou devons-nous attendre ton retour pour sortir ?

Morrison pensait qu'un homme assez futé pour faire construire cette sorte d'endroit avait souhaité pouvoir surveiller son environnement.

Le producteur se frappa le front.

— Désolé, j'allais oublier. S'il vous plaît, suivez-moi.

Il conduisit le groupe le long du corridor jusqu'à une petite porte qu'il ouvrit. C'était un très vaste placard de service dont tout le fond était recouvert de diverses installations et tuyauteries. Il y avait même l'air conditionné !

Morrison glissa sa tête dans l'ouverture et vit que le plus gros tuyau marquait un angle à son sommet. Un miroir avait été fixé à cet endroit qui permettait de voir en reflet le feuillage luxuriant de la forêt au-dessus de leur cachette comme à travers un périscope dans un sous-marin. Il se tourna vers Rukanwé et questionna :

— Une chose encore, Billy.

Le Rwandais fronça les sourcils.

— Que faisons-nous s'ils découvrent l'existence de ce bunker ?

Dusty vit sur le visage du producteur que celui-ci n'avait aucune réponse satisfaisante à lui donner.

Les membres de la troupe suivirent Rukanwé et Mwinyi à travers le living-room jusqu'à l'escalier et regardèrent en silence les deux hommes quitter les lieux. Morrison resta longtemps au pied des marches, écoutant les branches qui brûlaient loin au-dessus de sa tête.

Quand il revint dans le living-room, il trouva Denise LeFevre et le jeune Spaak affalés sur le divan en train de regarder la télévision. Il se tourna vers l'écran et put suivre les aventures de Spaak qui courait hors d'un immeuble en feu emportant dans ses bras une superbe blonde.

— Regarde ça, Denise. Regarde cette cascade, l'immeuble va s'écrouler dans une seconde... Ça y est !

Il commentait sa propre performance dans *Fire Run*, SON film, avec une excitation qu'il ne cherchait pas à réprimer.

Morrison se planta devant la bibliothèque, prit le premier livre qui se présenta à lui. Ses yeux glissaient sur la page mais il ne lisait pas. Derrière lui, Spaak continuait à commenter ses exploits et les dangers qu'il avait dû affronter pendant le tournage de *Fire Run*. Morrison suivit des yeux Denise qui semblait excédée par les vantardises du jeune acteur et qui, à la fin, se leva et se dirigea vers la cuisine. Spaak continuait à se délecter de sa propre image alors qu'il venait de déposer la superbe blonde dans une voiture de sport et qu'il commençait à l'embrasser.

Moins stupide, Hubert Spaak aurait pu devenir une *vraie* star des films d'action, Morrison devait le reconnaître. Il avait le profil de l'emploi avec son corps bodybuildé, ses lèvres gonflées de sensualité et son regard clair de bovin survitaminé. Mais ce qui leur arrivait

maintenant n'avait rien à voir avec un film. Les balles qu'on leur avait tirées dessus au théâtre étaient vraies, et ce bunker pourrait bien devenir assez vite leur tombeau.

Comme il s'asseyait dans un fauteuil avec son livre, le vieil acteur, désœuvré, se demanda comment Hubert Spaak réagirait à la violence d'un affrontement, s'il n'y avait personne pour crier : « Coupez. »

CHAPITRE II

— On peut savoir qui tu es, au juste ?

Bolan avait posé sa question à l'instant de monter dans la cabine d'un gros Ford 4x4 d'une invraisemblable couleur or. L'Exécuteur ne savait pas grand-chose sur le contact que Hal Brognola lui avait concocté et quelle confiance il pouvait avoir en lui.

L'homme aux cheveux blancs contourna la voiture par l'arrière, monta dans la cabine à son tour et prit le volant.

— Walter Walters, dit-il, mais tout le monde m'appelle Tater.

— Ce n'est pas ton vrai nom, un blase pareil ? s'exclama Bolan.

Tater Walters laissa éclater un rire tonitruant.

— Exact. D'ailleurs, je ne peux me rappeler le vrai. C'est trop loin dans ma mémoire. Je l'ai perdu quand j'ai rejoint les rangs de la Légion étrangère après l'Indochine... Mais j'imagine que ta mère ne t'a pas plus appelé John Wesley Collier que moi Walter.

Bolan sourit à la remarque de l'ancien légionnaire. En fait, Walters était en train de lui dire que sous son vrai nom, il était probablement recherché quelque part dans le monde et qu'il valait mieux continuer à l'ignorer. Bolan savait que beaucoup de soldats s'engageaient depuis des générations dans la Légion étrangère pour échapper à un sort contraire, ou pour faire oublier certaines conneries commises dans le passé. Ils pouvaient ainsi démarrer une nouvelle vie sans qu'aucune question ne leur soit posée.

Et l'Exécuteur savait d'expérience que ce n'était pas parce que Tater était recherché quelque part ou parce qu'il avait fait certaines choses inavouables qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Ça ne voulait pas non plus dire le contraire ! Cependant, si Hal l'avait branché avec ce type, c'est qu'il pensait que l'Exécuteur pourrait s'appuyer sur lui pour réussir sa mission.

Bolan se tourna vers Tater qui conduisait maintenant en silence et enchaîna :

— Tu connais celui qui m'envoie ?

Walters avait pris la route longue d'une douzaine de kilomètres qui menait à Kigali. Il marmonna :

— J'ai une petite industrie dans la région. De temps à autre je file une information aux fédéraux. C'est simple et ça met un peu de beurre dans les épinards. J'ai mon contact ; tout ce que je dois faire, c'est garder les yeux et les oreilles ouvertes. Alors la DEA, le FBI ou la CIA m'appelle, ou ton ami Brognola quand ils désirent connaître quelque chose. Si je n'ai pas toujours la réponse, je sais toujours comment la trouver.

Le 4x4 continuait sa progression sur la route à travers un rideau de fumée qui le ralentissait. Il croisait des groupes de gens qui fuyaient la capitale et sa nouvelle rébellion. Bolan regardait les visages de ces victimes qui semblaient toutes à bout de nerfs et épuisées. Leur expression montrait qu'ils s'étaient résignés à cette violence qui revenait sans fin au Rwanda et les poussait sur les routes.

— Je fais aussi des faveurs aux gens qui ont les moyens de payer, comme par exemple leur trouver des armes quand ils en ont besoin, continua Walters alors qu'ils atteignaient les premiers bidonvilles de Kigali.

— Mercenaire ? questionna Bolan.

Walters tourna son visage vers l'Exécuteur, et devint sérieux à cet instant.

— Tu peux dire ça comme ça, mec. Moi, je ne travaille que pour des gens que je sélectionne.

Bolan hocha la tête à cette remarque. Il se saisit des deux Colt .45 Government Model qu'il avait confisqués à Tater vingt minutes plus tôt et demanda au vieux soldat si ces armes lui étaient destinées.

— Non. C'est deux-là sont mes bébés personnels. Je ne les partage pas. Nous sommes sur la route pour récupérer ce qui t'intéresse.

Il tendit la main vers Bolan et ajouta :

— Je les récupère maintenant, si ça ne te dérange pas.

L'Exécuteur en tendit un à son compagnon et, d'un ton sarcastique, dit dans un sourire mitigé :

— Je garde l'autre jusqu'à ce que j'aie récupéré la marchandise. Où est-elle ?

Walters replaça le Colt dans le holster où Bolan l'avait pris.

— J'ai une planque dans une ferme désaffectée. Ton copain m'a fait dire que tu voulais un .44 Magnum Desert Eagle et un Beretta 93R.

Bolan hocha la tête en signe d'acquiescement.

Walters continua :

— Les gens qui croupissent en enfer souhaiteraient aussi avoir de la glace à sucer. Nous sommes au Rwanda, mec, et j'ai essayé de faire

de mon mieux. Un Smith & Wesson Model 629 pour le .44 Magnum, un Browning 9 mm à la place du Beretta. En revanche j'ai réussi à obtenir un max de chargeurs.

Bolan devrait se satisfaire de ce que lui proposait le mercenaire. De toute façon, il s'agissait de très bonnes armes. Le 629 lui donnerait la même puissance de pénétration que le Desert Eagle, faute de lui permettre de tirer autant de coups sans recharger.

Le 4x4 tourna sur l'avenue Paul VI et passa devant le camp militaire de Kigali. De nombreuses patrouilles sillonnaient les rues. Les Tutsis tenaient à garder le contrôle de la ville. Des gradés dans des véhicules, du matériel de logistique ainsi que des troupes à pied encombraient la chaussée et le Ford eut beaucoup de mal pour franchir le carrefour. Finalement l'un des véhicules déboulant à grande vitesse obligea Walters à effectuer un écart sur la route.

— Connard, souffla l'ancien légionnaire.

Bolan ne broncha pas lorsqu'il gara leur véhicule sur l'ordre d'un des militaires lui faisant signe de s'arrêter. Walters saisit une pochette de documents à l'arrière de la voiture. Deux soldats s'approchèrent du Ford. Ils portaient des treillis camouflés « jungle ». Walters prit quelques francs rwandais et remplaça le reste dans la sacoche.

— Ils ne coûtent pas très cher par rapport aux nuisances qu'ils peuvent provoquer, dit-il pour rassurer Bolan qui sentait leur périple tourner au vinaigre.

Les soldats se placèrent aux quatre coins du véhicule et l'un d'eux s'approcha de la vitre, côté conducteur. Ils portaient tous à l'épaule des fusils d'assaut belges Fal FN. Celui qui semblait être le chef s'adressa à Walters en kinyarwanda et le mercenaire répondit en lui tendant l'argent.

Soudain le ton monta, Walters se tourna alors vers Bolan.

— Nous sommes tombés sur un petit futé qui connaît la valeur de l'argent. Il veut des dollars américains. As-tu quelques billets verts ?

Bolan fouilla dans ses poches et sortit deux billets de 20 dollars. Il en tendit un à Walters et il passa l'autre par sa vitre ; ce dernier fut immédiatement happé par une main extérieure. Les militaires semblèrent satisfaits puisqu'ils revinrent vers leur véhicule en discutant avec excitation.

— C'est juste dix fois plus que ce qu'ils espéraient, dit Walters. Nous sommes passés pour de riches Yankees. Partons d'ici avant qu'ils ne reviennent pour nous voler et nous tuer.

Bolan remarqua une Chevrolet de modèle très ancien qui roulait derrière eux. Avenue Paul VI, ils accélérèrent en remontant vers le nord et tournèrent dans la rue du Député Kayuku. Un coup d'œil dans

le rétroviseur et l'Exécuteur sut que le van Chevrolet continuait à les filer.

Walters suivit le regard de Bolan et sourit.

— Nous sommes filochés, eh oui !

Bolan sourit à son tour. L'autre ne paniquait pas pour un rien ! Le mercenaire prit plusieurs petites rues dans une zone résidentielle. Le van gardait ses distances mais continuait à les filer.

— C'est cette maison au prochain croisement... Ils sont toujours avec nous ; hein ?

— Oui, ils sont toujours là, répondit l'Exécuteur.

Bolan vit un Noir immense qui faisait le planton devant la maison adjacente à celle que Walters lui avait indiquée. Un autre aussi grand fouillait l'intérieur d'une Datsun au milieu de la rue. Deux autres types étaient assis dans une Ford Explorer un bloc de maisons plus loin.

— Tu as vu la même chose que moi ? demanda Bolan.

— Un sous le porche, un devant la Datsun et deux autres dans l'Explorer.

Apparemment Walters n'avait pas besoin qu'on lui explique la musique. L'Exécuteur ajouta, réconforté par son professionnalisme :

— Continue sur un kilomètre, prends la première rue sur la droite et fais un rapide demi-tour.

Il décrocha sa ceinture de sécurité, ôta la sûreté de son Government Model et vérifia qu'il était chargé.

Le 4x4 ralentit quand il atteignit une intersection, prit sur la droite et Walters écrasa les freins. Le véhicule partit en glissade sur un demi-tour dans un crissement de pneus terrible. Décidément, l'ancien légionnaire n'avait pas encore passé l'âge de la rigolade. Il rétablit le Ford alors que les pneus fumaient déjà et, une seconde plus tard, ils se trouvaient dans la direction opposée roulant tranquillement à l'affût de leurs poursuivants. Bolan tenait fermement son .45 dans sa main droite et de l'autre tenait la boucle de sa ceinture de sécurité quand un véhicule déboucha à une cinquantaine de mètres devant eux. Les deux hommes qui l'occupaient furent surpris de voir le Ford venir dans leur direction. Ils eurent juste le temps de se plaquer le long du trottoir pour laisser passer le 4x4.

Un peu de tôle fut froissée et il y eut un bruit strident de métal frotté. Bolan lâcha la ceinture de sécurité et se rua hors du véhicule. Walters le suivait de près. Il contourna le van et vint ouvrir la porte du conducteur.

Les deux hommes dans la Chevrolet étaient venus se cogner au tableau de bord et tentaient désespérément de reprendre leurs esprits.

Bolan attrapa le conducteur par les cheveux, plaça son index sous sa carotide. Son pouls battait régulièrement.

De l'autre côté du van, Walters ouvrit la porte du passager et vérifia à son tour le pouls de l'autre homme. Il lança un clin d'œil à Bolan pour lui dire que tout était O.K. de son côté aussi.

L'Exécuteur attrapa le conducteur et le tira hors de la voiture. Walters contourna le van et aida Bolan. Ils placèrent l'homme à l'arrière du Ford.

Moins de trente secondes après la collision, le 4x4 reprenait sa route.

— Où veux-tu que nous amenions ce colis ? demanda Walters.

— Peu importe. Sors-nous juste de cette zone dangereuse et nous aviserons... À propos, as-tu une trousse de secours d'urgence ?

— Peut-être, je ne sais pas très bien, répondit Walters en fouillant dans la boîte à gant. Ah ! Si, je sais.

Il tira alors de sous son siège une petite trousse qu'il tendit à Bolan sans ralentir sa vitesse. L'Exécuteur se saisit de la boîte et en sortit deux petites fioles dont il ne se soucia pas vraiment du contenu mais qu'il appliqua directement sur la blessure à la tête de leur victime. Il y plaça ensuite un épais pansement.

Bolan étudia un instant le physique de l'homme toujours inconscient. Il était grand et mince comme ceux qu'il avait vus devant la maison.

L'Exécuteur donna deux claques sonores sur les joues de son prisonnier et s'adressa à Walters en le regardant dans le rétroviseur.

— Trouve-nous un endroit tranquille. Ta voiture fait un bruit terrible. Je suis désolé pour la casse. Peut-être que l'Amérique te remboursera la facture.

Walters se tourna et Bolan put voir une grimace ironique qu'il avait déjà observée à l'aéroport sur le visage du mercenaire.

— T'inquiète pas. Ce n'est pas ma voiture. Je l'ai volée pour venir te chercher.

*
* *

L'Exécuteur désigna à Walters un endroit, juste derrière un misérable quartier de maisons en tôles ondulées à la sortie de Kigali, qui semblait convenir pour un petit interrogatoire musclé. Tater gara le 4x4 sous une ancienne halle visiblement abandonnée.

L'homme allongé sur la banquette arrière avait un visage fin, des

épaules étroites sous un T-shirt vert qui avait été taché par du sang maintenant coagulé. Il avait les yeux grands ouverts et on pouvait y lire un mélange de peur et de fureur.

— À quoi on joue ? demanda Bolan d'une voix qui ne laissait pas de place à l'humour.

Le prisonnier cligna des yeux mais ne répondit pas.

Bolan plaça le .45 sur sa nuque.

— Qui es-tu ? demanda-t-il. Ne fais pas semblant de ne pas me comprendre. Mon partenaire se fera un plaisir de te traduire ta mort en kinyarwanda si tu ne te montres pas coopératif...

Maintenant, il était facile de voir que l'homme était mort de trouille. Il avait compris qu'une mauvaise réponse provoquerait sa mort. Après plusieurs secondes d'hésitation, il ferma les yeux et dit :

— Je suis de la police. De la police secrète.

— Pourquoi nous suivais-tu ? Et comment as-tu su où nous allions ?

L'homme ouvrit les yeux, surpris de ne pas être mort.

— Le Twa. Il nous avait prévenus que vous cachiez des armes.

— De qui parle-t-il ? demanda Bolan, intéressé.

— Salewe Ukéwéré, répondit Walters. Un mafieux local qui vend des informations comme moi. Mais lui n'a pas de camp.

— Comment savait-il que la maison de mon pote contenait des armes ? interrogea Bolan en enfonçant le canon du revolver dans la gorge du Tutsi.

— Je vous jure que je n'en sais rien. Il nous a seulement dit qu'il y avait des armes cachées dans cette maison. Comme nous savions que ce n'était pas une de nos caches, nous avons pensé qu'elles étaient aux Hutus.

— Pourquoi suiviez-vous cet homme dans ce cas ? demanda Bolan en faisant un signe de tête vers le siège avant.

C'est le mercenaire qui répondit avant que le Tutsi ne le fasse :

— C'est assez courant, John. Ukéwéré et moi traquons les informations sur le même terrain et il aimerait beaucoup savoir ce que je sais. Il m'aura fait suivre et il m'aura vu entrer dans cette maison.

— C'est vrai, cria le prisonnier en regardant Bolan. Il savait que vous aviez mis des armes dans cette maison et il pensait qu'elles étaient destinées aux rebelles hutus. C'est pourquoi il nous a vendu ce renseignement.

Bolan regarda par-dessus son épaule et vit le vieux mercenaire qui acquiesçait de la tête à la version du flic.

Eh merde ! Comment pourrait-on trouver des armes de ce genre, maintenant ? L'Exécuteur attrapa le Tutsi par les cheveux et le tira vers lui en le menaçant de son .45 :

— Où sont les armes maintenant ?

— Je ne sais pas. Dans l'un des véhicules de surveillance, certainement.

Bolan regarda fixement le prisonnier, puis il ouvrit la porte de son côté et lui fit signe de quitter le véhicule.

— Vous n'allez pas me tuer ? demanda le Tutsi complètement paralysé par la peur.

— Pas si tu déguerpis rapidement.

— C'est vrai ? Vous allez pas me tirer dans le dos ?

Allons bon... Bolan sentit à quel point il était dans un monde inconnu de lui.

— File avant que je ne regrette mon geste !

L'homme s'enfuit en courant.

Pendant un instant, l'Exécuteur le suivit du regard puis il regagna le siège avant du 4x4 au côté de Walters qui fit aussitôt un demi-tour qui les remit en direction de la cache d'armes.

— J'ai pu observer quatre hommes, dit l'Exécuteur. Deux dans le véhicule de surveillance, un devant la maison et celui qui réparait la voiture. As-tu repéré quelqu'un d'autre ?

Walters fit un signe négatif de la tête.

— Gare-toi à un ou deux pâtés de maisons. Il sera plus facile de les surprendre à pied.

Ils avaient roulé lentement et fait un grand détour, de sorte d'arriver par une rue en surplomb, derrière le jardin en friche de la baraque servant de cache à Tater. Dix minutes plus tard, Walters arrêta le 4x4, tous feux éteints. Bolan ouvrit sa portière et sortit. Se glissant entre les maisons avec son associé d'un jour, il put voir le coin de la planque.

— Coupe à travers ce jardin, dit Bolan en montrant une maison sur sa gauche. Tu t'occupes de l'homme à la Datsun.

— Tu ne vas pas t'occuper des trois autres tout seul ?

— Fais ce que je te dis. Je t'attends.

L'homme devant la Datsun devait être neutralisé, et cette situation donnait l'occasion à Mack Bolan de tester les compétences de Tater Walters. Le mercenaire avait mentionné qu'il avait été en Indochine et qu'il avait servi dans la Légion étrangère, et, qui plus est, en dépit de

son âge, il semblait toujours en forme. Mais Bolan le connaissait depuis moins d'une heure. Le mec pouvait mentir, et l'Exécuteur devait savoir s'il avait un allié, et jusqu'à quel point.

Il aurait besoin de quelqu'un pour l'aider dans la mission qu'il s'était fixée. Ce pays était dans un état de révolution permanente et l'ancien légionnaire ferait parfaitement l'affaire si jamais il pouvait lui faire confiance.

Walters ne fut pas dupe. Il comprit immédiatement les intentions de l'Exécuteur et sourit.

— O.K. Boss ! Exécution !

Bolan se sépara de Walters alors qu'ils traversaient la rue et, se déplaçant à travers des habitations délabrées, il se retrouva dans la cour de l'une d'elles. Il courut ensuite sans faire de bruit, le col de son blouson relevé afin de ne pas exposer plus que nécessaire son visage trop blanc qui ne risquait pas de passer inaperçu dans les rues de Kigali. Heureusement, le quartier était vidé de ses habitants par la reprise des combats entre ethnies rebelles, mais vraiment il trouvait que Tater avait un peu trop le goût des combats de rue en plein jour ! Il s'arrêta et se posta sur un genou pour observer, puis il sauta une haie, traversa la cour poussiéreuse d'une autre maison où les seuls habitants étaient des poulets faméliques et se trouva sur l'arrière des deux hommes plantés devant la Ford Explorer, à l'angle de la cache d'armes de Tater. Il voyait les deux hommes qui n'avaient pas bougé de leur position depuis qu'il était passé devant la bâtisse avec le 4x4. L'Explorer était garé devant la maison de Walters, mais les regards des deux policiers étaient fixés sur la rue.

Glissant un regard de l'autre côté du mur, Bolan aperçut le troisième Tutsi qui n'avait pas quitté sa posture hiératique et continuait sa garde.

Bolan changea de position et aperçut enfin le quatrième homme qui continuait de farfouiller dans le moteur de la Datsun. À cet instant, Walters apparut entre deux maisons, marchant tranquillement vers la Datsun. Le mercenaire tenait des clés dans sa main et semblait aller vers sa propre voiture. Il regarda brièvement par-dessus son épaule et quand il fut près du véhicule, jeta un coup d'œil des deux côtés de la rue.

L'homme la tête dans le capot allait se demander ce que voulait le mercenaire qui tournait autour du véhicule. Sans avoir l'air d'accélérer, Walters fut sur lui en une seconde, attrapa l'homme par les cheveux et lui cogna le crâne contre le capot puis la face contre le moteur.

Bolan sortit son .45. Ses yeux observaient à l'intérieur d'un

triangle qui allait de la Datsun au porche de la maison en passant par l'Explorer. Aucun des hommes ne s'était aperçu de ce qui s'était passé.

L'Exécuteur se tourna vers Walters. Le vieil aventurier avait ouvert le coffre arrière de la voiture. L'homme qu'il avait cru assommer avait la tête dure et était encore conscient, il lui administra un terrible uppercut, plaça ensuite ses mains de manière à pratiquer une strangulation et lui secoua la tête. Walters tint la prise le temps que l'homme ne trouve plus d'air et qu'il tombe sur le sol, inanimé.

Bolan contourna la maison juste à temps pour prendre comme cible l'homme qui gardait le porche et venait de découvrir l'absence de son collègue. Il s'était saisi de son arme, mais ne savait sur qui tirer. Le Government Model fut en action en un millième de seconde et l'homme s'effondra, la tête explosée comme un beau fruit rouge tropical.

L'Exécuteur dirigea son arme vers l'Explorer, lâcha une ogive brûlante dans la tempe du passager. Il avait déjà crevé les pneus quand le conducteur sortit du véhicule en exhibant un pistolet semi-automatique.

Une balle de .45 l'atteignit exactement au milieu du front dessinant une petite étoile rouge sur la peau brune. Il bascula vers le sol et ne bougea plus.

Bolan se rua alors vers la voiture et ramassa l'arme du mort, un FEG .380 hongrois, une copie du célèbre Walther PPK. Le glissant dans une poche intérieure, il vit Walters entrer dans la baraque qui lui servait de planque.

L'Exécuteur décida de fouiller l'Explorer et poussa le corps du passager dans la rue. Mais il n'y avait rien qui ressemble à un sac d'armes et il ne trouva qu'un autre pistolet FEG.

Un sifflement retentit. En contrebas de la rue, il put voir Walters qui portait à bout de bras un grand sac de cuir brun. De l'autre main, il tenait un petit mec qui s'agitait, telle une chevrete qu'on mène à l'abattoir.

Bolan atteignit la Datsun alors que des sirènes retentissaient et que des gens, sortis d'on ne sait où, commençaient à s'agiter au milieu de la rue.

— Tirons-nous, Walters.

L'Exécuteur était déjà au volant de la Datsun quand le mercenaire, qui avait fouillé les poches de sa victime pour trouver les clés du véhicule et puis avait jeté son prisonnier sur le siège arrière comme un paquet de linge sale, grimpa à son tour.

Quand le moteur vrombit, Walters se tourna vers Bolan et lui demanda en souriant :

— Ai-je passé le test avec succès ?

Bolan gardait ses yeux fixés sur la route alors que l'automobile accélérât.

— C'était parfait...

Le silence s'installa dans l'habitacle pendant quelques instants, jusqu'au moment où Bolan murmura entre ses dents, un petit rire au fond de la gorge :

— Il y en aura d'autres...

Au même instant, deux jeeps militaires débouchaient dans la rue. Les deux véhicules contenaient chacun quatre hommes habillés de treillis usagés et chacun braquait un fusil d'assaut dans leur direction.

L'Exécuteur appuya sur l'accélérateur et fit crisser les pneus dans l'espoir de faire cracher à la Datsun tout ce qu'elle avait dans le ventre. La voiture toussa, pétarada, puis bondit en avant. Pourtant, observant la rue dans le rétroviseur, il vit que les jeeps étaient à moins d'un pâté de maisons. La Datsun n'était qu'un tas de ferraille, pas un bolide de course. Sur le siège arrière, Walter avait compris la situation aussi vite que l'Exécuteur.

— Nous ne les sèmerons jamais, commenta-t-il.

— Il faudrait trouver une autre voiture, dit Bolan alors que la Datsun gagnait de la vitesse.

Alors que Walters ouvrait le sac d'armes, son prisonnier en profita pour tenter de sauter par la portière. Le mercenaire eut juste le temps de le rattraper par le col crasseux de sa chemise et de le ramener dans l'habitacle.

— Reste tranquille ! ordonna-t-il.

Une voix retentit dans l'air surchauffé. Elle s'exprimait en kinyarwanda depuis un haut-parleur et il n'était pas nécessaire de traduire pour comprendre qu'on leur intimait l'ordre d'arrêter le véhicule.

Fouillant le sac, Walters en sortit un monstre d'acier visiblement tout neuf et dont il vérifia le chargeur.

— Ces balles peuvent percer une armure, dit-il à l'adresse de Bolan qui regardait dans le rétroviseur.

La voix dans le haut-parleur fut cette fois inaudible, un effet de Larsen l'ayant court-circuitée. Quand elle se fit entendre pour la troisième fois, elle s'adressait aux occupants de la Datsun en français. L'Exécuteur ne ralentit pas.

— Non merci, répondit Walters avec ironie à la requête de leurs poursuivants.

L'Exécuteur essayait de tirer plus de puissance de la Datsun et

regardait de temps à autre dans le rétroviseur pour voir la distance qui le séparait des jeeps. Le vieux soldat, lui, s'était mis en position de tir à l'arrière, prêt à faire rugir le .44 Magnum. Il prit l'accent africain pour dire dans une grimace comique :

— Je peux, patron ?

Mais il n'attendit pas la réponse et le tir émit un bruit sourd dans les oreilles de l'Exécuteur. La balle avait manqué sa cible mais une gerbe d'étincelles avait jailli devant la jeep.

Les Tutsis prirent ce tir comme une invitation à en faire autant.

Une douzaine d'explosions retentirent et des balles sifflèrent. Une balle fit voler en éclats le pare-brise arrière de la Datsun et ressortit par la vitre avant droite ouverte dans un bruit très désagréable. Par miracle, le projectile n'avait touché aucun des occupants de la voiture, et les pneus et autres parties vitales de la Datsun étaient intacts.

— Hé ! Si tu ne ratais pas leurs pneus, cette fois, ce serait sympa ! cria Bolan à l'adresse de Walters.

Le mercenaire n'était pas contrariant et, cette fois, la balle de .44 Magnum ne rata pas sa cible. Elle traversa le pneu de la jeep comme du beurre et le véhicule militaire vint percuter le trottoir avant de finir sa course dans le jardin d'une maison. Trois soldats eurent le temps de s'extraire de la voiture avant que celle-ci enfonce la porte dans sa course folle. Le conducteur fut aussi éjecté mais il ne trouva que le mur en torchis de la maison pour s'écraser.

La deuxième jeep continuait sa poursuite sans se soucier de l'accident. Elle traversa l'épais nuage de fumée de la voiture accidentée qui venait de prendre feu et continua d'accélérer.

Cette fois, ludique, Walters visa le moteur. On l'aurait cru à la foire : calme, prenant son temps avant de faire feu. La jeep zigzagua sous l'impact, puis s'arrêta en plein milieu de la rue.

De la fumée s'échappait du capot de la jeep et les soldats étaient descendus de leur véhicule pour faire feu. Sans résultats. Malheureusement, la Datsun n'était plus en état du moindre effort. Elle fumait elle aussi, comme une âme à l'agonie. Bolan tourna au coin de la rue suivante et se retrouva dans la rue du Député Kayuku. Il la suivit jusqu'à la rue Paul VI, prit à gauche et coupa la rue Nyarugungu. Ils étaient près du boulevard de la Révolution quand la Datsun rendit l'âme.

Pivotant sur son siège, Bolan vit que l'Africain était inconscient depuis que Walters lui avait administré un coup de poing un peu appuyé pour l'empêcher de fuir.

— Réveille-le, place-lui un pistolet dans les côtes et dis-lui que, s'il émet le moindre bruit, il est mort.

Walters acquiesça.

— Cela semble simple. Tu vas quelque part ?

Bolan se retourna pour observer la rue. Un panneau indiquait la présence d'un hôtel à quelques centaines de mètres de là.

— Nous avons besoin d'un endroit calme pour nous reposer, nous redonner figure humaine et faire le point. Et pour interroger ce lascar. Peut-être sait-il quelque chose au sujet des acteurs.

Il se gratta la gorge et enchaîna :

— Tu ne l'as pas traîné jusqu'ici pour le plaisir, je suppose. C'est bien l'homme dont tu parlais tout à l'heure ?

— Bingo ! C'est le grand Salewe Ukéwéré en personne.

Bolan indiqua le panneau publicitaire vantant les mérites de l'hôtel.

— Tu connais le Diplomate ?

— Top niveau. Au moins pour le coin. Tu as intérêt à mieux nouer ta cravate avant de pénétrer à l'intérieur.

Il jeta un coup d'œil sur Ukéwéré.

— Avec lui, il vaut mieux prendre la porte du premier étage, sur le côté. Elle est fermée mais tu pourrais l'ouvrir de l'intérieur.

— Je t'y retrouve dans dix minutes, dit Bolan. Pas d'imprudence... et pas de western. O.K. ?

Il descendit de voiture et avait traversé la rue sans attendre de réponse.

Dans ce coin de Kigali, tout semblait à peu près normal. Les gens avaient bien dû entendre la fusillade à quelques rues de là mais, habitués qu'ils étaient, ils avaient repris leurs activités. Bolan remonta l'avenue de la Révolution, enjamba un corps étendu au milieu du trottoir – cadavre ou ivrogne endormi – et se retrouva rapidement devant la façade criblée d'éclats de balles de ce qui avait dû être naguère ou jadis un palace international. Ayant franchi la porte à tambour qui annonçait un lieu offrant l'air conditionné, il pénétra dans un vaste hall qui avait sans doute connu des jours meilleurs. L'homme aux clés, très maigre, perdu dans un blazer bleu trop grand pour lui, se tenait dignement derrière le comptoir.

Il regardait approcher Bolan, les mains invisibles sous le bureau et l'Exécuteur songea qu'il était préférable d'éviter les gestes brusques.

— Bonjour ! Avez-vous des chambres libres ? demanda-t-il d'une voix calme et en français.

— Vous avez l'embarras du choix, répondit l'homme alors que ses mains réapparaissaient à la vue.

— Alors, votre suite la plus confortable ; pour une nuit, s'il vous plaît, continua Bolan en laissant tomber un paquet de billets rwandais sur le comptoir.

Il prit ensuite la clé de la chambre 212 des mains de l'homme et marcha vers le plus proche ascenseur.

Une fois dans la machine, il appuya sur le bouton du deuxième étage, persuadé que le portier surveillait les chiffres lumineux défilant au rez-de-chaussée. Arrivé sur le palier de sa chambre, il découvrit facilement l'escalier de service qui le conduisit comme prévu au premier. Lorsqu'il ouvrit la porte de l'escalier d'incendie, il trouva Walters et Ukéwéré qui attendaient.

Le coup que le mercenaire avait donné à Ukéwéré l'avait laissé sans souffle et l'Africain était toujours groggy. Il partit dans un long monologue que l'Exécuteur comprit comme un chapelet d'injures en kinyarwanda, jusqu'à ce que Walters lui coince le canon du .45 dans les côtes et lui ordonne de se taire.

Bolan les conduisit jusqu'au palier supérieur et ils n'eurent aucun mal à trouver la chambre n° 212. À l'intérieur, ça aurait pu être pire. Suivant une petite entrée, ils découvrirent une sorte de salon télévision, suivi d'une vaste chambre aux meubles désuets. Le tout avait un aspect fatigué mais propre, l'air conditionné fonctionnait et deux grands lits aux draps blancs et aux courtelointes beiges donnait un air presque coquet à l'ensemble. Après ce que l'Exécuteur avait vu du Rwanda, cet endroit lui sembla un paradis.

Walters poussa Ukéwéré à s'asseoir sur une chaise dans le salon et s'installa confortablement sur un canapé. Bolan attrapa une chaise à son tour et s'installa à califourchon, juste en face de l'Africain. Le petit homme était assis bien droit sur sa chaise, ses pieds se balançant à quelques centimètres du sol. Il portait une chemise qui baillait sur son ventre et une rangée de cigares sortait de sa poche extérieure.

— Tu parles anglais ? demanda Bolan.

Il n'obtint aucune réponse.

— Ne t'inquiète pas, il comprend ce qu'on dit, affirma Walters.

L'Exécuteur continua :

— Tu t'appelles Sal Ukéwéré, n'est-ce pas ?

L'Africain se drapait dans un silence d'ambassadeur. Ses yeux fixés sur Bolan exprimaient toute sa haine d'être à cet endroit en cette compagnie.

— O.K. Maintenant ou tu continues à te murer dans ce silence et ça va devenir très difficile pour toi ou tu coopères et ce sera plus facile.

Le silence s'installa dans la pièce.

Sans ciller, l'Exécuteur se tourna vers Walters.

— Passe-moi le Smith.

Le mercenaire ouvrit le sac et en retira le revolver.

Bolan attrapa l'arme, fit glisser les munitions dans sa main et en remplaça une dans le barillet. Il fit tourner celui-ci, le referma rapidement et tint sa main devant l'espace entre le barillet et la carcasse du revolver afin de cacher l'endroit où était logée la balle.

— Quel est ton nom ? répéta-t-il.

Comme Ukéwéré ne répondait toujours pas, Bolan plaqua l'arme contre sa nuque en s'assurant à l'aide de son doigt que la prochaine chambre était vide. Il appuya ensuite très doucement sur la détente.

Le percuteur vint heurter le métal dans un petit bruit sourd peu rassurant.

L'Exécuteur scruta le visage d'Ukéwéré qui ne broncha pas.

— Tu mises gros, à la roulette, pas vrai... Et je peux te dire que le risque augmente à chaque tour... maintenant dis-moi quel est ton nom.

La lueur dans les yeux d'Ukéwéré s'intensifia. « Il se fout de ma gueule », pensa l'Exécuteur, effaré.

Bolan vérifia de nouveau que la chambre suivante était vide.

— Comme tu voudras, dit-il alors qu'il appliquait le canon sur sa tempe.

Il appuya sur la détente pour ne déclencher rien d'autre qu'un petit clic métallique.

L'Exécuteur avait observé les yeux d'Ukéwéré avec précision, cette fois. Il ne semblait pas avoir peur. Ou il se fichait éperdument de mourir ou il était un excellent acteur.

Laissant glisser son doigt le long de la chambre, il la trouva vide comme les autres.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il encore une fois et il appuya sur la détente aussitôt après.

Ukéwéré regarda le revolver et cracha dessus.

Bolan prit le temps d'aller jusqu'à la salle de bains prendre une serviette de toilette et revint essuyer l'arme avec soin sous les yeux de son prisonnier totalement indifférent. Ce petit travail lui permit de vérifier discrètement le contenu de la prochaine chambre, mais celle-ci n'était pas vide, elle contenait la gigantesque et dévastatrice charge de .44 Magnum.

L'Exécuteur se leva, vint auprès d'Ukéwéré et pressa le canon

contre sa tempe.

— Es-tu décidé à parler maintenant ?

Aucune réponse. L'Africain tenait sa tête droite et Bolan commença à appuyer sur la détente.

— Gagne du temps. Mets-moi une balle. Je ne te parlerai jamais dans ces conditions.

Mack Bolan ne s'était jamais trouvé dans une telle situation. Il n'était pas sur son terrain ; cet homme n'était pas réellement son ennemi et ce n'était pas vraiment son combat. Il pouvait tuer de sang-froid un pourri de *Cosa Nostra*, il savait toujours pourquoi il le faisait. Mais ici, il ne comprenait rien à la guerre qui se jouait et il n'appartenait à aucun des camps. Il n'avait aucune raison de tuer cet homme, et il savait qu'il ne le tuerait pas.

Walters se déplaça et vint s'installer juste en face du prisonnier.

— Ukéwéré, tu n'es qu'un sale avorton. Cet homme va te tuer, dit le mercenaire qui paraissait excédé par la désinvolture de l'Africain. Il va te tuer et toi tu t'en fous !

— Ce que tu m'annonces m'effraie énormément, répondit d'un ton ironique Ukéwéré. Être mort et perdre tout ce que j'ai réussi à obtenir dans ce jardin paradisiaque qu'on appelle le Rwanda !

Il se tourna alors vers Bolan.

— Je ne sais pas qui tu es, l'Américain. Je ne sais pas ce que tu cherches. Mais en t'y prenant comme ça, tu n'es pas près de l'obtenir. Vas-y, tue-moi, grinça-t-il entre ses dents. Tu me feras un sacré cadeau.

Bolan étudiait son visage. Cet homme n'était pas en train de plaisanter. Il était prêt à mourir.

Walter se leva, exaspéré.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec toi, Sal ? Tu joues des deux côtés de la barrière depuis toujours. Tu vends des informations aux Hutus. Aussitôt tu te retournes et tu vends les mêmes informations aux Tutsis. Qu'est-ce qui t'arrête maintenant ?

— Personne n'a offert de me payer jusqu'à présent, dit calmement Ukéwéré.

— Nous allons te payer avec ta vie, menaça Walters.

— Ma vie n'est pas grand-chose alors que l'argent...

Bolan était assis sur le canapé près de Walters et regardait jouer les deux protagonistes. Il commençait à comprendre pourquoi l'attitude d'Ukéwéré ne semblait pas stupide de son point de vue.

Les Pygmées de Twa avaient peuplé cette région de l'Afrique bien

avant tout le monde, pour en être chassés aux alentours de l'an 1000 par une invasion tutsi. Ceux qui restèrent s'intégrèrent à la nouvelle société mais ne purent jamais occuper de postes à responsabilité. Ce petit bout d'homme avait toutes les raisons d'en vouloir autant aux Tutsis qu'aux Hutus. Aux Noirs qu'aux Blancs. L'Exécuteur comprit que le racisme dont était victime Ukéwéré et ses congénères lui avait permis de se forger un moral d'acier et l'avait poussé dans cette voie cynique où il pouvait, sous couvert de donner des renseignements aux uns et aux autres, jouer lui aussi à la roulette et gagner à tout coup, ne serait-ce que le prix d'une vengeance jamais assouvie. Et ça, l'Exécuteur pouvait très bien le comprendre. Après tout, depuis combien d'années laissait-il le barillet de sa vie tourner au hasard pour le simple désir de se venger contre la pieuvre immonde ? Bolan venait de découvrir qu'entre ce petit moricaud insolent et lui, les différences étaient moins importantes que les ressemblances, et la révélation était de taille !

Bolan prit place devant l'homme et lui dit calmement :

— O.K. Nous te paierons pour que tu parles.

Ukéwéré sourit.

— Combien ?

— Combien veux-tu ? répliqua l'Exécuteur du tac au tac.

Ukéwéré regarda le plafond de la chambre, sembla réfléchir un instant puis il dit :

— Tout dépend de ce que vous voulez savoir.

— Je suis ici pour retrouver les membres de la troupe de théâtre belge qui jouait un spectacle en tournée dans ce pays.

Ukéwéré sourit largement alors qu'il sentait l'odeur de l'argent qui se profilait.

— Cela va vous coûter cher...

— Est-ce que tu sais où ils sont ?

Le petit Twa secoua la tête négativement.

— Mais je peux les trouver si c'est ce que vous voulez... Pour un millier de dollars américains.

L'Exécuteur réfléchit à la proposition. Un millier de dollars n'était pas une somme particulièrement élevée pour ce qu'il demandait, mais c'était une fortune dans un pays aussi démuné que le Rwanda.

Bolan secoua la tête à son tour comme l'Africain l'avait fait auparavant et il reprit :

— Je te donnerai deux mille dollars, mais tu restes avec moi jusqu'à ce qu'on les ait retrouvés.

Ukéwéré passa sa langue sur ses lèvres et saisit deux cigares dans la poche de sa chemise.

Rayonnant, il tendit un cigare à Walters et l'autre à Bolan, sauta de la chaise sur le sol et se tint debout, les mains sur les hanches devant les deux hommes.

— Appelez-moi Sal, les gars.

CHAPITRE III

L'épaisse fumée du cigare à bon marché envahissait lentement l'habitable de la voiture de location, une Yugo, très courante en Afrique. Bolan et Walters étaient comme enveloppés dans ce nuage bleu-gris. Sur le siège passager, le mercenaire aux cheveux blancs toussa, regarda vers Bolan et secoua sa tête comme pour exprimer un accord avant d'ouvrir la vitre.

Derrière eux, entre deux bouffées de cigare, Sal Ukéwéré continuait le monologue qu'il avait commencé dès qu'il était monté dans la voiture.

— Je ne peux pas dire avec certitude qu'il connaît Big Billy Rukanwé personnellement mais il connaîtra quelqu'un qui pourra nous renseigner. Il tient une librairie qui s'appelle Librairie du Travail, et vend principalement des livres français difficiles ou impossibles à trouver ici. Bien sûr, peu de gens peuvent se payer des livres dans ce pays à cause de la guerre, ils préfèrent s'acheter de la nourriture. Il dit que c'est son seul job et que ça marche pas mal pour lui. Mais je sais qu'il vend des informations comme moi et Tater.

Il s'arrêta et prit une profonde inspiration.

— C'est bien ça, Tater ?

Walters ferma les yeux.

— C'est ça, Sal.

— Bien sûr, il évolue dans des cercles d'influence différents des nôtres, et il a donc des informations que nous n'avons pas, c'est pourquoi nous allons le voir. Son nom est Jean-Marc Mwisalé, mais je vous ai déjà dit tout ça, non ?

— Deux fois au moins, Sal, répondit Walters, dont les yeux étaient restés mi-clos depuis que Sal Ukéwéré avait commencé à parler.

Bolan gloussa doucement comme il prenait un virage sur l'avenue du Commerce. Il glissa sa main sous son blouson pour réajuster le holster que Walters lui avait dégoté avec le Smith & Wesson Model 629 .44 Magnum. Le revolver était bien en place sous son aisselle gauche, et même s'il eût préféré le Desert Eagle dans le même calibre, celui-ci ferait bien l'affaire.

Le Browning Hi-power était accroché à sa hanche droite et le léger

FEG .380 que l'Exécuteur avait ramassé sur le corps d'une de ses précédentes victimes était coincé dans la ceinture de son pantalon.

Le sourire de Bolan se figea lorsqu'il entra dans la zone du marché. La ville profitait d'une accalmie dans la guerre des clans et les marchands avaient recommencé leurs affaires avec le peu qui leur restait à vendre. C'est une curiosité de voir, sur tous les terrains de guerre et particulièrement pendant les guerres civiles, comment les civils se débrouillent face à la pénurie et trouvent toujours quelque chose à échanger. Le troc refait surface et une économie de crise a tôt fait de remplacer l'économie organisée de la veille. La Yugo roulait lentement entre les étals qui présentaient des légumes plus très frais, des poulets étiques, de grands quartiers de bœuf que les mouches se disputaient plus ardemment que les chalands. Bolan vit aussi un assortiment de viandes rôties, têtes de moutons, côtelettes carbonisées, qui avaient peut-être été volées dans les restaurants à l'occasion du chaos qui avait suivi les dernières échauffourées.

Dans une atmosphère de fournaise et au milieu d'une poussière de sable qui voilait tout, des vendeurs à la sauvette essayaient d'écouler des poteries, des baskets, des vêtements de sport, des T-shirts publicitaires vantant un Rwanda de rêve à des touristes inexistantes, à des Africains sans le sou. Mack Bolan n'était pas souvent venu sur ce continent, mais depuis son blitz en Côte d'Ivoire, il avait l'impression que la situation s'était encore aggravée. Ici, à la pauvreté venait s'ajouter le désespoir. Les Rwandais mouraient moins peut-être par la guerre que par la misère causée par la guerre.

— Tournez à droite, ici, dit Ukéwéré, et garez-vous.

Bolan stoppa devant la Librairie du Travail dont il avait pu lire le nom au-dessus d'une échoppe. L'instant d'après, Ukéwéré, poussant une lourde porte, entra dans la librairie, suivi de Bolan et de Walters.

L'Exécuteur fit le tour de la librairie d'un regard circulaire pendant qu'il avançait le long d'un grand rayonnage où des livres anciens étaient rangés avec soin. Les murs de la boutique étaient peints de ce vert délavé qu'on trouve tout autour du monde dans les lieux de misère, à croire que cette couleur avait été créée pour stigmatiser la pauvreté. Une moquette gris poussière achevait de donner à ce lieu un ton de désespoir. Un rat mort commençait à se décomposer dans un angle de la pièce.

Ukéwéré enjamba le petit cadavre sans marquer la moindre hésitation et laissa Bolan et Walters en retrait dans la boutique. L'Africain avança jusqu'à un bureau de bois vermoulu où un employé écrivait au crayon à papier sur un grand registre à couverture de lustrine noire.

L'employé leva la tête de ses papiers et regarda le petit homme

avec un mépris très marqué. Derrière le bureau, un rideau noir pendait du plafond jusqu'au sol. L'Exécuteur suspecta l'existence d'une porte derrière ce rideau.

Ukékéré cracha un peu de fumée dans le visage du vendeur et dit d'une voix douce :

— Nous sommes ici pour voir M. Mwisalé.

L'homme secoua la tête négativement ce qui eut le don d'énervé Ukékéré qui éleva la voix :

— Peut-être ne m'avez-vous pas compris ?

— Je vous ai compris, dit l'employé qui semblait excédé. M. Mwisalé n'est pas présent.

— Savez-vous qui je suis ? demanda alors Ukékéré d'une voix glacée.

Un sourire se dessina sur le visage de l'employé et il secoua sa tête de manière positive cette fois.

— Je suis Sal Ukékéré, dit le petit homme indigné.

Et il se figea dans une attitude un peu ridicule de lutteur de foire. Mais aucune réponse ne vint. Bolan put voir dans les yeux d'Ukékéré la même haine qu'il lui avait déjà vue à l'hôtel.

— Vous feriez mieux de vous renseigner et d'apprendre qui je suis rapidement. Trouvez-moi M. Mwisalé immédiatement !

Le rideau derrière le bureau bougea légèrement et un homme immense parut sur le seuil. La peau noire de son visage luisait, soyeuse, et tranchait avec le blanc immaculé de sa chemise de sport. Il portait un pantalon de couleur chocolat, mesurait plus de deux mètres et devait peser près de cent trente kilos. Le rideau retomba derrière lui alors qu'il contournait le bureau et venait à la rencontre de Walters.

L'instant d'après, le rideau se soulevait de nouveau et un homme plus grand encore entra dans la pièce. Dépassant son acolyte d'une dizaine de centimètres et d'une vingtaine de kilos, il portait un jean et des chaussures de sport blanches. Ses yeux se posèrent sur Bolan alors qu'il passait à côté du bureau et qu'il venait se placer devant lui.

L'homme qui faisait face à Walters hurla quelques mots en kinyarwanda et, sans attendre de réponse, lança ses bras en avant, encercla le mercenaire au niveau de la poitrine, le souleva et s'apprêta à l'étouffer. Il poussait des cris d'ours affamé.

L'air vint rapidement à manquer dans les poumons de Walters, il grogna, essaya de se dégager mais l'autre semblait être taillé dans de l'acier. Alors le mercenaire plaça ses mains paumes ouvertes le long de son corps puis, les relevant de chaque côté du visage de la brute, frappa de toutes ses forces et simultanément les deux oreilles de son

agresseur.

L'homme hurla en lâchant sa prise. Il tenait ses mains sur ses oreilles, tympanes crevés quand Walters le frappa d'un terrible coup de pied dans les parties génitales. Quand le pied du vieux soldat retrouva le sol, il se servit de son autre jambe pour faucher son opposant qui s'était plié en deux sous la douleur et qui s'écrasa la face la première dans un nuage de poussière.

L'homme qui était devant Bolan resta un quart de seconde de trop avant de réagir. Il commença par pousser un grognement de fureur, puis tenta d'attraper la gorge de l'Exécuteur.

Mais celui-ci avait anticipé le geste, évité la tenaille et asséné un terrible direct dans le plexus solaire du monstre. Malgré sa haute stature, Mack Bolan, pour une des rares fois de sa vie, se trouvait en position défavorable devant cette montagne de chair. Son poing rencontra autant de graisse que de muscles ce qui amoindrit l'effet dévastateur de son coup. Il frappa de toutes ses forces du talon le gigantesque pied et il entendit le craquement sinistre des os qui cédaient sous le coup.

Le géant hurla de douleur. Sans attendre qu'il recouvre ses esprits, l'Exécuteur développa un puissant coup du tranchant du pied dans le genou de son adversaire. Un atémi bien connu des spécialistes de close-combat. Un nouveau craquement se fit entendre qui résonna dans la pièce : la rotule avait cédé. Le sol vibra quand l'homme tomba de toute sa masse sur le sol comme un rhinocéros foudroyé.

L'employé derrière son comptoir s'était redressé pour apprécier le spectacle, mais n'en avait pas prévu le déroulement et restait incrédule, devant les corps lamentablement répandus sur sa moquette.

Ukékéré reprit sa position devant le bureau et s'adressa très poliment à l'employé :

— Peut-être que la conversation peut reprendre sur des bases plus saines, non ? M. Ukékéré souhaite voir M. Mwisalé.

Avant que l'homme ait pu répondre, le rideau s'écartait pour la troisième fois et un frêle visage parut dans la lumière vert pâle du magasin. Jean-Marc Mwisalé était moitié français moitié africain. Ses traits laissaient voir ce mélange, car il avait de grosses lèvres surmontées d'un nez épaté dans une peau d'un blanc sale. Il regarda le carnage qui avait eu lieu dans le magasin et lança un coup d'œil vers Ukékéré pour lui faire signe de le suivre dans l'arrière-boutique.

Ukékéré cracha un nuage de fumée victorieux en regardant Bolan, puis il contourna le bureau, poussa le rideau et s'engouffra dans un couloir sombre, suivi de ses gardes du corps.

Mwisalé les guidait à travers un couloir étroit. Ils laissèrent sur

leur gauche ce qui semblait être un bureau, puis sur leur droite une porte fermée. Ils entrèrent dans une grande pièce qui avait une table de cuisine en son centre entourée de quatre chaises de bois et quelques tabourets.

Le libraire leur fit signe de s'installer puis se dirigea vers la machine à café. Bolan et Walters prirent place sur les chaises et Ukéwéré s'installa sur un haut tabouret.

Mwisalé se servit une pleine tasse de café sans prendre la peine d'en proposer à ses invités, puis s'assit à son tour.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il en français.

Ukéwéré mit ses mains sur ses hanches et gonfla sa poitrine.

— Nous sommes à la recherche de Big Billy Rukanwé.

Mwisalé réajusta ses lunettes sur son nez, et Bolan put voir un énorme diamant briller à son doigt.

— Bonne chance, dit le libraire. Big Billy se cache depuis le début des émeutes... Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Est-ce que tu le connais ? demanda Ukéwéré.

Mwisalé hocha la tête de gauche à droite.

— Est-ce que tu connais quelqu'un qui le connaît, alors ?

— Bien sûr, répondit Mwisalé. Tout le monde connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un. Le monde entier est une grande famille qui s'ignore. Le tout est de connaître le bon maillon de la chaîne.

Il laissa le silence s'installer, regarda Bolan comme s'il s'adressait à lui. Puis, lançant un coup d'œil à Ukéwéré, il continua :

— Certains maillons sont plus utiles que les autres, mais ce sont aussi les plus chers.

La demande, pour voilée qu'elle fût, était évidente. L'Exécuteur planta ses yeux dans ceux de Mwisalé. Le libraire et ses deux chiens de garde semblaient être les trois seuls hommes du Rwanda à ne pas mourir de faim. Et les raisons semblaient tout aussi évidentes pour Bolan que les sollicitations financières de l'homme. Le mafieu n'a pas besoin de venir de Sicile pour être reconnaissable. Les pourris se ressemblent tous. Mwisalé se nourrissait sur les cadavres de son peuple, c'était exactement le genre d'être humain que l'Exécuteur exérait. Mais il avait besoin des informations du libraire pour avancer dans sa recherche et s'il avait devant lui le bon maillon pour le conduire à Morrison, eh bien, il s'en servirait, quitte à se salir un peu les mains.

— Si tu as de bonnes informations, je suis prêt à payer.

— Cela te coûtera cinquante mille francs rwandais.

— Cela me coûtera dix mille francs rwandais, rétorqua l'Exécuteur.

— Quarante mille.

— Vingt mille et c'est ma dernière offre, dit Bolan, les yeux toujours vissés dans ceux de Mwisalé. Si tu refuses, je te laisse sur le sol comme tes deux collègues de tout à l'heure, mais mort. C'est clair ?

Mwisalé sourit encore.

— Tu es très dur en affaires.

— Parle ou bien tu n'auras pas l'occasion d'apprendre à quel point je peux être dur.

Le libraire acquiesça. Il avait parfaitement reçu le message. Sortant un calepin de la poche de son blouson de sport, il écrivit un nom et une adresse sur la première page avant de la déchirer et de la pousser vers l'Exécuteur.

Bolan jeta un œil sur le bout de papier et le glissa dans sa poche.

Mwisalé murmura d'une voix chantante :

— N'es-tu pas en train d'oublier quelque chose ?

— Non, répondit l'Exécuteur. Je n'oublie jamais rien.

Et il fouilla dans une poche de son blouson, en sortit une liasse de billets rwandais qu'il compta lentement avant de remettre la liasse dans sa poche.

Mais à l'instant où le métis croyait enfin à sa bonne étoile, Bolan le saisit par la cravate et serra très fort. Les yeux du libraire s'exorbitaient au fur et à mesure que Bolan serrait. La peur se lisait dans ses yeux. Mwisalé cherchait de l'air, la bouche grande ouverte, soudain persuadé qu'il allait mourir.

Tenant toujours fermement sa prise, Bolan traîna Mwisalé à travers le couloir jusqu'au magasin où les deux chiens de garde étaient toujours vautrés sur le sol. Bolan utilisa sa main libre pour ouvrir la porte de la librairie et poussa Mwisalé sur le trottoir.

Un vent chaud s'engouffra dans les cheveux du métis pendant que l'Exécuteur vérifiait la tranquillité de la rue. À sa droite, il vit un couple de petits vieux, bras dessus bras dessous, s'aidant mutuellement pour traverser la rue.

L'Exécuteur se tourna vers le libraire, dont la grimace montrait qu'il était persuadé d'être proche d'une exécution sommaire, là, devant sa propre librairie.

— Tu es sur le point de faire la seule bonne action de ta vie, Mwisalé.

Il traîna ensuite l'homme vers le couple de Rwandais.

Ceux-ci regardaient arriver l'étrange troupe, les yeux pleins de détresse. Que pouvait-il leur arriver de bien dans ce monde dévasté ?

Bolan plaça les billets dans la main de Mwisalé et la pressa contre celle du Rwandais incrédule. Puis il se tourna vers le libraire, et alors que les yeux du métis exprimaient l'horreur, il retira sa main. L'autre vit, sans pouvoir intervenir, le vieux couple s'enfuir à petits pas, emportant son magot.

— Tu as été payé, Mwisalé. J'ai respecté le contrat !

Denise LeFevre venait de finir de s'essuyer, et se fit un turban avec la serviette humide. Assise sur la lunette des toilettes devant le miroir, elle regardait le reflet de son corps nu et ne pouvait empêcher une vague de mélancolie de monter en elle. Elle examinait la moindre parcelle de sa peau et son regard s'attarda sur les petites rides qui se formaient au coin de sa bouche.

Revenant sur ses épaules, son regard s'arrêta sur ses seins. Au moins, ils restaient fermes. L'actrice laissa sa main glisser le long de son ventre. Les muscles réagissaient encore quand elle les contractait mais ils n'étaient plus si apparents, malgré toutes ces heures passées à des séries d'abdominaux et un régime draconien.

La chanteuse réfléchit. Elle s'entraînait plus dur que jamais, passant des heures sur des machines de musculation et encore plus sur les barres fixes de danseuse. Elle s'étirait, courait, s'échinait, mais elle n'avait pas le pouvoir d'arrêter le processus du temps qui passe. Tout juste pouvait-elle le ralentir.

Quelqu'un frappa à la porte de la salle de bains et l'enleva à ses pensées mélancoliques.

— Denise, tout va bien ?

Elle reconnut Hubert Spaak qui posait sa voix comme s'il était sur une scène de théâtre.

Elle reprit ses esprits et déclara d'un ton volontairement excédé :

— Je vais bien, Hubert. Laisse-moi tranquille.

— Excuse-moi. Je m'inquiétais, répondit Spaak dont elle entendit les pas s'éloigner.

Se tournant vers la porte, elle imagina le jeune homme qui s'était tenu de l'autre côté, l'instant d'avant. Hubert Spaak était inquiet, mais certainement pas pour elle, plutôt pour son propre avenir. Après tout leur situation n'était pas brillante, perdus qu'ils étaient dans ce foutu pays où l'on pratiquait l'art de la machette pour un oui ou pour un non. Il ne se sentait sans doute même pas attiré par elle mais, pour passer le temps et oublier sa peur, il espérait coucher avec une star

encore cotée. Ce petit salaud d'égoïste était réputé pour avoir baisé toutes les femmes qu'il avait eues pour partenaire dans sa carrière et sa plus grande inquiétude, c'était sans doute de ne pouvoir posséder Denise LeFevre pendant cette tournée africaine. Son palmarès s'en ressentirait.

L'actrice se tourna vers le miroir. Elle ne pouvait pas nier que Hubert était beau garçon. Et le fait qu'il s'intéresse à elle comme il avait pu s'intéresser aux jeunes et belles actrices qui avaient partagé la distribution de sa série télévisée était plutôt flatteur.

Denise commença à se maquiller pour essayer de cacher les marques du temps. Le maquillage ferait peut-être oublier qu'elle avait quarante-trois ans. « C'est toujours moins que Sophia Loren », pensa-t-elle, ironique.

Elle fouilla dans sa trousse à maquillage qui ne la quittait jamais, et se félicita d'avoir pensé à la prendre, malgré la panique qui avait suivi l'attaque du cabaret. De toute façon, cela faisait bien longtemps déjà qu'elle ne s'en séparait plus ! Elle s'enduisit le visage de crème et mit un peu de poudre à l'aide d'une petite brosse, puis elle appliqua le mascara et brossa ses sourcils. Ses pensées revinrent vers Hubert Spaak.

Elle avait envisagé de coucher avec lui pour se distraire de l'ennui de la tournée. Mais elle avait ressenti l'anxiété qui guette toute femme avant de coucher avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle. Maintenant, ils étaient coincés dans ce bunker comme des sardines.

Denise mit du rouge à ses lèvres. Elle se dit qu'elle serait récompensée de ses efforts si elle parvenait à résister aux avances du jeune play-boy, malgré la situation. Il n'y avait pas de jeunes créatures à conquérir dans cet endroit. Elle était la seule femme, jeune ou vieille, belle ou laide. Elle scruta son visage dans le miroir. Cette soudaine constatation ajoutée au maquillage tout frais la fit se sentir mieux. Elle ne savait pas combien de temps dureraient les combats, encore moins quand ils pourraient sortir de cette cachette mais, en attendant, elle serait la reine des abeilles.

On frappa de nouveau à la porte de la salle de bains.

— Denise ! cria Spaak. Si tu ne sors pas immédiatement, je défonce la porte !

— Mets un élastique autour de ton truc si tu ne peux pas attendre une seconde, lui suggéra la chanteuse qui finit de se maquiller.

Elle se vit sourire dans le miroir. Elle brossa ses cheveux et se leva enfin. Son humeur s'était améliorée et elle avait évacué les idées noires dues à son âge et à leur situation dramatique. Aucune ride ne pourrait plus faner cette belle humeur. Elle se jaugeait une dernière

fois dans le miroir lorsqu'on frappa à la porte.

— Oui ! dit-elle exaspérée.

— Oh... Je suis désolé.

Pendant une seconde elle ne reconnut pas la voix. Puis cela lui revint. C'était Dusty Morrison.

— Je sors dans une seconde, reprit-elle en adoptant un ton de voix plus cordial.

Aucune réponse ne vint et elle pensa que Dusty Morrison était parti.

L'actrice mit un soutien-gorge et se l'attacha dans le dos. Elle fronça les sourcils en se voyant dans le miroir, puis elle se souvint que froncer les sourcils était le meilleur moyen d'avoir des rides. Dusty Morrison. Grand et fort, il devait approcher des soixante ans. Il avait toujours l'air sexy dans son costume de cow-boy. Surprise, elle découvrit qu'elle le trouvait extrêmement attirant.

Elle passa sa tête dans l'encolure d'un T-shirt, attrapa ensuite le jean qu'elle avait laissé près du lavabo. Plus jeune, elle avait été attirée par des hommes plus âgés. La figure du père, pensa-t-elle. Et maintenant qu'elle-même avait vieilli, c'étaient des jeunes hommes comme Spaak qui la trouvaient séduisante.

Elle enfila ses pieds dans le jean. Il ne fallait pas être agrégé de psychologie pour comprendre ce qui la flattait. Paraître séduisante pour un jeune homme était particulièrement valorisant pour une femme mûre.

Mais qu'est-ce qui pouvait bien l'attirer chez Morrison ?

Elle finit de s'habiller, se souvenant de Morrison sur la scène du théâtre, réalisant son show de cow-boy. C'était plus qu'un simple show, d'ailleurs. Il avait prouvé qu'il pouvait se servir de ses pistolets lors de leur course poursuite pour fuir les rebelles.

Pourrait-elle le séduire ? Après tout, même si ce qu'elle voyait dans le miroir n'était plus aussi parfait que naguère, cela faisait encore son petit effet. Elle se tourna vers la porte, posa la main sur la poignée et s'arrêta.

Allait-elle laisser Hubert Spaak avoir ce qu'il voulait, ce qui lui permettrait d'oublier l'ennui et le stress de cette prison, ou serait-il plus amusant de continuer à le faire espérer ? Ou de le rendre jaloux avec Morrison...

Elle ouvrit la porte et fit quelques pas dans le couloir.

Les trois hommes étaient alignés devant elle, Dusty Morrison fermant la file d'attente. Ignorant Streak et Spaak, Denise LeFevre arbora son sourire le plus cajoleur en passant devant le faux cow-boy

aux tempes argentées.

Ah, si Dusty n'était pas si vieux...

Et si elle était plus jeune...

L'Exécuteur entendit le bruit de l'allumette contre le grattoir et une épaisse fumée commença à envahir le véhicule.

Tater Walters se tourna vers Ukéwéré, laissa échapper un soupir exaspéré et ouvrit la vitre de son côté.

— Hamissi Karuzi, oui, je le connais. Pas très bien, mais je sais qui il est, dit Ukéwéré en mordillant son cigare. C'est un Musulman. Il travaille au snack Tam-Tam.

Il s'arrêta brutalement dans son discours.

— Je suis désolé. Je ne sais plus me tenir. Voulez-vous un cigare ?

Bolan refusa par un hochement de tête.

Walters finit de descendre la vitre de sa portière et répondit au petit Africain :

— Je n'en ai pas besoin, Sal. Il me suffit de respirer la fumée qui stagne dans la voiture.

Ukéwéré ne comprit pas la remarque. Il indiqua à Bolan de prendre à droite et de se garer.

L'Exécuteur fit sortir le véhicule du boulevard de la Révolution, pour déboucher dans une ruelle en ruine. Les gravats et les décombres régnaient dans cette zone. Les mauvaises herbes avaient déjà commencé à pousser sur les restes des fondations.

Bolan coupa le moteur et sortit, suivi d'Ukéwéré qui prit la tête du petit groupe et de Walters qui fermait la marche. Un seul bâtiment semblait encore debout. Une banne déchirée indiquait qu'ils se trouvaient devant le snack Tam-Tam. Ils s'arrêtèrent sur la terrasse ombragée par le store et découvrirent une demi-douzaine de tables en acier dont la peinture blanche s'écaillait çà et là. Un couple d'âge moyen avec des appareils photographiques autour du cou était la seule clientèle. Tous les deux étaient assis dos au bâtiment et mangeaient nerveusement.

Tout en les regardant, Ukéwéré attrapa une chaise sous la table qu'il avait choisi d'occuper. Bolan pensa que ce couple était dans la même situation que Dusty Morrison et la troupe d'acteurs belges et qu'ils étaient certainement entrés dans le pays avant que les troubles n'éclatent. Ils s'étaient probablement calfeutrés dans leur hôtel les jours précédents jusqu'à ce que la faim les pousse à sortir.

Bolan s'assit à l'instant où la porte du bâtiment s'ouvrait. Un

homme portant un pantalon blanc et un T-shirt à la marque du Tam-Tam, le serveur évidemment, arriva, tenant un plateau où il y avait du thé glacé. Les traits de l'homme étaient ceux d'un Arabe, et ses cheveux frisés étaient coupés très court. Il marcha vivement vers le couple et remplit leurs verres avant de se diriger vers les trois nouveaux clients.

L'Arabe marqua un temps d'arrêt quand il reconnut Ukéwéré.

Le petit homme laissa son regard traîner par-dessus les tables et dit à ses deux compagnons :

— C'est lui. C'est Karuzi.

Ledit Karuzi n'arrêtait pas de regarder nerveusement vers la rue. Il se dirigea finalement vers eux.

— Que prendrez-vous ? demanda-t-il en français.

— Des informations, dit Ukéwéré dans la même langue.

Karuzi s'approcha plus près de la table.

— Pas ici, dit-il. C'est trop dangereux. Commandez quelque chose et je vous rencontrerai plus tard.

— Une pizza, demanda Ukéwéré. Extra large. Double part de jambon et saucisse.

Karuzi grimaça et nota ce que lui disait le petit homme.

Ukéwéré se tourna vers Bolan et Walters, attendant qu'ils passent leur commande.

— La pizza, c'est juste pour moi, les mecs !

Les deux hommes commandèrent des sandwiches. Karuzi nota sur son carnet ce qu'ils voulaient et disparut à l'intérieur.

Ukéwéré se mit à rire.

— C'est le jambon et les saucisses qui l'ont fait tiquer. Il est musulman et il n'approuve pas les gens qui mangent du porc.

Karuzi reparut dix minutes plus tard portant une grande pizza à la pâte épaisse. Le jambon, la saucisse et le fromage chauds exhalaient un fumet gras et Bolan nota que Karuzi avait mis des gants de coton blanc.

Ukéwéré se purléçait à l'avance quand le serveur posa la pizza devant lui. Karuzi posa les sandwiches devant Bolan et Walters et se retourna.

Le petit homme attrapa le bras de l'Arabe.

— Tu as dit que nous nous verrions plus tard, mais où et quand ?

— Je finis mon service dans trente minutes, répondit-il calmement.

Aussitôt qu'il eut sa réponse, Ukéwéré s'empara d'une tranche de pizza qu'il enfourna dans sa bouche et commença à mâcher avidement sans lâcher sa prise. La chaleur ne semblait pas le déranger et il parlait et mâchait en même temps.

— Bien, alors nous nous verrons au bar de la Sierra, dit-il en pointant son doigt par-dessus son épaule.

Bolan aperçut plus bas dans la rue le panneau qui indiquait l'endroit.

Karuzi fit un signe négatif de la tête.

— C'est trop près. Tout le monde me connaît ici. Voyons-nous plutôt au restaurant du Travail.

Ukéwéré saisit une autre tranche.

— C'est trop loin.

— C'est là ou nulle part, s'énerva Karuzi qui fit lâcher prise à Ukéwéré et disparut rapidement dans le restaurant.

Aussitôt qu'ils eurent fini leur repas, l'Exécuteur prit plusieurs billets de francs rwandais dans sa poche, et les posa dans le petit panier où son sandwich avait été servi, puis il se leva de table. Chacun reprit sa place dans la voiture et ils firent le trajet jusqu'au snack du Travail. Il gara le véhicule à quelques mètres du restaurant.

Ukéwéré ouvrit la porte, prit la pose à l'entrée du snack et dit aux deux hommes :

— Les prix sont meilleur marché ici. Bien meilleur qu'au Tam-Tam.

Un serveur les accompagna jusqu'à une table près de la fenêtre et l'Exécuteur prit une chaise d'où il pouvait voir la porte d'entrée et l'extérieur.

— J'ai encore faim, dit Ukéwéré, puis il se tourna vers le serveur : une pizza et un pichet de bière.

Bolan et Walters tombèrent d'accord pour boire un peu de bière.

Ukéwéré avait fini sa seconde pizza quand Karuzi parut sur le trottoir. L'Arabe avait changé de veste mais il portait toujours son T-shirt et son pantalon blanc. Il avait ajouté à cet uniforme la coiffure musulmane, un keffieh blanc et noir. Comme il avait agi précédemment, il observa furtivement la rue pour voir s'il n'était pas suivi ou si personne n'était en vue qui pourrait le reconnaître.

Bolan tira une chaise à côté de lui. Karuzi s'approcha avec méfiance tout en continuant de regarder autour de lui. Il s'assit alors que le serveur arrivait, et commanda un café.

— Nous essayons de localiser Big Billy Rukanwé, dit Ukéwéré sans préambule. Et nous payons...

Karuzi hochâ la tête négativement.

— Je ne sais pas où est cet homme.

Bolan avança le buste, posa ses bras croisés sur la table devant son interlocuteur et interrogea :

— Vous le connaissez ?

— Bien sûr. C'est un promoteur de spectacles. Sa dernière production était une tournée avec des artistes belges à travers l'Afrique.

Il s'arrêta un moment, se tourna pour regarder derrière lui puis reporta son regard vers la table.

— Une rumeur court disant qu'ils seraient toujours dans le pays. Quand on les retrouvera, que ce soit les Hutus ou les Tutsis, ils seront exécutés.

Les propos de l'homme étaient clairs.

— Il y a aussi un Américain parmi eux, dit Bolan.

Karuzi le fixa du regard.

— Le cow-boy. J'ai vu son show. C'est pour lui que vous êtes là ? Pour le sauver ?

— Pour les autres aussi, ajouta Bolan qui attrapa dans sa poche de blouson une liasse de billets rwandais.

Il en compta trois, les tendit à l'homme en lui demandant :

— Dites-moi comment trouver Rukanwé.

L'Arabe arracha l'argent des mains de Bolan et fourra les billets dans sa poche de pantalon.

— Je connais un homme qui est un ami de Big Billy.

Bolan attendait la suite.

Karuzi lorgnait sur le reste de l'argent dans la main de l'Exécuteur. Celui-ci ôta de la pile cinq billets supplémentaires.

— J'ai travaillé pour cet homme, c'est un ami de Rukanwé. Il est à moitié hutu. Son père est jordanien.

Il eut de nouveau un regard vers l'argent. L'Exécuteur lui donna cinq autres billets.

— C'est un exportateur de café et de thé.

— Où ? À Kigali ?

L'Arabe secoua la tête négativement.

— Son affaire est près de Cyangugu.

Cette fois, quand Karuzi regarda l'argent dans la main de Bolan, celui-ci compta dix billets et les posa sur la table.

— Je suis fatigué de jouer à ce jeu. Prends ça. C'est tout ce que tu

auras. Maintenant parle.

Le ton de la voix de l'Exécuteur était suffisamment glacial pour que Karuzi fût convaincu de ne plus jouer au chat et à la souris. Il prit l'argent et s'exécuta.

— Zaid Karsimbi. Il s'appelle Zaid Karsimbi. Ukéwéré a certainement déjà entendu parler de lui.

Le petit homme acquiesça.

— Thé et café, dit-il, parmi d'autres petites choses.

Karuzi fixa de nouveau Bolan dans les yeux.

— Karsimbi est impliqué dans de multiples investissements. Certains sont légaux, d'autres non. Il exporte du café et du thé. Ses importations se limitent à de la drogue, spécialement du *Khat*.

Bolan fit signe qu'il comprenait. Le *Khat* poussait au Kenya, c'était une drogue qui produisait les mêmes réactions que les amphétamines. Mais contrairement à celles-ci, elle se trouvait facilement en Afrique, coûtait moins cher et permettait de substantiels profits. Les habitants du Rwanda avaient besoin de ce genre d'évasions pour échapper à leur univers de cauchemar.

Bolan était toujours étonné par la facilité avec laquelle la drogue réussissait à se trouver et à se vendre dans des pays qui connaissaient autant de misère. Mais il avait aussi suffisamment d'expérience pour connaître les mécanismes qui font que la pourriture naît souvent sur la pauvreté. La mafia en savait quelque chose.

— Soyez prudent si vous le voyez, dit Karuzi. Il est très nerveux en ce moment. Ses gardes du corps tireront d'abord et poseront les questions ensuite, comme vous aimez dire, vous, les Américains.

Il laissa ses yeux fureter vers les billets mais Bolan ignore sa manœuvre et rangea la liasse de billets dans sa poche. Il déchira un bout de la nappe et la tendit à Karuzi.

— Écris-moi là-dessus la direction pour se rendre chez lui, ordonna-t-il.

Karuzi obéit et les quatre hommes se levèrent.

L'Arabe se gratta la gorge.

— Je vous ai donné de bons renseignements, non ? demanda-t-il, attendant avec impatience un acquiescement... Je pourrais avoir un petit bonus, dit-il timidement.

L'Exécuteur plongeait la main dans sa poche, en tira quelques billets qu'il lança sur la table. Alors la scène avec Mwisalé lui revint à la mémoire.

— Ne tire pas trop sur la corde, tu veux. Je connais quelqu'un qui a vu beaucoup d'argent dans sa main, mais sans pouvoir le garder.

CHAPITRE IV

À regarder la star traverser le living, Morrison ne put s'empêcher de penser à Lois et de se laisser gagner par une vague de tristesse.

Que possédait Denise qui lui rappelait sa femme ? Elle ne ressemblait pas du tout à elle. Elle ne marchait pas et ne parlait pas comme Lois. Et elle ne jouait pas la comédie, Lois. Denise était un peu affectée. Chaque mot, chaque mouvement, était chez elle calculé et semblait avoir été répété de multiples fois. Elle était chanteuse avant d'être comédienne. Lois, en revanche, avait la personnalité la plus sincère que Dusty ait jamais rencontrée. Ce qu'elle laissait voir d'elle-même était exactement ce qu'elle était profondément. Il n'y avait pas tromperie sur la marchandise.

Streak s'était précipité dans la salle de bains, se tenant le bas du ventre comme un enfant. Morrison, s'échappant de la trivialité de la situation, laissa ses yeux errer le long du couloir, puis dans le living, et son regard s'arrêta sur Denise qui venait de s'asseoir dans un fauteuil.

L'acteur se remémora une maison qu'il avait louée avec Lois un hiver aux Bahamas. Pourquoi *la* LeFevre lui faisait-elle penser à sa femme, il ne pouvait pas le comprendre, pas plus que ce sous-sol puisse lui rappeler les plages caraïbéennes. Ici tout était triste et banal ; là-bas le mobilier était constitué de grosses tables et de chaises ressemblant à des paniers géants. Il existait un nom pour nommer ce mobilier et Lois se le rappelait toujours quand Dusty l'oubliait.

L'esprit de Morrison errait au hasard de ses contradictions, lorsqu'un bruit de chasse d'eau le ramena à la désolante réalité, alors qu'une voix murmurait à son oreille :

— Tu perds ton temps... Tu ne devrais même pas y penser, mon vieux.

Il se retourna et vit dans le regard d'Hubert Spaak qu'il s'amusait de la situation. Il se trouva soudain tout à fait ridicule. Spaak, bien sûr, avait deviné que les pensées du vieux comédien étaient tournées vers Denise.

Morrison allait dire quelque chose pour dévier la conversation, mais Spaak lui fit un clin d'œil qui signifiait qu'il n'avait pas à se cacher et que ses pulsions masculines ne trompaient personne.

— Je me la fais quand je veux. C'est juste une question de temps avant qu'elle ne rejoigne mon lit en me suppliant de l'honorer, dit Spaak avec un air suffisant tout à fait détestable.

Le jeune acteur jeta un œil évocateur vers les deux chambres, puis plongea son regard dans les yeux de Morrison en montrant sa parfaite dentition.

— Tu veux parier quelques dollars avec moi sur le temps que je mets à me la faire ? ajouta-t-il avec une vulgarité qu'il croyait complice.

Morrison sentit la colère monter en lui, son regard foudroya la pathétique et prétentieuse petite star et il lui dit doucement, en contenant sa colère :

— Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, mon garçon.

Spaak passa sa main dans ses cheveux et son gloussement d'homme sûr de lui devint une odieuse grimace qui défigurait son visage.

— Peut-être, mais certainement pas de la part d'un acteur de série B qui a son avenir derrière lui.

La porte des toilettes s'ouvrit et Streak s'éloigna rapidement dans le couloir. Spaak disparut à son tour dans la salle de bains. Il avait lâché son venin et faisait une sortie peu reluisante.

Cependant, l'espace dans le bunker était réduit, et il ne fallut pas dix minutes aux deux protagonistes pour se retrouver face à face.

— Je pense que tu peux apprendre au moins une chose d'un acteur *has been* comme moi, dit Morrison alors qu'il croisait Spaak dans le couloir.

— Ah oui, *mon vieux*, et qu'est-ce que c'est ? demanda Hubert en riant.

— De te laver les mains après avoir pissé, connard !

Une atmosphère de mort régnait dans le bunker. Morrison, qui n'avait pas arrêté de faire les cent pas d'une pièce à l'autre, comprit que c'était un anormal silence qui l'avait alerté. Revenant dans le salon, il découvrit le petit groupe, immobile, comme statufié. Tous les regards étaient fixés vers le plafond.

Au-dessus d'eux un évident bruit de pas résonnait et des voix se faisaient entendre.

Le vieux comédien s'immobilisa à son tour. Le bruit au-dessus était très net ; cela voulait dire que les bruits du bunker pouvaient s'entendre de l'extérieur. Les conversations, mais plus sûrement encore, le bruit de la chasse d'eau. En silence, il fit signe aux autres qu'à présent toute visite à la salle de bains devrait être précédée d'un

coup d'œil par le périscope.

Son index sur ses lèvres, Morrison alla jusqu'au placard. Dans le miroir, il vit deux hommes. Tous les deux étaient noirs, et tous les deux portaient un treillis vert délavé de l'armée tutsi. Des fusils d'assaut étaient accrochés à leurs épaules.

Il commença à tourner le périscope pour avoir une vue d'ensemble puis se ravisa. Il ne savait pas exactement où le périscope émergeait à la surface, et même un petit mouvement pouvait être visible d'en haut. De toute façon, il savait tout ce qu'il avait à savoir.

Les hommes en armes étaient juste au-dessus d'eux, et il n'avait pas grand-chose à faire de savoir leur nombre exact. Ne seraient-ils que deux, c'était déjà trop pour les quatorze coups de ses pistolets, juste bons à effrayer les oiseaux ou à faire de l'effet pendant son numéro.

Morrison revint dans le living-room. Denise LeFevre était debout et secouait Streak par les épaules en le sermonnant à voix basse.

— Tu dois aller jusqu'à la porte et essayer d'entendre ce qu'ils disent, murmura-t-elle. Tu es le seul qui comprenne leur langue.

Streak était assis, une expression terrifiée sur le visage, incapable de faire un geste.

Spaak se leva avec fureur et se précipita sur Streak. La scène était étrange, elle dégageait une grande violence, mais avait lieu dans un curieux susurrement de voix.

— Lève-toi ! Bouge ton cul ! Va jusqu'à cette porte et dis-nous ce qu'ils veulent !

Streak ne bougeant toujours pas, Spaak regarda Denise, puis gifla le maquilleur.

Des larmes commencèrent à couler le long des joues de Streak. Sa poitrine se gonflait et se dégonflait rapidement, secouée par la peur et l'humiliation, mais ses mains continuaient à s'agripper à sa chaise.

La main grande ouverte, Spaak s'apprêta à frapper de nouveau.

Morrison s'avança rapidement, attrapa le bras levé avant qu'il ne frappe une seconde fois. Spaak pivota sur lui-même son autre main fermée et menaçante.

Morrison fit un signe de tête.

— C'est assez.

Spaak garda sa position agressive un long instant ; ses yeux étaient injectés de sang. Enfin, il décrispa son poing et se détourna de la scène.

Le comédien se dirigea lentement vers le maquilleur, tétanisé sur la chaise et se baissa doucement vers lui.

— Streak, dit-il. Streak !

Le pauvre homme était paralysé par la peur, mais il leva les yeux vers son ami.

— Nous avons besoin de ton aide, Denise a raison. Tu es le seul qui connaisse leur langue.

Il s'arrêta, prit le bras du pauvre homme dans sa main et le tira gentiment afin qu'il se mette debout. Il le guida à travers le bunker et, gardant toujours sa main sous son coude, commença à grimper les marches qui conduisaient à la sortie.

— Tout ira bien si nous sommes calmes, dit le vieil acteur avec douceur. Tout ira bien, Streak.

Les deux hommes s'arrêtèrent. Le maquilleur plaqua son oreille contre la porte. Pendant plusieurs minutes, Morrison attendit, puis il reconnut le bruit de pas qui s'éloignaient.

Streak tremblait toujours quand il se retourna vers le vieil acteur. Celui-ci lui fit signe de ne pas faire de bruit puis ils redescendirent de concert.

Revenu dans le living-room, Streak ne pouvait pas encore parler. Il se laissa tomber sur la même chaise qu'il occupait auparavant, regarda le sol, puis leva les yeux vers l'assemblée.

— J'ai une bonne nouvelle et une mauvaise, murmura-t-il, comme si les soldats tutsi étaient toujours au-dessus d'eux. La bonne nouvelle c'est qu'ils sont partis.

Morrison, Denise et Spaak attendaient la suite en silence.

— La mauvaise, finit par avouer Streak, c'est qu'ils ont entendu le bruit de la chasse d'eau. Ils vont revenir avec plus d'hommes et... un détecteur de métal.

Une volée de balles accueillit Bolan, Walters et Ukéwéré à leur sortie du bar. À deux immeubles de là, l'Exécuteur vit un jeune homme balancer une brique à travers une fenêtre et, aussitôt, une douzaine de jeunes garçons commencèrent à piller le magasin qu'ils avaient éventré à la manière bien organisée d'une armée de fourmis.

Bolan se glissa derrière le véhicule qu'ils avaient garé devant le snack, ouvrit la portière et incita les autres à le rejoindre.

— Peux-tu avoir un avion facilement ? demanda-t-il à l'ancien légionnaire, connaissant déjà la réponse.

Walters secoua la tête négativement.

— Je peux en avoir un, mais cela prendra un jour, peut-être deux...

— Moi, je peux en avoir un pour cet après-midi, interrompit Ukéwéré depuis le siège arrière où il fumait déjà son éternel cigare. Mais ce sera très cher.

— Avez-vous une autre proposition ? dit Bolan alors qu'il s'élançait dans l'avenue du Commerce. Y a-t-il une navette entre Kigali et Cyangugu ?

Walters acquiesça.

— Air Rwanda va à Kamembe qui est proche de là. Mais il n'y a aucune garantie que ça fonctionne en ce moment.

Et comme si le discours de Walters avait besoin d'être confirmé, des explosions se firent entendre autour d'eux. Le mercenaire posa sa main sur son .45 et ajouta :

— De plus, un vol officiel nous empêcherait de trimballer notre artillerie.

Judicieuse remarque. Bolan réfléchissait à la vitesse de la lumière. Il aurait dû amener avec lui son ami Jack Grimaldi, l'as des pilotes, qui, pour ce qu'en savait Bolan, s'était laissé embarquer dans cette unité ultra secrète chargée de lutter contre le terrorisme et baptisée *Cougar Force*. À Black Warrior Forrest, il devait se la couler douce, à moins qu'il ait déjà été envoyé sur un quelconque coup pourri par Brognola. De toute façon, la mission que l'Exécuteur s'était donnée était en violation directe d'un ordre du président des États-Unis. Pas question d'y mêler ses amis de toujours.

Bolan ralentit dans le virage qui l'amenait boulevard de Ioa où se trouvait l'aéroport, mais avant, il devait traverser la Place de l'Unité Nationale.

Derrière l'Exécuteur, Ukéwéré se gratta la gorge.

— Nous allons passer devant le restaurant Umagnanura. Vous pouvez me payer et me laisser là.

Par le rétroviseur intérieur, Bolan fixa d'un regard glacé le petit homme à l'arrière.

— Ce n'est pas ce qui était convenu, dit-il d'une voix qui vibrait de colère.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Ukéwéré en le prenant de haut. J'ai fait mon boulot. Karsimbi vous dira où est Rukanwé.

— Peut-être, dit Bolan en accélérant pour dépasser une caravane.

Sur le bord de la route, une horde de jeunes vagabonds, l'uniforme en lambeaux et bien trop grand pour eux, portaient des pistolets-mitrailleurs.

— Le contrat était que tu restes avec nous jusqu'à ce que l'on trouve Rukanwé.

Le petit homme se redressa dans son siège, très énervé.

— Tout ça c'est des conneries, cria-t-il. Le contrat n'incluait pas que je participe à votre chasse après Zaid Karsimbi. Avez-vous la moindre idée de qui il s'agit ?

Bolan haussa les épaules.

— Il exporte du café et du thé et importe de la drogue. Un commerçant tranquille, quoi !

— Tu oublies une chose importante. Le *Khat* n'est pas le seul business sale dans lequel il trafique. Crois-le ou non mais il y a beaucoup plus de gens dans ce pays qui peuvent mettre de l'argent dans de l'héroïne ou de la cocaïne, sans parler du crack, qu'on ne pourrait l'imaginer. Karsimbi est derrière tout cela.

Comme l'Exécuteur ne répondait pas, Ukéwéré se tourna vers Walters.

— Explique-lui, Tater, lui demanda-t-il.

Walters regarda Bolan et lui parla d'un ton détaché, sachant très bien qu'il ne ferait pas changer d'avis son compagnon.

— Il a raison. Karsimbi paraît presque propre en surface mais pour tous ceux qui le connaissent il est une sorte de parrain ici. Ce salaud est intouchable car il fait travailler plein de petites frappes pour lui. Est-ce que tu veux que je raconte autre chose, Sal ? demanda-t-il d'une voix pleine de sarcasmes.

— Oui, tu peux ajouter que si nous allons le voir il nous tuera tous.

Walters sourit.

— Je peux faire ça, Sal, mais vraiment je ne pense pas que tu réussisses à le convaincre de cette manière.

Le mercenaire se tourna vers Bolan :

— Il veut que je te dise que si nous allons le voir...

— ... J'ai entendu, dit l'Exécuteur, empruntant soudain la route qui menait à l'aéroport. Nous allons le voir de toute façon.

Walters se retourna vers Ukéwéré et sourit d'un air navré.

— Des conneries, éructa Ukéwéré. T'es cinglé et je ne te suivrai pas.

Il s'arrêta puis reprit d'une voix suppliante :

— Laisse-moi descendre de cette voiture.

Bolan attrapa de justesse la bretelle qui menait au parking de l'hôtel et s'arrêta.

Ukéwéré attendit plus de trente secondes puis il demanda :

— Et alors ?

— Et alors, quoi ? demanda Bolan en retour.

— Je veux mon argent.

— Il faut que tu le gagnes, répliqua l'Exécuteur.

— Putain, Collier ! hurla Ukéwéré. Je n'irai pas avec vous.

— Alors tu ne seras pas payé.

Ukéwéré regardait autour de lui d'un air exaspéré, puis il ferma les poings et les posa sur le haut du siège de Bolan.

— O.K., dit-il d'un air de frustration. J'ai offert de te donner des informations pour un millier de dollars. Tu as dit deux mille si tu restes avec nous.

— C'est exact, agréa l'Exécuteur.

— Arrêtons-nous à l'offre de base. Donne-moi un millier de dollars et laisse-moi partir.

— Ce n'est pas le deal.

Ukéwéré se laissa retomber contre son siège et lança une bordée d'injures en kinyarwanda que Bolan n'eut pas besoin qu'on lui traduise pour en comprendre les grandes lignes.

Walters regarda l'Exécuteur.

— Je ne peux traduire littéralement mais il se montre extrêmement créatif dans la description de ce qui arriverait si tu rencontrais plusieurs sortes d'animaux sauvages dans la jungle.

Bolan rit et se tourna en plaçant son bras autour de son siège. Ukéwéré semblait s'être calmé et avait pris une position plus confortable.

— Tu restes ou tu pars ? demanda l'Exécuteur.

L'Africain prit une profonde inspiration et dit en relâchant l'air de ses poumons :

— Allons-y.

— Je vais te faire une confidence, mec. Ce que tu m'as dit sur ton gros voyou ne pouvait que me convaincre d'aller jusqu'au bout. Tu comprends, Collier, c'est un type que je pratique pas souvent. Il est ici pour une histoire d'amitié trop longue à raconter, mais les combats du Rwanda et les comédiens paumés dans la bagarre, ce n'est pas vraiment ma spécialité à moi. En revanche, si ton gus commerce dans l'héroïne et la coke, il est obligatoirement en cheville avec les narcos. Et là, tu vois, cette histoire devient mon histoire. Parce que les narcos et la mafia, c'est du kif ; et la mafia, j'ai un sacré compte à régler avec elle. Alors, tu vois, c'était un très mauvais argument !

Et Bolan partit d'un éclat de rire sinistre qui glaça les os du petit

Black. L'Exécuteur avait remis le contact et la Yugo sortit du parking. Quelques minutes plus tard, le véhicule arrivait au terminal. Un bref regard vers la porte principale indiqua à Bolan que Air Rwanda ne serait pas capable de respecter son emploi du temps de la journée. Une nouvelle émeute s'était déclenchée et des hommes et des femmes cherchaient à s'échapper du terminal pendant que d'autres se battaient sur le trottoir.

Coupant derrière le bâtiment, Bolan emprunta une voie qui menait aux pistes d'atterrissage. Un hangar était ouvert à quelques dizaines de mètres et un Blanc portant une chemise jaune et un pantalon crème poussait vers la piste ce qui semblait être un Beechcraft Baron.

Appuyant sur l'accélérateur, l'Exécuteur fonça vers le hangar.

— Tu ne vas pas faire ça ? demanda Walters.

— Ne le tue pas, répondit Bolan. Nous avons besoin d'un pilote et qui connaisse la région.

La Yugo pila à côté du Beechcraft et Bolan sortit en voltige, le Smith & Wesson 629 à la main.

L'homme à la chemise jaune fut terrifié par cette vision. Il leva les mains au-dessus de sa tête sans qu'on le lui eût demandé et hurla :

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! J'ai de la place pour vous trois.

Bolan comprit aussitôt que, comme la plupart des gens au Rwanda à ce moment, qu'ils soient visiteurs ou natifs du pays, cet homme ne rêvait que d'une chose : se tirer de là, et en vitesse. Et il avait compris que les trois hommes qui venaient de sortir de la Yugo avaient le même projet.

Rangeant son .44 Magnum dans son holster, Bolan sourit :

— Alors, fais chauffer le moteur.

Dix minutes plus tard, Bolan, Walters et Ukéwéré montaient à bord du Beechcraft Baron et mettaient leurs ceintures de sécurité.

Le pilote compléta son look en mettant une casquette marron et s'attacha à son siège.

— O.K., les gars, nous sommes partis, dit-il alors que le Beechcraft transformé en taxi s'élançait sur la piste. Nous serons loin de tout ce bordel et coucherons dans un lit à Johannesburg avant la tombée de la nuit. Je suis originaire de Southampton, en Angleterre, mais je vis en Afrique du Sud depuis des années.

Il se tourna vers Bolan qui était à son côté, sur le siège du copilote et ajouta :

— Mon nom est Bradfordson, mais appelez-moi Art. J’assume les Américains pour la douane, mais pas le Twa, bien sûr.

L’Exécuteur prit note.

Bradfordson fit décoller l’avion, qui prit rapidement de l’altitude et se maintint à mille mètres au-dessus du sol. Le pilote fit alors un signe de la main à toute l’équipe :

— Je suis vraiment heureux de vous avoir sortis de ce merdier ! Avez-vous déjà été en Afrique du Sud ?

Il criait pour couvrir les bruits du moteur.

— Une ou deux fois, répondit l’Exécuteur.

Bradfordson saisit une pipe en bruyère et un sachet de tabac dans la poche de son pantalon, glissa la pipe entre ses dents et commença à la remplir avec du tabac.

— Si vous voulez, ce soir, je vous emmènerai dans des lieux de débauche qu’aucune brochure pour touristes ne signale.

L’Exécuteur sourit. Il aimait bien Bradfordson.

— Je retiens votre proposition, dit-il, mais je ne voudrais pas me montrer grossier. Nous n’allons pas à Johannesburg, mon vieux. Pas ce soir. Ce soir, nous serons à Cyangugu.

Bradfordson fit plonger l’avion sur sa droite et le Beechcraft se dirigea vers le sud. Il se tourna vers Bolan quand celui-ci ouvrit son blouson pour montrer l’acier brillant de son revolver contenu dans le holster d’épaule.

Le Britannique grimaça, regarda encore le .44 Magnum, puis l’Exécuteur. Sa grimace disparut, il sourit :

— Cyangugu, vous avez dit. Quelle bonne idée ! L’instant d’après, le Beechcraft Baron avait viré vers le sud-ouest.

Sal Ukéwéré recommençait à s’énervier et jurait ses grands dieux qu’il n’irait pas voir Karsimbi, réfléchissant à une stratégie pour quitter l’avion avant Cyangugu.

— Vous n’avez pas besoin de moi. Si vous ne voulez pas me payer maintenant, j’attendrai dans l’avion votre retour.

Bolan pivota sur son siège vers le petit homme et lui fit un signe négatif de la tête.

— Non, Sal. Je pense que c’est mieux que tu viennes avec nous.

— Pourquoi ? Je ne vous serai d’aucune aide.

— Peut-être que j’apprécie ta compagnie, dit l’Exécuteur. Et puis, je suis sûr que si je te laisse loin de mon regard, je ne te reverrai plus jamais.

Se tournant vers Bradfordson, l'Exécuteur lui demanda :

— Vous connaissez ce coin assez bien, non ?

Le pilote sourit.

— Oui, assez.

— Je ne veux pas me poser à l'aéroport. Y a-t-il un endroit assez plat près de la ville où nous puissions atterrir ?

Bradfordson fronça les sourcils en réfléchissant.

— Je n'ai jamais essayé ce genre de truc avant mais il y a, au sud, une grande lande qui pourrait correspondre à ce que vous cherchez.

Bolan sourit à son tour. Il était évident que cet homme, bien qu'encore un peu déstabilisé par ce qui venait de lui arriver, se piquait au jeu de l'aventure. Et, de plus, il aimait à se raconter.

Bradfordson venait d'une riche famille londonienne, et il faisait des affaires avec Pretoria, Cape Town et Johannesburg. En lisant entre les lignes de ce que le pilote racontait, on pouvait imaginer qu'il était une sorte de play-boy international dont la principale occupation était le safari et aussi de traîner dans les bars chauds qu'il rencontrait le long de sa route africaine. L'actuelle aventure, inattendue et peut-être inespérée, semblait le stimuler et lui offrait une histoire enfin vraie à raconter plus tard à ses conquêtes.

— Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est, soupira Ukéwéré.

Il avait interrompu la conversation du pilote d'une voix misérable. L'Exécuteur se tourna vers l'Africain. Le petit homme regardait fixement ses pieds, son visage était comme effondré.

— O.K., Sal, dit Bolan. Qu'est-ce que je ne peux pas comprendre ?

Ukéwéré leva les yeux vers son interlocuteur.

— Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que d'être petit.

— Non, répondit Bolan. Je devine que cela m'est impossible. Je ne peux pas imaginer ce que c'est que d'être petit. Ni physiquement ni émotionnellement. Mais il y a une chose que je peux comprendre et que tu crois que je ne peux pas, Sal.

Les yeux d'Ukéwéré s'agrandirent tout à coup.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Les acteurs belges que nous cherchons ne sont certainement pas les seuls acteurs professionnels au Rwanda. Et certainement pas les meilleurs. Je crois bien que le meilleur, c'est toi.

Il s'arrêta de parler quelques instants, désireux que Ukéwéré réfléchisse à ce qu'il venait de dire, puis continua :

— Sal, j'aimerais que tu arrêtes ce jeu avec moi. Je n'y prends aucun plaisir.

Il regarda par la vitre et vit la lande de terre et d'herbe à quelques dizaines de mètres sous le Beechcraft.

— J'aimerais te dire encore une chose : être petit en taille ne donne l'obligation à personne d'être petit en esprit.

Ukékéré laissa exploser une colère non feinte.

— Tu n'es qu'un fils de pute ! cria-t-il. Tu te crois si parfait ! Tu penses que tu peux tout deviner, n'est-ce pas ?

Bolan haussa les épaules.

— Ce qui est transparent et faible n'est pas bien difficile à deviner.

Et il se tourna vers l'avant, car l'avion n'allait pas tarder à atterrir.

Des dagues de feu sortaient des yeux d'Ukékéré et venaient frapper le dos de Bolan.

— Va te faire foutre ! cria Ukékéré. Va juste te faire foutre !

Il avala une grande bouffée d'air qui gonfla sa poitrine à faire péter ses boutons de chemise.

— Laisse-moi te dire quelque chose, monsieur qui mesure plus d'un mètre quatre-vingts et qui pèse quatre-vingt-dix kilos : tu ne sais pas ce que c'est que d'être un Twa, un Pygmée, au Rwanda. Tu ne sais pas ce que c'est que de revenir chez soi le soir et de trouver toute ta famille découpée en petits morceaux par les machettes des soldats !

Tout à coup il sembla avaler ses lèvres comme s'il s'en voulait d'avoir laissé échapper quelque chose de son passé qu'il ne souhaitait pas dévoiler.

Les mots frappèrent l'Exécuteur de plein fouet. Son esprit fut soudain happé par le passé, des années en arrière, dans la maison où il avait grandi. Il se vit debout dans le living-room dans son uniforme de sergent des Forces Spéciales de l'U.S. Army.

Et la moquette buvait peu à peu la marée de sang qui était répandue sur le sol.

Très lentement, Bolan se tourna pour regarder Sal Ukékéré dans les yeux. Une impression glaciale parcourut l'échine du petit homme.

— Tu as raison, dit l'Exécuteur en prenant bien soin de détacher ses mots afin que l'Africain n'en perde pas une miette. Mon père, ma mère et ma petite sœur étaient morts depuis deux jours lorsque je suis revenu à la maison. Leurs corps avaient déjà été emportés à la morgue.

Ukékéré ouvrit la bouche de surprise :

— Assassiné ? Ta famille ?

Bolan n'en dit pas plus mais ses yeux ne cachaient rien de ses sentiments.

La méfiance s'installa dans les yeux du petit homme.

— C'est bien ce que tu as dit ?

Bolan continuait de fixer Ukéwéré.

— J'aurais souhaité être là.

Le Beechcraft venait de se poser. L'Exécuteur sentit les regards de Walters et de Bradfordson sur lui et un silence pesant planait dans l'habitacle de l'avion.

L'Exécuteur se tourna vers l'avant, prit une profonde bouffée d'oxygène puis ouvrit la porte.

— Allons-y. Nous avons du pain sur la planche.

Tater Walters avait réajusté ses deux. 45 Government Model sur ses hanches dès qu'ils avaient eu terminé de planquer le petit avion dans un bosquet. Le mercenaire suivait maintenant Ukéwéré et Bradfordson. L'homme qui disait s'appeler Collier avançait le trio et avait atteint une langue d'asphalte qui filait vers nulle part. Cette route était large et en bon état, mais, pour l'instant, seules deux colonnes silencieuses et marchant dans le même sens l'utilisaient. Il ne fallait pas être devin pour comprendre que tous ces gens tentaient de rejoindre le camp de réfugiés de Bukavu. C'était des Hutus pour la plupart, car maintenant les Tutsis avaient pris les rênes du pays. On ne voyait aucune voiture ou camion sur cette route, et si il devait en venir, ils iraient dans la mauvaise direction.

Le vieux mercenaire soupira. Cela signifiait une marche soutenue pour parcourir les cinq kilomètres qui les séparaient de la ville. Par-delà les années, il avait gardé une bonne forme et pouvait demander à son corps des efforts que beaucoup d'hommes plus jeunes ne supporteraient pas. Mais, avec ces deux derniers jours dans les jambes, il se serait bien passé d'un tel exercice.

Bolan s'arrêta sur le bord de l'asphalte et regarda dans les deux directions. Walters suivit des yeux l'Exécuteur. Se traînant le long des deux côtés de la route, des groupes de Hutus aux visages émaciés fuyaient la cité dans l'espoir de trouver de quoi se nourrir et se désaltérer avant que des troupes de Tutsis ne leur tombent dessus. Le silence étrange de cette foule bariolée n'était rompu que par quelques pleurs d'enfants.

Bolan se tourna vers Walters :

— Y a-t-il une chance qu'une voiture emprunte cette direction ? demanda-t-il en pointant le menton vers Cyangugu.

Walters secoua la tête.

— C'est peu probable. Tout le monde souhaite aller dans l'autre

direction. Et même si quelqu'un venait à passer, il ne s'arrêterait pas pour des types comme nous.

Bolan serra les dents en comprenant ce que son compagnon de lutte lui expliquait.

Un homme, une femme et trois enfants se traînaient, boitillant sur la route, et les quatre hommes se poussèrent pour les laisser passer. La famille ne sembla même pas les remarquer, avançant d'un pas lent, à l'agonie, les yeux fixés dans le vague.

L'Exécuteur s'adressa aux trois hommes.

— Bien, alors nous devons marcher. Ferme la marche, Tater. Je ne voudrais pas que nos deux compagnons nous perdent de vue.

Walters acquiesça et se plaça derrière Bradfordson et Ukéwéré.

Bolan se tourna dans la direction de Cyangugu et commença à courir.

Walters suivait Bradfordson et Ukéwéré alors qu'ils commençaient à trotter sur le bas-côté de la route. Ils étaient obligés de zigzaguer entre les groupes de migrants et un soleil de plomb écrasait tout. Ils n'avaient pas parcouru deux cents mètres que la sueur commençait à dégouliner le long de leur corps. Walters regardait Ukéwéré dont les petites jambes sectionnaient comme des pistons et un rictus amusé vint se figer dans le visage ridé du mercenaire. Le Twa courait beaucoup mieux qu'il ne l'aurait pensé et cela même si ses courtes jambes étaient obligées de faire deux pas quand celles de Bradfordson n'en faisaient qu'un.

Quelques gouttes de sueur coulèrent le long des sourcils de Walters et tombèrent sur son visage. Il passa une manche sur son front pour s'éponger, mais il se sentait de mieux en mieux dans cette course, ses vieux muscles commençaient à s'échauffer.

Il ne connaissait Collier que depuis quelques heures, mais il avait l'impression d'avoir bien cerné sa personnalité. Il avait rencontré beaucoup d'hommes de sa trempe au cours des années.

Bien sûr, il ne connaissait pas les détails de la vie de Collier, mais il pouvait en deviner les grandes lignes. Certainement une expérience militaire. Il était difficile de dire son âge exact, parce que comme lui il avait gardé une bonne forme physique. Il suspectait que Collier avait participé à quelques campagnes au Viêt-nam, et sans doute fait partie des Forces Spéciales. Collier était un solitaire de nature, c'était évident. Cela signifiait qu'il avait dû être dans un commando ou bien qu'il était spécialisé comme tireur d'élite. Le mercenaire se l'imaginait très bien. Collier manœuvrant en silence dans la jungle, l'œil collé à un M-14, son visage camouflé. L'image semblait plus vraie que nature.

Walters entendit devant lui la respiration de Bradfordson qui

devenait plus difficile. Ils avaient presque couvert un kilomètre, et il était évident que le play-boy britannique passait plus de temps dans les bars que dans les salles de gymnastique. Mais Collier avait intensifié sa foulée après quatre cents mètres et Bradfordson ne se débrouillait pas si mal.

Cependant, c'était Ukéwéré qui le surprenait le plus. Les jambes du petit homme fonctionnaient vraiment bien. Ses bras fluets s'escrimaient le long de son corps et lui donnaient belle allure. Il respirait facilement entre ses dents qui crachaient toujours un cigare éteint.

Le mercenaire aux cheveux blancs remonta la colonne du regard pour admirer de nouveau Collier. Il venait de couper à travers une demi-douzaine de Hutus qui clopinaient le long de la route. Il n'avait pas arrêté sa course pour autant et continuait, suivi par Ukéwéré et Bradfordson, Walters fermant la marche.

Qu'est-ce qu'un homme comme Collier avait bien pu faire après le Viêt-nam ? Walters tenta d'imaginer son retour au pays. Peut-être qu'il avait été recruté par la CIA. Et il se pourrait bien qu'il soit toujours à leur service. Cette mission de secours serait alors l'affaire de la Compagnie.

De la sueur coulait de son front le long de ses cils et de ses yeux, et Walters se passa la main sur le visage en continuant de courir. Ce n'était pas possible. Brognola semblait être le contact de Collier, et il faisait partie du Justice Department. Et de plus il ne pouvait imaginer Collier en tenue d'espion. Les politiciens aux nœuds de cravate parfaits auraient encore plus de mal à le contrôler qu'ils n'en avaient avec Walters, Collier pouvait être un mercenaire indépendant. Peut-être. Encore que... Collier avait toujours le style d'un soldat.

Walters continuait de gamberger en poursuivant sa course. Et qu'était-il arrivé à sa famille ? Elle avait été tuée ? Connaissant le genre de type qu'était Collier, on pouvait être sûr qu'il avait vengé cette exaction. Toutes ces questions sans réponses attisaient sa curiosité, mais il n'avait aucune envie d'interroger Collier. C'était le style de type qui parlait quand il le voulait, et s'il le voulait. On ne lui forçait pas la main.

Les quatre coureurs attaquèrent une assez longue colline, et Bradfordson commença à craquer. Walters ralentit et Ukéwéré continua son chemin sans s'en soucier. Quelques minutes plus tard, arrivé au sommet de la colline, le mercenaire vit que Collier prenait un rythme moins soutenu.

Bradfordson tomba à côté de lui, sa poitrine cherchant désespérément de l'air. Walters le soutint.

— On fatigue, Art ?

Le Britannique réussit à sourire. Son visage avait viré au cramoisi et ses veines étaient apparentes le long de ses tempes.

— Putain... Mais il est fou ce mec..., soupira-t-il.

Reprenant leur course l'un à côté de l'autre, les deux hommes atteignirent l'autre versant de la colline et ils purent voir la ville de Cyanguu qui n'était plus qu'à quatre cents mètres. Bradfordson gémit :

— Je n'espérais plus la voir apparaître.

— Nous y sommes, encore un petit effort, dit Walters.

— Là-bas, au moins, nous pourrions peut-être trouver un taxi, répondit Bradfordson en pouffant de rire.

Vingt mètres devant, Walters vit Collier qui regardait par-dessus son épaule pour voir si tout son monde suivait, c'est alors qu'il ralentit puis finit par marcher. Il se retourna même et vint à la rencontre d'Ukékéré.

Walters dut ralentir pour permettre à Bradfordson de récupérer. Soudain, le Britannique en eut assez et il tomba sur ses genoux, les mains sur le sol, à la recherche d'un peu d'air.

— Debout, ordonna Walters. Donne de l'amplitude à tes poumons.

Bradfordson se débattit pour se remettre debout, regardant alentour comme s'il cherchait un médecin afin de prévenir une imminente crise cardiaque.

Walters s'efforça de ne pas laisser voir l'amusement qu'il retirait de la scène. Le Britannique ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans. Le prenant par le coude, le mercenaire l'aida à se stabiliser.

Ukékéré était encore plus amusé que Walters de voir le peu de condition physique de Bradfordson. Mais contrairement à Walters, il ne faisait aucun effort pour cacher le plaisir que la situation lui procurait.

— Trop de bière, dit-il d'un ton joyeux alors que Bolan et lui venaient à la rencontre de Bradfordson.

— Et trop peu de squash, répondit le Britannique qui ne perdait pas son sens de l'humour et récupérait peu à peu son souffle normal.

Walters vit dans les yeux de Bolan de la méfiance. Il suspectait son compagnon américain d'avoir mené un rythme d'enfer jusqu'à Cyanguu pour de multiples raisons. Et la principale était qu'ainsi Collier savait exactement quelle était la condition physique de chacun des trois hommes qui l'accompagnaient et il savait donc ce qu'il pouvait leur demander en cas de baroufle. Cela confirmait aussi une autre intuition de Tater Walters au sujet de John Collier.

Cet homme n'était pas juste fort, grand, dur et bon avec une arme mais il était aussi intelligent.

— Nous allons faire le reste du chemin en marchant, dit Bolan. Aussitôt que nous le pourrons nous devons trouver une voiture.

Il fit aussitôt demi-tour et commença à marcher d'un bon pas. Ukéwéré le suivait, et, après un petit soupir, Bradfordson reprit la route.

Fermant toujours la colonne, Walters regardait Collier et Ukéwéré marchant l'un à côté de l'autre. Quel contraste, pensait-il. Et les différences n'étaient pas seulement physiques. Collier était un homme qui vivait grâce à de très fortes convictions morales, une sorte de code d'honneur des guerriers qui lui permettait de différencier le Bien du Mal sans hésitation, et il détenait le courage inhérent à cette foi inébranlable.

Sa tête dépassait de plus de cinquante centimètres celle d'Ukéwéré qui était exactement son opposé. Walters connaissait cet homme depuis plus de dix ans. Il était égoïste et opportuniste, n'avait aucune éthique sinon celle du fric. Il avait une rancune contre le monde entier et rêvait de voir tous les hommes de grande taille estropiés.

Alors qu'ils atteignaient les confins de la ville, Collier s'arrêta soudainement et fit signe aux autres de le suivre le long des maisons. Au début, Walters pensa qu'il voulait éviter un groupe de Hutus.

Puis, le mercenaire vit des treillis bleus approcher à une centaine de mètres.

Bolan se dissimula entre les maisons. Walters attrapa Ukéwéré et Bradfordson par les bras et les poussa à suivre la même voie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Bradfordson.

Walters montra la route en faisant signe du menton.

— Peut-être que tu n'as pas remarqué, mais nous sommes les seuls Blancs dans le coin, et si les réfugiés n'ont plus la force d'y prêter attention, les troupes qui arrivent elles ne manqueront pas de s'en apercevoir.

Cachant les deux hommes derrière des cabanes, Walters les dépassa et vint se placer à côté de Bolan. Il le suivit ensuite jusqu'au coin d'une maison et ils scrutèrent la rue.

Les troupes tournèrent dans une rue opposée à leur direction.

Bolan contourna la maison, Walters, Ukéwéré et Bradfordson sur ses talons. Restant proche du mur, il s'arrêta, prenant position sur un genou.

Walters pencha la tête de nouveau pour suivre le regard de Bolan. Un pâté de maisons plus loin, les troupes s'étaient arrêtées. Les portes

du véhicule étaient ouvertes et trois Tutsis habillés de l'uniforme de l'armée en sortirent. Ils portaient tous des fusils d'assaut belges, et pendant que Walters et Bolan observaient la scène, l'un d'eux vint gifler un Hutu qui passait.

Le mercenaire regarda de côté et vit les prunelles acérées de son compagnon. Ils n'avaient pas besoin de se parler pour savoir ce qu'ils allaient faire maintenant.

CHAPITRE V

De sa position entre les baraques, l'Exécuteur surveilla la troupe jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin d'un ensemble de maisons de parpaing à deux niveaux un peu moins délabrées que l'ensemble du quartier. Une course rapide le conduisit à un monticule d'immondices derrière lequel il s'immobilisa, puis il rejoignit en trois bonds la protection d'une bicoque en terre battue au toit effondré. Walters l'avait suivi comme son ombre.

La troupe faisait halte devant une jolie maison, presque incongrue dans le paysage. Excepté le besoin urgent d'un coup de peinture, elle semblait tout à fait habitable.

Les soldats tutsi qui étaient sortis de la jeep portaient leurs armes dressées devant eux de façon agressive et s'interpellaient à voix très fortes. Ils se dirigèrent vers la porte de la jolie villa en traversant une pelouse bien entretenue d'un air conquérant. Un pauvre diable choisit ce moment pour traverser la pelouse, et se trouva sur le chemin d'un des soldats, un géant de plus de deux mètres. Celui-ci lui barra le passage et, se plantant devant lui en ricanant, lui assena un terrible coup de crosse à travers le visage.

L'Exécuteur avait vu s'avancer le Hutu, l'air perdu, inconscient du danger. L'homme avait ce même regard vide que Bolan avait croisé tout au long de sa course, dans les yeux de ces foules avançant sans savoir ni pourquoi ils fuyaient ni vers où ils se dirigeaient. Maintenant, il gisait sur le sol devant la maison, le visage déchiré, victime d'une violence gratuite, inutile et stupide.

Bolan réussit difficilement à endiguer l'envie féroce de faire un carton sur le soldat qui s'était attaqué au Hutu sans défense. Les rires gras des autres militaires faillirent lui faire perdre sa dernière trace de sang-froid. Prenant une grande bouffée d'air, il se dit qu'il ne pouvait sauver chaque homme, chaque femme, chaque enfant de cette terre abandonnée des dieux. Mais si le destin l'avait conduit ici pour sauver Dusty Morrison et ses partenaires belges, il pouvait tout de même en profiter pour sauver quelques victimes innocentes de la barbarie.

Et il se jura bien que, si l'opportunité se présentait, il ne manquerait pas d'en profiter.

Le problème principal au Rwanda était de distinguer le coupable

de l'innocent, le méchant du bon. Les combats entre les deux ethnies, les massacres à l'intérieur d'une même tribu, le génocide d'un peuple par un autre, tout cela durait depuis des siècles. Et depuis autant de temps, les Hutus et les Tutsis se partageaient le rôle d'opprimés et d'opresseurs. Mais Bolan ne pouvait croire que la majorité des deux peuples puissent être d'accord avec cette façon de vivre, et si l'on réussissait à désarmer les terroristes en action dans chaque camp, les gens seraient certainement heureux de pouvoir vivre en paix sans un pays qui aurait dû être prospère.

Le plus grand des soldats venait d'ouvrir la porte et faisait signe aux autres de le suivre à l'intérieur de la maison.

Bolan se tourna vers Walters.

— Peux-tu entendre ce qu'ils disent ?

Le vieux baroudeur secoua la tête.

— Ils sont trop loin. Comment allons-nous traverser la rue ?

L'Exécuteur esquissa un début de sourire. Il suffisait de regarder l'expression de Tater : il savait exactement ce que Bolan avait prévu de faire. Le mercenaire avait prouvé qu'il était beaucoup mieux qu'un simple contact. Malgré son âge, il était resté un bon soldat et lisait facilement dans les pensées de l'Exécuteur.

— Attendons encore quelques secondes, dit Bolan. Puis nous irons prendre position derrière la jeep.

Walters acquiesça mais il ne put réprimer la question qui lui brûlait les lèvres.

— Et après ? demanda-t-il en regardant dans la direction de Bradfordson et d'Ukéwéré.

Bolan hésita. Sa mission était de sauver Morrison. Mais la guerre était là, devant lui, tentatrice. Comment passer sans rien voir, sans essayer de sauver quelques vies ? Morrison était en quelque sorte l'aiguille dans une botte de foin. Un combat plus efficace s'offrait à lui, plus conforme à ses aptitudes, à sa forme de pensée aussi. Mais s'il se lançait dans un combat si confus, il pouvait se perdre à jamais. Mercenaire, soldat perdu, ce n'était pas sa nature. Le Sergent Miséricorde était devenu l'Exécuteur pour des raisons précises, pas pour jouer à la guerre dans le premier combat venu. Il était ici pour essayer de tenir sa promesse d'amitié. Et puis, il fallait garder le contact avec ses compagnons. Il ne pensait pas qu'Ukéwéré lui fausserait compagnie, au moins pas tant qu'il espérerait son argent, mais il ne pouvait en être absolument sûr.

Bradfordson était un pion instable. Pendant quelques heures, le play-boy britannique avait eu l'air d'apprécier l'aventure que la vie lui offrait, mais la marche commando depuis l'avion jusqu'à Cyangugu

avait définitivement refroidi son enthousiasme. S'il fuyait maintenant, il pourrait aller se réfugier auprès des autorités, récupérer son avion et regagner les bars branchés de Johannesburg.

Bolan jeta un dernier coup d'œil vers l'Africain et le Britannique.

— Prends-les avec toi, dit-il à Walters, puis il se dirigea vers la maison de l'autre côté de la rue.

Tater rampa entre les murs en ruine d'une cahute bombardée et fit signe aux deux autres de le rejoindre. Il ne quittait pas la jeep du regard. Les soldats avaient tous disparu dans la maison, et les bruits d'une bagarre s'entendaient de l'extérieur.

Walters se déplaça jusqu'à la nouvelle position de Bolan et fit un signe du bras vers l'arrière. Quelques secondes plus tard, Ukéwéré et Bradfordson tombèrent en position couchée à côté du mercenaire.

— As-tu une idée de qui habite dans cette maison ? demanda l'Exécuteur.

Le mercenaire hocha la tête mais, presque aussitôt, il s'exclama :

— Oh, merde !

La porte de la maison venait de s'ouvrir brutalement. Deux soldats traînèrent un homme d'une trentaine d'années, couvert de contusions et qui saignait abondamment, jusqu'à leur véhicule.

L'Exécuteur sortit son revolver de son holster.

— C'est James Nyungwé, chuchota Walters. Il est hutu, à moitié patriote, à moitié terroriste, et plus de ce monde pour très longtemps si j'en crois ce que je vois.

Un cri de terreur sortit de la maison, suivi par des rires gras. De l'autre côté de la voiture, Nyungwé cria à son tour sa colère, sa haine et sa frustration de ne pouvoir intervenir.

Walters et Bolan se postèrent dans le fossé, en contrebas de la jeep des Tutsis. Le mercenaire regarda l'Exécuteur dans les yeux et sortit ses deux .45 de sa ceinture.

— Ces cris doivent être ceux de la femme de Nyungwé, soupira-t-il. Elle est plus célèbre que lui. Une Massai, elle vient du Kenya. Elle a été top model en Europe, et c'est une superbe créature.

Bolan n'eut plus aucun doute au sujet des cris. Il entendit que l'on ouvrait la porte arrière de la jeep et que Nyungwé était jeté à l'intérieur. Il devina le sujet de la discussion, la voix hystérique du Hutu, les réponses égrillardes des Tutsis. L'un des soldats était occupé avec la femme de Nyungwé et les autres hommes attendaient leur tour.

Un choc sourd, la voix du Hutu s'éteignit. Un soldat sortit alors du véhicule, remonta la pelouse et disparut dans la maison.

Il fallait faire vite. L'Exécuteur jaillit juste en face de la jeep et braqua le soldat de son .44 Magnum à travers le pare-brise.

Il contourna le véhicule, enfonça le canon de son revolver dans le cou de l'homme et dit de sa voix d'outre-tombe :

— Tu la fermes ou t'es mort.

Le regard du soldat était pétrifié. Peut-être comprenait-il l'anglais. Mais ce qui était sûr c'est qu'il avait compris le message du Magnum.

Walters ouvrit la porte arrière, et se glissa à côté de Nyungwé.

Bolan lui intima :

— Passe devant et continue à faire tourner le moteur.

Puis il se tourna vers Ukéwéré et Bradfordson.

— Vous deux, vous grimpez à l'intérieur et vous vous tenez prêts.

Bolan fixa le visage de Walters pendant quelques secondes. Le mercenaire avait largement prouvé sa valeur depuis qu'il le connaissait et l'Exécuteur avait une haute opinion de cet homme. Walters vivait au Rwanda depuis longtemps et connaissait Nyungwé de réputation, sinon personnellement.

— Tu as confiance en lui ? demanda-t-il.

L'autre le regarda avec un petit sourire, silencieux.

— C'est la réponse que j'attendais.

Walters se glissa entre les sièges pour prendre place à l'avant, Bradfordson contourna la jeep pour s'asseoir à son côté et Ukéwéré passa par l'arrière pour venir s'installer avec Nyungwé.

Comme il sprintait le long du mur de déchets qui le séparait de l'entrée de la maison, l'Exécuteur entendit de nouveau les cris de la femme de Nyungwé.

Trois marches menaient au porche.

Bolan avait déjà bondi. Il atterrit dans une petite pièce qui faisait certainement usage de living.

Le mobilier que contenait la pièce avait été couvert de draps blancs. Visiblement, les occupants étaient en instance de départ.

Un cri, provenant du fond de la maison, précipita l'Exécuteur vers l'avant. Bolan, le Magnum pointé, suivit la direction du cri à travers un petit couloir où s'ouvrait une première porte. Le guerrier solitaire plongea rapidement à l'intérieur pour s'apercevoir qu'il s'agissait d'une salle de bains et qu'elle était vide. La seconde porte s'ouvrit sur un spectacle édifiant. Un matelas était adossé au mur. Un homme y était plaqué, les fesses à l'air, deux longues jambes se dressaient au-dessus des épaules du soldat, dans une position qui en disait long sur ce que l'on était en train de faire subir à la jeune femme. Ses cheveux

étaient lissés à la mode Massaï, et d'énormes boucles d'oreille encadraient son visage.

Plaqué contre elle et la tenant en l'air par les mollets, son agresseur, le pantalon aux genoux, s'agitait frénétiquement pendant qu'un autre soldat soutenait le corps martyrisé de la jeune femme. Il y avait dans ce viol une telle volonté de faire mal que l'Exécuteur ne prit pas une seconde pour réfléchir. Il appuya sur la détente du Smith & Wesson et tira un coup un peu bas pour éviter de blesser la jeune femme. La balle alla se loger dans le bas des reins du salopard en pleine action. Un geyser de sang et d'os broyés jaillit pendant que le Tutsi, lentement, s'effondrait sur le sol, entraînant avec lui sa victime. Bolan reconnut le premier homme qu'il avait vu entrer dans la maison. L'autre violeur, déséquilibré par la chute, perdit l'équilibre. Mais une deuxième ogive brûlante vint le rattraper en plein vol et le plaqua au mur, l'œil gauche grand ouvert par un gros trou rouge d'où sortait une fontaine de cervelle mêlée de sang. Le troisième Tutsi, petit et dodu, portant une casquette faisant la promotion d'un soda, et qui se tenait debout de l'autre côté du matelas, n'avait pas bougé d'un centimètre. Il avait déjà dégrafé son pantalon et celui-ci avait glissé le long de ses jambes. Surpris par l'entrée brutale de l'Exécuteur dans la chambre, il n'avait même pas tenté de prendre une arme. Mais, devant la mort de ses copains, il essaya d'attraper le pistolet que contenait son holster. Tremblants sous la terreur, ses doigts glissèrent sur l'arme qui tomba à ses pieds dans son pantalon.

Bolan tendit son bras, actionna la détente du Smith & Wesson pour la troisième fois, et la tête du petit Tutsi explosa comme une grenade bien mûre.

La jeune femme regarda l'Exécuteur sans avoir vraiment l'air de comprendre ce qui venait de se passer, et essaya tant bien que mal de donner à ses vêtements froissés et déchirés un aspect à peu près correct.

Mack Bolan se détourna pour ne pas la gêner et en profita pour remplir le barillet de son arme.

La jeune femme s'approcha enfin de lui, son visage reflétait des expressions de peur et de curiosité. Elle parla en kinyarwanda, et comme Bolan secouait la tête elle continua en anglais.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

L'Exécuteur répondit, sarcastique :

— L'homme qui vous a sauvé la vie. À moins que vous attendiez l'arrivée d'autres don Juan dans ce genre-là.

La jeune femme était juste en face de lui maintenant. Se dressant sur ses longues jambes, les mains sur les hanches, elle restait à le

défier du regard.

— Est-ce que Jim est avec vous ? demanda-t-elle. James Nyungwé. Je ne partirai pas sans l'accord de mon mari.

— Il est dans la voiture avec mes amis, dit Bolan. Venez.

Il prit la jeune femme par le bras, la forçant à le suivre hors de la chambre.

Ils venaient d'atteindre le perron quand une seconde jeep de l'armée tutsi pila devant la maison.

Les canons des fusils d'assaut sortirent dans toutes les directions et se braquèrent à la fois sur le couple devant la maison et sur la jeep occupée par Walters, Ukéwéré, Bradfordson et Nyungwé.

Avant que quiconque ait pu réagir, un fusil automatique cracha et Bolan entendit distinctement un gémissement venant de l'intérieur du véhicule de Walters. Pointant le Smith & Wesson, il ajusta son tir.

Le .44 Magnum fit feu une première fois, et le conducteur tutsi s'écrasa sur le sol au pied de son véhicule. Bolan rajusta son tir et pressa deux fois sur la détente. Il avait visé entre le siège avant et le siège arrière de manière à créer un effet de panique dans le véhicule.

Une volée de balles parti des fusils d'assaut vers le porche de la maison. L'Exécuteur avait déjà poussé la jeune femme et ils finirent tous les deux dans un brutal roulé-boulé. Pendant sa chute, il reconnut le bruit caractéristique des .45 de Walters qui claquaient.

Bolan tira une nouvelle fois. Le .45 ACP et le .44 Magnum retentirent en même temps, finissant le ménage à l'arrière de la jeep des Tutsis. Les trois soldats étaient morts à présent, et quand l'Exécuteur se releva en tenant la femme de Nyungwé, il entendit la porte arrière de la jeep de Walters s'ouvrir.

Sal Ukéwéré était en train de s'enfuir aussi vite qu'il le pouvait à travers la rue.

Bolan conduisit la jeune femme jusqu'au véhicule à travers la pelouse dont la fraîcheur de vert anglais avait quelque chose de dérisoire. Walters attendait près de la portière ouverte et, comme Mack Bolan et Mme Nyungwé approchaient, il fit un signe de tête vers l'intérieur de la jeep.

L'Exécuteur découvrit James Nyungwé recroquevillé sur lui-même, les mains sur son visage et du sang dégoulinant tout autour en corolle. La balle était entrée juste sous son nez et avait tout emporté.

Ses yeux morts étaient tout ce qui restait pour le reconnaître.

William Morrison marchait prudemment à travers les branchages

qui barrait sa route. La jungle était épaisse et sombre et le vieux comédien ouvrait la voie à ses compagnons à travers la forêt de Rugégé.

Le cow-boy de cinéma était devenu une sorte de chef de troupe. Il escalada un monticule puis déplaça une branche devant lui et continua son chemin. Précautionneux, il retint la branche derrière lui, tout en tenant de sa main libre la ceinture attachée à ses hanches et d'où pendaient les Colt Pacemaker. Il avait rechargé ses armes avant de quitter leur sanctuaire, et emportait avec lui quelques balles.

Cela lui donnait quinze coups s'il avait à tirer. Mais ces coups ne seraient pas très efficaces, il le savait. Juste une brûlure au moment de l'impact.

Derrière lui, l'ancienne star de western entendit un bruyant craquement, quelqu'un avait écrasé une branche sous ses pas. Se tournant, il vit Spaak qui peinait. L'homme lui jeta un regard furieux puis sauta par-dessus le monticule.

Dusty reprit sa respiration. Spaak et lui avaient eu une altercation après le départ des soldats tutsi. Morrison avait insisté pour que chacun prenne ses affaires le plus vite possible et débarrasse le plancher avant que les soldats ne reviennent. Spaak avait répondu qu'ils étaient en sécurité tant qu'ils restaient cachés, que les soldats ne reviendraient probablement pas, et que si jamais ils revenaient ils ne trouveraient pas la porte.

Morrison avait insisté pour que Streak leur répète ce qu'il avait entendu dire aux soldats et avait affirmé que ces hommes n'étaient pas idiots et qu'ils se doutaient bien qu'il n'y avait pas de toilettes au milieu de la forêt de Rugégé. Mais cela n'avait pas semblé convaincre Spaak. Il préférerait aussi ignorer le fait qu'ils avaient dit revenir avec un détecteur de métal.

La discussion avait pris un tour plus virulent quand Morrison avait décidé de partir, et conclu que ceux qui voulaient le suivre seraient les bienvenus. Ni Denise LeFevre ni Streak n'avaient hésité une seconde, et William « Dusty » Morrison s'était de facto trouvé chef du groupe, une position que Spaak se serait volontiers appropriée.

Morrison attendit que Spaak passe la branche qui le gênait et se retrouve à sa hauteur. La petite star égoïste n'était pas prête à lui pardonner. Peut-être n'était-ce pas seulement dû à son jeune âge. Peut-être que cela venait aussi du fait que Spaak ne recelait aucune des qualités élémentaires que l'on espérait trouver chez un être humain.

La chanteuse et le maquilleur apparurent au virage du chemin et s'arrêtèrent devant une flaque d'eau comme si c'était l'Atlantique. Puis

Streak tourna autour et recula de plusieurs pas avant de prendre son élan et de sauter par-dessus la mare.

Le maquilleur retomba un pied dans la flaque et fut éclaboussé par l'eau sale.

L'actrice cria quand l'eau l'éclaboussa. Prenant son souffle, elle ferma les yeux et sauta à son tour par-dessus la flaque pour aider Streak qui ne réussissait pas à enlever son pied de la boue.

Morrison attendit qu'ils les rejoignent, lui et Spaak, avant de continuer la route.

— Écoutez, nous devons être plus calmes et silencieux. Nous ne devons pas être encore à plus de deux kilomètres du bunker, et s'ils reviennent...

Il n'avait pas fini sa phrase qu'un bruit de pas se fit entendre.

Les quatre fuyards se raidirent. Les mains de Morrison s'approchèrent sans qu'il le commande de ses Colt, et il se tourna vers le maquilleur :

— Reste près de moi, Streak, dit-il en chuchotant. Peux-tu entendre ce qu'ils disent ?

Streak se concentra. Le comédien retint son souffle. Ils avaient fait le nécessaire pour camoufler la porte, remplaçant les branchages et les cendres. Mais ils n'avaient aucune idée de comment tout cela était disposé auparavant. Rukanwé avait mis le feu une fois qu'ils étaient à l'intérieur, et personne ne pouvait deviner ce à quoi ressemblait la porte à ce moment-là.

Si l'un des hommes qui était venu renifler sur place la première fois notait un changement – et Morrison pensait qu'un changement serait forcément noté – les Tutsis trouveraient la porte de la cachette sans avoir besoin d'un détecteur de métal. Dès lors, ils comprendraient très vite que les fuyards – quels qu'ils soient – étaient partis, et se jetteraient à leur recherche dans la forêt.

Le vieil acteur savait que la sécurité du groupe tenait au silence qu'il serait capable de tenir, mais, d'un autre côté, il n'était pas question de rester immobiles. Ils devaient s'enfuir, mettre le plus de distance possible entre le bunker et eux.

Morrison regarda son équipe. Pourraient-ils marcher sans avertir par leurs bruits les troupes tutsi ? Depuis qu'ils parcouraient la forêt, ils avaient fait plus de bruit qu'un troupeau d'éléphants.

Faisant face au maquilleur, Morrison lui souffla à l'oreille :

— As-tu entendu quelque chose ?

Streak pouvait à peine parler.

— Ils n'ont pas encore trouvé le bunker..., murmura-t-il, la voix

pleine de tremblements. Mais ils savent... qui nous sommes.

Morrison réfléchit. La troupe d'artistes devait contenir des personnalités susceptibles de servir d'otages à toutes les parties. En effet, comédiens, chanteurs, humoristes, tous étaient célèbres, ou l'avaient été. Ils devaient être recherchés depuis le début du conflit. Et maintenant, *on* les avait trouvés.

Se déplaçant silencieusement, les yeux scrutant le sol avant de poser un pied, Morrison fit ses recommandations :

— Nous devons avancer. Mais nous devons aller prudemment. Regardez bien où vous marchez. La moindre branche cassée peut nous trahir. Allez ! On y va.

Et, pratiquant une marche silencieuse et prudente, les artistes avancèrent comme des ombres, feux follets dansant dans la pénombre, ridicules et tragiques, la mort au ventre.

Bolan aurait bien voulu régler le problème Sal Ukéwéré. Mais M^{me} Nyungwé n'avait pas encore entrevu le corps déchiqueté de son mari. Se déplaçant de manière à se mettre entre elle et la dépouille, il avisa Bradfordson :

— Nous ne pouvons pas rester ici. D'autres troupes vont arriver. Art, prends M^{me} Nyungwé avec toi dans cette jeep.

La femme secoua sa tête énergiquement.

— Je ne partirai pas sans mon mari, dit-elle en essayant de contourner Bolan. Jim... Jimmy.

L'Exécuteur la repoussa avec fermeté.

— Tater, aide Art à faire monter madame, puis tu prendras le volant de l'autre jeep. Nous nous retrouverons à deux kilomètres d'ici sur la route de l'Ouest.

— Quand ? demanda Walters.

Bolan haussa les épaules.

— Aussitôt que j'aurai récupéré Sal.

Puis il tourna les talons et courut dans la rue, coupant à travers les bâtiments en ruine où Ukéwéré avait disparu. Des oiseaux affamés se disputaient le cadavre d'une petite poule morte à l'arrière de la propriété. La course de Bolan arrêta le festin. Il chercha derrière les cages où d'autres poules attendaient, prisonnières et bruyantes, leur fin prochaine. Personne.

Un terrain vague, à environ quatre cents mètres, donnait directement sur les maisons qui bordaient la ville de Cyangu. D'où il se trouvait, Bolan vit ce qui paraissait être une plantation de café. Il

quitta le poulailler, traquant la moindre trace sur le sol afin d'y trouver des indices.

Il en trouva. Plus qu'il n'en voulait. Des centaines sinon des milliers de traces de pas avaient écrasé l'herbe récemment. Les Hutus qui fuyaient vers la frontière du Rwanda et du Zaïre avaient apparemment emprunté cette voie.

Bolan se retourna vers les rangées de maisons abandonnées derrière lui. À moins que Ukéwéré ne se soit caché dans les baraques en ruines, le petit homme devait être planqué dans les hautes herbes qui entouraient ce spectacle de désolation. L'Exécuteur avait noté avec étonnement la facilité de course d'Ukéwéré lorsqu'ils étaient venus jusqu'à la ville, et il savait que le petit homme courait très bien. Mais Ukéwéré n'était pas assez rapide pour avoir traversé tout le terrain avant que Bolan n'arrive sur place, et, excepté les maisons, il n'y avait aucun endroit pour se cacher.

L'Exécuteur jeta un dernier coup d'œil vers les ruines. À moins qu'Ukéwéré connaisse quelqu'un dans ce faubourg abandonné, ce qui était tout à fait improbable tant la zone avait été désertée, il avait dû choisir le terrain vague et les hautes herbes pour se cacher.

Bolan commença à courir en petite foulée dans le champ de café. Ses yeux vifs et pénétrants chassaient le moindre indice et parcouraient les ondulations des arbustes devant lui. Il pensa pendant un moment qu'Ukéwéré pouvait s'être posté derrière un buisson mais la chemise qu'il avait aperçue de loin n'était qu'une loque oubliée par une personne parmi les milliers pressées de quitter les lieux.

Bolan atteignit le bord du terrain vague et commença sa course à l'envers, l'agrémentant de zigzags qui lui permettaient de balayer toute la zone. Quelque part dans les buissons, Ukéwéré se terrait, et même si Bolan ne l'avait pas encore trouvé, le petit homme en revanche le surveillait certainement.

Atteignant le centre de la plantation, Bolan s'arrêta. Il fit un tour complet sur lui-même, mais il ne vit rien. Pendant un instant, il se dit qu'il pouvait bien laisser Ukéwéré à son sort et continuer la recherche de Morrison sans l'aide de l'Africain. Il disposait de Walters, qui connaissait le Rwanda presque aussi bien qu'Ukéwéré. Mais le mot qui le rebuta fut « presque », et l'Exécuteur devinait que certaines voies de l'information étaient fermées à Walters tout simplement parce qu'il était blanc.

Il avait donc besoin de Sal Ukéwéré.

L'Exécuteur rassembla ses deux mains devant sa bouche pour faire porte-voix.

— Sal, cria-t-il. Sal, je sais que tu es ici, et tôt ou tard, je vais te

trouver ! Je le sais, et tu le sais. Tu peux sortir maintenant et on gagne du temps, ou j'attendrai de toute façon le temps nécessaire pour que tu sortes de ta tanière. Cela donne aussi une chance supplémentaire aux Tutsis de te trouver. Mais, vivant ou mort, Sal, je ne partirai pas sans toi !

Bolan laissa tomber ses mains le long de son corps et attendit.

Trente secondes plus tard, il vit un plan de caféier remuer à une quinzaine de mètres sur sa droite. Sal Ukéwéré se redressa et commença à marcher lentement dans sa direction. Ses vêtements et ses cheveux étaient couverts de brindilles. La boue maculait sa chemise et son pantalon. Dès qu'il fut assez près, l'expression de son visage passa de la culpabilité à la colère, et Bolan vit la même arrogance haineuse qu'il avait pu constater naguère chez l'Africain.

Ukéwéré s'arrêta à quelques mètres.

— Si j'avais eu un pistolet, je t'aurais tué, gronda-t-il entre ses dents.

Bolan se tourna et commença à remonter le champ.

— Allons-y, Sal. Les autres vont nous attendre.

Les deux hommes et la femme surveillaient la venue de Bolan et d'Ukéwéré à côté de ce qui avait dû être un bureau de poste. Pendant les combats, une bombe, qu'elle soit hutu ou tutsi, avait emporté le bâtiment. Dans ce qui restait des fondations, on devinait qu'il s'agissait quelque temps auparavant d'un bureau de poste.

Le groupe attendait de l'autre côté de la rue, le moteur de leurs jeeps ronronnait. Walters était assis, appuyé à une roue du véhicule à même le sol. Mme Nyungwé était allongée à demi sur le siège arrière. Elle avait le regard fixe et absent projeté dans le vide, des larmes finissaient de sécher sur ses joues.

Walters s'approcha de Bolan et Ukéwéré.

— Elle l'a vu, dit-il sans préambule. Elle s'est ruée à l'arrière dès que nous nous sommes garés. Je n'ai rien pu faire.

L'Exécuteur hocha la tête pour montrer qu'il avait compris. Mme Nyungwé aurait fini par découvrir la vérité, mais il avait souhaité que cela se fasse le plus doucement possible. Voir son mari privé de la moitié de son visage avait dû être une épreuve atroce pour elle.

Mais c'était le lot commun de toutes les guerres, et l'Exécuteur ne pouvait rien changer à cela.

Marchant vers la jeep, Bolan alla directement vers la jeune veuve.

— Je suis désolé, dit-il simplement. Il n'y avait rien à ajouter.

Elle fit un petit signe de la tête et fondit en larmes, les paupières closes.

— Quel est votre nom ? demanda Bolan.

La belle Massai ouvrit les yeux, et elle se força à sourire.

— Vous seriez incapable de le prononcer convenablement. Pour les Occidentaux, je m'appelle Janet. Janet Nyungwé.

— Janet, cela ne semble pas trop compliqué. Je suis Collier. John W. Collier, se présenta-t-il en regardant le long de la rue. Nous devons quitter cet endroit avant que les troupes tutsis ne se montrent.

La femme referma ses yeux, semblant acquiescer à ce que venait de dire Bolan.

L'Exécuteur détourna la tête pour s'adresser à Walters, qui était retourné à sa position près des roues de la jeep.

— Tater, tu prends Bradfordson avec toi dans ce véhicule. Je prendrai Sal avec moi. Connais-tu un endroit où nous puissions nous poser en attendant que la situation se calme un peu ?

Walters réfléchit un instant.

— Pas vraiment. Cyangugu n'est pas tout à fait ma ville rêvée.

Janet prit la parole.

— J'ai des amis, ici, dit-elle. Ils ont une plantation. Cela n'est peut-être pas très sûr, mais toujours plus que de rester au milieu de la rue dans des voitures volées.

— Ça fera l'affaire, dit Bolan. Tater, Janet te donnera les instructions pour la route à suivre.

Il courut vers l'autre jeep et renvoya Bradfordson vers Walters. Ukéwéré monta dans le véhicule sans un mot. Quelques secondes plus tard, les deux jeeps démarraient.

Bolan suivit Walters hors de cette banlieue qui ressemblait à une décharge publique. Dix minutes plus tard, ils sortaient de Cyangugu et prenaient une route qui devait mener à Butare.

— Où allons-nous ? demanda Ukéwéré.

— Dans un endroit où nous pourrons rester un moment sans être trop inquiétés, l'informa Bolan.

L'Exécuteur se sentait mal à l'aise chaque fois qu'il croisait les véhicules allant dans la direction opposée. De nombreux conducteurs regardaient ostensiblement vers eux, le regard nerveux, ne comprenant pas ce que pouvait faire ce melting-pot de Blancs, Noirs et Métis dans des voitures de l'armée. Et il ne fallait surtout pas penser à ce qui se passerait s'ils croisaient des militaires !

Ils arrivèrent sur une plantation de thé où l'on apercevait aussi des

champs de coton. Les jeeps continuèrent leur chemin le long de collines, jusqu'au moment où Walters ralentit et se gara sur un parking de gravier.

Bolan stoppa juste à côté de la première jeep et découvrit une grande maison de style colonial cachée de la route.

Walters et Janet Nyungwé sortirent de leur véhicule et Bolan les rejoignit sur le pas de la porte. Janet actionna un gros marteau qui rebondit avec grand bruit contre une plaque de cuivre.

Un moment plus tard, la porte s'ouvrit et une magnifique jeune femme noire dans les vingt-cinq ans apparut sur le seuil dans un sarong somptueux et parfaitement ajusté à ses formes. De grands cercles d'or pendaient de ses oreilles. Ses cheveux coupés court frisaient élégamment à leurs pointes.

Elle sourit à Janet, puis ses yeux se posèrent sur Bolan. Lorsqu'ils rencontrèrent ceux de Tater Walters, sa bouche se crispa en un rictus.

— Que je sois damné, murmura Walters, ses propres lèvres arrêtées dans une grimace de surprise.

Puis la sublime jeune femme lui tomba dans les bras.

— Apparemment, vous vous connaissez, dit Janet interloquée, mais Walters et la femme étaient trop occupés à leurs retrouvailles pour répondre à la Massai.

Ukékéré et Bradfordson s'approchaient. Walters et la jeune fille se détachèrent l'un de l'autre et se regardèrent longuement dans les yeux.

Ukékéré s'arrêta sur les marches.

— Je vous connais, dit-il. Vous êtes...

La main de Walters attrapa la gorge du petit homme avant qu'il ait pu finir sa phrase. Le mercenaire secoua la tête pour lui faire comprendre de se taire et plongeait ses yeux dans ceux du Pygmée.

La jeune femme s'éclaircit la gorge.

— S'il vous plaît, entrez, dit-elle encore émue et ne lâchant plus la main de Walters.

L'Exécuteur fit un signe à Janet mais elle répondit de la même façon par la négative. Ils pénétrèrent dans un living-room au mobilier choisi, décoré selon le style occidental mais semé çà et là d'objets d'art africain, puis ils passèrent devant une salle de gymnastique particulièrement bien équipée : agrès, banc de développé-couché, tapis électrique de jogging, deux vélos d'intérieur et un petit trampoline.

Ils pénétrèrent enfin dans un grand salon et la jeune propriétaire s'enfonça dans un moelleux fauteuil de style Scandinave. Elle invita aussitôt les autres à faire de même.

Walters se gratta la gorge nerveusement.

— Wasémé, voici John Collier, dit-il en indiquant Bolan du menton, et voici Art Bradfordson. Mes amis, voici Wasémé... Duke, tu connais déjà Janet et Ukéwéré. Où est Godfrey, Wasémé ?

La jeune Noire sourit à Bolan.

— Godfrey est mon mari, monsieur Collier.

Elle se tourna ensuite vers Walters.

— Il est dans les champs, Tater. Tant de nos ouvriers ont préféré s'enfuir jusqu'au Zaïre qu'il est obligé de ramasser le coton lui-même avec les quelques fidèles qui lui restent.

Elle se tourna ensuite vers Janet.

— Où est James ?

Janet Nyungwé éclata en sanglots.

Wasémé Duke se leva et traversa la pièce pour venir auprès de son amie ; elle passa ses bras autour de ses épaules.

— Oh... non !

Walters se leva soudainement.

— Wasémé, nous avons fui des petits ennuis à Cyangu. Je sais que ce n'est pas forcément le bon moment pour te mettre à contribution mais nous avons besoin d'un endroit où nous reposer. Nous aurons aussi besoin de véhicules qui ne puissent être reconnus par le gouvernement. Et pour finir nous recherchons des renseignements que tu aurais peut-être.

Wasémé sourit doucement.

— Tater, est-ce qu'une fois dans ta vie tu ne seras pas en situation... délicate ?

Walters gloussa, son regard s'adoucit. Bolan ne connaissait rien de leur histoire, mais les sentiments que le mercenaire avait pour Wasémé étaient évidents.

Wasémé passa sa main sur les épaules de Janet et se releva.

— Peut-être pourriez-vous cacher vos voitures dans la grange, ainsi elles ne seront pas visibles de la route.

Puis elle ajouta en regardant tour à tour Janet, Bradfordson et Ukéwéré :

— Nous avons plein de chambres qui seront les vôtres le temps que vous le désirerez. Vous pourrez prendre un bain. Je vais vous les montrer.

— Merci, Wasémé, dit Walters.

— T'ai-je déjà dit non, Tater ? demanda la jeune femme en lissant son sarong.

— Wasémé, Je... Je..., bredouilla Walters.

Elle regarda le mercenaire dans les yeux.

— Tu n'es pas obligé de répondre, poursuivit-elle.

L'Exécuteur avait attrapé au vol le regard qui était passé entre Tater Walters et Wasémé Duke. Ils étaient de très proches amis, au moins, et Bolan soupçonna qu'ils avaient naguère partagé beaucoup plus.

Walters entraîna Bolan hors de la maison. Ils prirent chacun une jeep, contournèrent la bâtisse et entrèrent dans une grange ouverte.

— Je préfère que tu saches ce qu'il en est, dit Walters en marchant vers la maison. Tu as dû noter que Wasémé et moi nous connaissions assez bien ?

— Je ne suis pas aveugle, Tater.

Le visage de Walters se défit soudainement.

— Nous avons été fiancés.

Bolan ne répondit rien.

— Oui, je sais, reprit le mercenaire, je suis assez vieux pour être son père.

Il marqua une pause.

— O.K. Son grand-père.

L'Exécuteur haussa les épaules.

— Je n'ai rien dit.

— Mais tu n'as pu t'empêcher d'y penser. Dieu sait que cette histoire m'a tourné la tête.

Il marcha quelques instants en silence, puis s'arrêta et se tourna vers Bolan.

— Elle a vécu à Kigali. Elle était prostituée.

Il s'arrêta une fois encore.

— C'est pourquoi une petite vermine comme Ukéwéré la connaît. Qu'est-ce que tu penses de ça, Collier ?

— Je pense que ce n'est pas mon affaire, répondit l'Exécuteur.

Walters laissa son regard errer quelques secondes vers le ciel puis il revint à son histoire.

— Je devais me marier avec elle, dit-il, s'adressant plus à lui-même qu'à Bolan. Avant qu'elle ne rencontre Godfrey.

— Pourquoi cela ne s'est-il pas fait ?

Le vieux soldat posa un regard désabusé vers son compagnon.

— Je n'étais sans doute pas prêt à poser mes valises, dit-il, le visage figé.

Puis il pivota et se dirigea calmement vers la maison.

CHAPITRE VI

L'eau glacée mordait sa peau. Après une douche brûlante qui lui avait permis de se débarrasser de la poussière accumulée pendant ces deux derniers jours, l'Exécuteur prenait un plaisir extrême à sentir couler sur son corps nu l'eau froide sous pression. Il en termina pourtant, ouvrit la porte translucide qui séparait la douche de la vaste salle de bains et attrapa une serviette sur la barre où elle reposait pour se l'attacher autour de la taille.

S'essuyant vigoureusement avec un drap de bain, il réfléchit à la situation dans laquelle il se trouvait. Il n'était pas persuadé d'avoir beaucoup avancé dans sa quête de Morrison et des acteurs belges. Depuis son arrivée à Kigali, il suivait la seule piste qui se soit ouverte devant lui et il ne savait pas où elle le mènerait sinon peut-être à la mort.

Il quitta la salle de bains et marcha ainsi, presque nu, jusqu'à la chambre qui avait été mise à sa disposition dans cette immense maison. Une domestique avait déposé sur le lit à son intention une chemise blanche impeccablement repassée et un pantalon kaki qui devaient appartenir à Godfrey Duke. Bolan s'habilla rapidement, prenant un véritable plaisir à passer des vêtements propres.

Revenant à ses réflexions, il fut bien obligé de constater que sa piste était très fragile. Zaid Karsimbi connaissait-il l'endroit où se cachait Big Billy Rukanwé ? Rukanwé savait-il où s'étaient réfugiés les artistes belges et l'Américain ? Selon Ukéwéré, Karsimbi était un paranoïaque hyper protégé, ce qui compliquait encore la possibilité d'aller jusqu'à lui.

Il avait déjà perdu beaucoup de temps. Du temps qui servait les intérêts des Hutus et des Tutsis qui le mettraient à profit pour tuer tous les Belges s'ils les trouvaient sur leur chemin.

Ayant fini de s'habiller, Bolan glissa une main sous l'oreiller et sortit le Smith & Wesson 629 et le Browning Hi-power. Il n'avait pu inspecter les deux armes que très rapidement avant de plonger dans l'action. Le Smith lui avait déjà servi et bien, ce qui après tout était le seul test intéressant pour une arme à feu. Mais il voulait tout de même vérifier deux ou trois choses avant de continuer son périple. Et le Browning avait encore à faire ses preuves sur le terrain.

Il libéra le barillet du Smith & Wesson et fit sauter les balles sur le lit. Il fit jouer l'éjecteur plusieurs fois pour être sûr qu'il fonctionnait bien et il fit tourner le cylindre. Le percuteur aussi fonctionnait normalement. Il rechargea l'arme et la glissa dans son holster.

Il saisit ensuite le Browning, ôta les treize balles de 9 mm du magasin et exécuta le même contrôle de routine qu'avec le Smith. Ses pensées l'amènèrent à réfléchir sur le cas de Art Bradfordson. Il était temps de retirer le Britannique du jeu avant qu'il ne lui arrive quelque chose. Bradfordson avait le cœur aventureux mais il lui manquait les bases techniques et l'entraînement pour pouvoir mener à bien des expéditions de ce genre et pour ne pas se faire tuer. C'était une personnalité sympathique, mais qui n'avait rien à voir avec toute cette affaire, et il méritait de rester en vie, ce qui serait de moins en moins facile s'il continuait à être dans les parages.

L'Exécuteur n'avait pas pour habitude de mêler les civils à ses combats. Il était un guerrier solitaire et travaillait le moins possible en équipe. Mais, ici, au milieu de l'Afrique et dans un pays sans repère, il était bien obligé d'accepter de jouer le jeu comme il se présentait et de se débrouiller avec les cartes qui lui étaient données.

Il finit ses manipulations sur le Hi-power, vérifia le canon, fit fonctionner la mécanique de l'arme. Il retira le barillet, et inspecta chaque pièce attentivement.

Jane Nyungwé avait une force de caractère étonnante. Tout à l'heure, Walters et Bradfordson avaient emporté le corps de son mari dans un pré voisin pour l'enterrer, et la jeune Massaï n'avait émis aucune réflexion. Dans un conflit comme celui qui sévissait au Rwanda, les funérailles devenaient un luxe pour la majorité des gens.

Satisfait de l'état du Browning, Bolan réassembla les pièces et remplaça l'arme dans le second holster.

Il n'avait pas encore rencontré Godfrey Duke, mais il y avait une chance que celui-ci connaisse Karsimbi. Le mafieu local avait des intérêts dans toute la région, et Duke serait peut-être en mesure d'introduire l'Exécuteur dans le sanctuaire du paranoïaque. Sinon, il devrait y parvenir d'une autre façon, c'est-à-dire à sa manière à lui, l'arme au poing.

Mais pour un blitz de ce genre, il savait que le Smith et le Browning ne seraient pas suffisants. Une opération coup de poing nécessiterait plus de puissance de feu.

Quelqu'un frappa à la porte de la chambre.

Bolan se leva et alla vers la porte, sa main sur le Hi-power.

— Oui, dit-il, se tenant à l'affût de l'autre côté du battant.

— C'est moi, dit Walters.

Bolan tourna la poignée. La porte s'ouvrit et Walters entra. Le mercenaire portait un pantalon kaki identique à celui de Bolan, mais il était un peu trop long, et il venait casser sur les rangiers qu'il portait. La chemise blanche était évidemment de la même provenance et Walter flottait un peu dedans.

Bolan n'avait pas boutonné sa chemise et le vieux baroudeur ne put s'empêcher de regarder le torse de Bolan.

— On dirait que tu as participé à quelques virées ces dernières années... Et tu sembles avoir encaissé quelques rafales courtoises, dit-il.

— Une ou deux en effet, répondit l'Exécuteur.

Walters s'arrêta au milieu de la chambre alors que Bolan refermait la porte.

— C'est bien ce que je pensais, dit Walters. Mais, bien sûr, c'est difficile à estimer entre les différentes cicatrices de coups de couteau.

Bolan commença à boutonner la chemise.

— Où sont Art et Sal ? demanda-t-il.

— Endormis, dit Walters. Mais Godfrey est de retour.

— Tu le connais ?

— Je ne l'ai jamais rencontré. Je viens simplement de l'entendre entrer dans la maison.

— Que sait-il du passé de Wasémé ?

— Seulement ce qu'il doit savoir, répliqua Walters. Elle va lui dire que nous sommes de vieux amis de l'époque où elle habitait Kigali. Il pense qu'elle y travaillait comme vendeuse de légumes sur les marchés.

L'Exécuteur finit de boutonner sa chemise, laissant les deux derniers ouverts car elle le serrait un peu aux épaules.

— Comment faire pour garder Ukéwéré calme ? demanda-t-il.

Walters grimaça.

— Sal est vraiment un sale con parfois. Mais je lui ai déjà expliqué en détail ce qui lui arriverait s'il l'ouvrait un peu trop. Je pense qu'il a compris. Et c'est son intérêt car c'est vraiment une chouette nana, John. Elle est humaine comme nous tous, et elle a donc commis quelques erreurs dans sa vie. Mais je ne laisserai personne détruire ce qu'elle a réussi à bâtir.

L'Exécuteur ne ressentit pas le besoin de poser la moindre question. Il passa un blouson léger au-dessus de ses holsters croisés alors qu'il couvrait ses armes avec son blouson de sport.

— Bon, reprit le mercenaire, Godfrey est en bas et il nous attend.

Bolan suivit Walters, descendit l'escalier et ils se retrouvèrent dans le grand salon où ils avaient parlé avec Wasémé peu de temps auparavant.

Un homme d'une cinquantaine d'années, magnifiquement découplé et sans un gramme de graisse, portant fièrement une moustache fournie les attendait, assis dans un grand fauteuil. Il se dressa et fit signe de la main à Walters et Bolan de pénétrer dans la pièce. L'homme portait un pantalon kaki et une chemise blanche, et Bolan ne put s'empêcher de sourire : ils portaient tous l'uniforme de la plantation de Godfrey Duke.

Mais les vêtements de celui-ci étaient couverts de poussière et de peluches de coton.

— Monsieur Collier, dit Duke dans un anglais digne d'un collègue d'Oxford, je me présente : Godfrey Duke.

Il sourit et montra ainsi deux rangées de dents irréprochables.

Wasémé entra sans bruit dans la pièce et déposa un ensemble à thé en argent sur la table.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Duke.

Sa femme s'était placée devant un fauteuil en face de son mari et ils s'assirent ensemble. Bolan et Walters prirent place sur deux chaises qui étaient devant eux.

— J'ai cru comprendre que vous rencontriez quelques difficultés, dit Duke.

Il laissa s'installer un court silence qui ne demandait pas d'interruption, puis continua :

— Excusez ma franchise, mais vous comprendrez que la situation force à oublier certaines formalités.

Il regarda sans rien dire de plus le service en argent devant lui, puis il versa du thé dans les tasses en porcelaine. Après avoir servi Wasémé, il tendit une tasse à Bolan et lui demanda :

— Voulez-vous du sucre, ou du lait ?

Bolan fit non de la tête. Par contre il accepta le *brownie* offert par Wasémé. Cette petite collation était bienvenue.

Tenant toujours la théière, Duke regarda ses invités et sourit.

— Bien, alors que puis-je faire pour vous ?

— Connaissez-vous Big Billy Rukanwé ? demanda Bolan.

Duke tendit une tasse et du sucre à Walters.

— Non, monsieur Collier. J'ai le regret de vous dire que non.

Bolan but une petite gorgée de liquide brûlant, regrettant que la courtoisie de son hôte l'empêche de demander un grand verre de

bourbon, et reprit :

— Et Zaid Karsimbi ?

Duke se raidit.

— Je l'ai rencontré, dit-il, mais nous sommes tout sauf des amis.

— Ennemis ?

— Non, non, dit Duke. Je suppose que nous nous saluerions si nous nous croisions dans la rue.

Il toussa avec affectation, souhaitant montrer à chacun quel parfait gentleman à l'anglaise il était.

— Wasémé et moi avons assisté à une réunion caritative chez lui, une fois, mais je ne voudrais pas que vous pensiez une seule seconde que je puisse avoir partie liée avec un homme comme Zaid Karsimbi.

Bolan croisa ses jambes et planta son regard dans celui de Duke.

— Je crois comprendre que sa maison est protégée.

Duke se mit à rire.

— Sans vouloir vous vexer, monsieur Collier, vous êtes très en dessous de la vérité. Un mur immense court tout autour de la propriété, et des gardes sont postés dans des petites tours. Wasémé et moi avons dû passer au détecteur de métal avant d'entrer dans la maison.

Il secoua la tête comme pour convaincre Bolan qu'il parlait très sérieusement.

— Cet homme est réellement paranoïaque.

L'Exécuteur décroisa ses jambes.

— Vos relations sont-elles assez cordiales pour m'obtenir un rendez-vous avec lui ?

Duke se leva, marcha jusqu'à une étagère fixée au mur et qui supportait une très belle collection de pipes, en choisit une en écume. Il prit ensuite du tabac dans un pot de jade et revint s'asseoir.

— Je pourrais essayer, dit-il, mais puis-je vous demander pourquoi vous souhaitez rencontrer un homme de ce... calibre ?

— Je crois qu'il peut m'aider à trouver Big Billy.

Duke prit une boîte d'allumettes dans sa poche de chemise et alluma sereinement sa pipe. Quand la fumée s'éleva vers le plafond, il tint le culot entre ses dents :

— Oui, je pense qu'ils sont amis, ce que j'ai du mal à expliquer. On dit pourtant que Rukanwé est un honnête homme.

Il fixa son interlocuteur d'un regard changé.

— Vous êtes ici pour sauver les acteurs belges de la troupe de

cabaret, n'est-ce pas ?

Bolan acquiesça. L'homme était le contraire d'un imbécile et il eût été stupide de nier l'évidence.

Duke tint la pipe écartée de ses lèvres un instant.

— Êtes-vous de la CIA, monsieur Collier ?

L'Exécuteur hocha la tête négativement.

— C'est une opération indépendante.

Duke regarda Walters.

— Et vous, monsieur Walters ?

— Idem.

L'Anglais se tourna vers sa femme et sourit.

— Ma chère, peux-tu nous apporter un autre pot de thé, s'il te plaît ?

Wasémé fronça les sourcils.

— Mais le pot est encore...

— Je pense qu'il est froid maintenant, ma chérie, insista Duke. S'il te plaît.

— Mais il ne peut pas être froid...

— S'il te plaît, chérie.

Wasémé prit finalement la théière, se leva et quitta la pièce.

Duke tira plusieurs fois sur sa pipe pendant que la superbe jeune femme s'éloignait, puis, réchauffant le fourneau de sa pipe dans le creux de sa main et certain qu'elle n'était plus en mesure d'entendre la conversation :

— Étiez-vous l'un de ses clients, monsieur Walters ? demanda-t-il de manière abrupte.

Après un quart de seconde d'hésitation, le mercenaire répondit sur un ton amusé :

— Il m'est arrivé en effet de lui acheter des légumes...

Duke ferma les yeux et bascula sa tête en arrière ; ce mouvement arrêta Walters en pleine phrase.

— Monsieur Walters, je vous en prie. Je connais beaucoup plus de choses sur le passé de ma femme que vous ou elle ne le supposez. S'il vous plaît, répondez à ma question. Étiez-vous l'un de ses clients ?

Bolan regarda le vieux mercenaire du coin de l'œil. Le visage de Walters trahissait son malaise ; devait-il dire la vérité ou bien mentir ? Finalement, il répondit :

— J'étais amoureux d'elle.

Le silence s'installa, pesant, jusqu'à ce que Duke marmonne pour

lui-même :

— Bien, bien, alors vous êtes...

Le silence devenait insupportable.

— Oh, excusez-moi, dit Duke soudainement. J'ai peur d'avoir créé un certain malaise. Je me dois d'être plus clair.

Il tira deux bouffées de sa pipe, puis il continua :

— Oui, je sais que Wasémé était une prostituée. Non, elle ne sait pas que je suis au courant. Et vous êtes celui que je pense, monsieur Walters. Je savais qu'elle avait été amoureuse d'un homme plus âgé qu'elle, un de ses clients mais qui la traitait bien, et qui l'aimait aussi.

Il savoura sa pipe, semblant se perdre dans ses souvenirs. Sa pipe s'éteignit.

— Elle parle en dormant, vous savez, et il porta l'allumette jusqu'à sa pipe afin de la rallumer. Mais peut-être que vous connaissiez déjà ce détail ?

L'allusion était de mauvais goût. Walters garda le silence.

— Pour répondre à la question que vous êtes tous les deux trop polis pour me poser, oui, toute cette affaire m'ennuie quand j'y pense. Mais je me suis fait une raison au sujet de ce passé encombrant. Je vis avec lui, et je me considère très heureux d'avoir une femme comme Wasémé.

— Vous l'êtes, monsieur Duke, dit Walters. Vous l'êtes.

Duke se leva.

— Oui... certainement.

Se déplaçant jusqu'au téléphone posé sur une table basse à quelques mètres de là, il saisit le combiné.

— Laissez-moi voir si je peux joindre M. Karsimbi.

Il tapa sur trois touches et attendit un moment, puis il dit :

— Oui, j'aimerais connaître le numéro de la résidence de M. Karsimbi, s'il vous plaît.

Après une courte pause, il remercia, puis il déconnecta la ligne et composa un nouveau numéro.

Bolan et Walters attendaient sans un mot.

— Oui, bonjour. Ici, Godfrey Duke. J'aimerais parler à M. Karsimbi, s'il vous plaît.

Bolan sentit un mouvement derrière lui et se retourna pour voir Wasémé revenir dans la pièce. De la vapeur sortait du pot de thé, elle le posa sur la table et regarda vers son mari.

Duke lui fit signe de s'asseoir. Une seconde plus tard, il dit dans le

combiné :

— Oui, je comprends. Je vous remercie infiniment.

Il se tourna vers Bolan et Walters.

— On m'a répondu que Karsimbi était absent. Mais l'homme qui me l'a dit semblait plutôt m'inciter à ne pas rappeler et à aller me faire foutre.

Il cligna des yeux vers sa femme.

— Pardon pour mon langage, ma chérie.

Wasémé garda sa position comme si elle n'avait rien entendu.

Bolan se leva.

— Nous devons lui parler par n'importe quels moyens. Je devine que ce sera par la voie musclée, dit-il en se tournant vers Duke. Avez-vous des fusils ?

L'Anglais sourit.

— Certainement. Et je serais enchanté de pouvoir vous assister. Ai-je mentionné que j'ai appartenu à l'armée de Sa Gracieuse Majesté la Reine ?

Karuzi, le serveur du Tam-Tam à Kigali, n'avait pas exagéré. La demeure de Zaid Karsimbi était bien une forteresse.

L'Exécuteur observait à travers ses jumelles le mur de terre ocre qui entourait la propriété. Walters et lui avaient laissé Bradfordson, Ukéwéré et Janet Nyungwé épuisés se reposer à la plantation pour rouler sept kilomètres vers Cyangugu et pour établir une première reconnaissance de la maison de Karsimbi.

Mettre en place leur surveillance n'avait pas été un problème, la propriété étant située directement le long d'une rue, en face d'un parking de la banlieue nord de Cyangugu qui servait aussi de casse. Les nombreux véhicules étaient autant de planques, et un gymnase en plein air au milieu duquel un trampoline en aluminium semblait déserté depuis longtemps ajoutait au désordre et offrait de nombreux perchoirs.

Du haut d'une poutre d'agrès, l'Exécuteur, à plus de trois mètres du sol, pouvait voir à la jumelle par-dessus le mur et surveiller les allées et venues des gardes armés. De temps à autre, l'un d'eux quittait son poste pour longer la coursive permettant de passer d'une tour à l'autre.

Juste derrière lui, Bolan entendait Tater Walters respirer bruyamment. Un rapide coup d'œil vers le vieux baroudeur lui permit de voir son expression soucieuse ; il était en train d'évaluer l'ampleur

du problème.

Bolan exécuta ensuite un panoramique avec les jumelles afin de scruter les caméras de surveillance montées sur le mur tous les cinquante mètres environ. Pour couvrir le pourtour de la propriété, elles croisaient leurs angles de vision, ce qui ne leur permettait pas de balayer plus de trois mètres en profondeur.

L'Exécuteur laissa retomber les jumelles le long de leur courroie. Duke n'avait pas été capable de leur obtenir un rendez-vous avec Karsimbi, mais il y avait peut-être une chance que lui puisse marcher jusqu'à la porte et frapper à celle-ci. Peut-être pourrait-il se présenter aux gardes et être invité à entrer ?

Bolan ricana. Il avait tout risqué dans sa vie, mais le genre suicide annoncé n'était pas son style. Karsimbi était sur ses gardes par nature, mais les nouveaux troubles devaient avoir renforcé sa parano. Le lui faire à l'estomac, ça ne marcherait jamais.

Descendant de son perchoir, Bolan rejoignit Godfrey Duke suivi discrètement par Tater. Le très british colonial avait répondu avec fierté quand Bolan lui avait demandé s'il avait des fusils. Et l'Anglais avait en effet une fort belle collection – au moins cinquante modèles dans différents calibres. Mais il s'agissait de pièces de collection et prévues pour le sport. Pas des armes de guerre.

Bolan avait finalement choisi une Winchester 94 30-30 qui tenait parfaitement en main et constituait une excellente arme après plus de cent ans d'existence. Il suspectait Duke de l'avoir utilisée pour chasser la gazelle. Dans les mains d'un homme qui savait s'en servir, cette carabine était une merveilleuse arme. Mais pour mener une attaque du genre de celle qu'il était en train de concevoir contre cette forteresse, ce n'était vraiment pas l'engin approprié.

Walters avait choisi une Weatherby Mark V Deluxe en complément de ses .45. La carabine 416 Magnum pouvait venir à bout d'un éléphant. Mais ce n'était pas non plus l'arme idéale pour viser des cibles humaines, et le recul important obligeait à une certaine lenteur pour des tirs répétés.

Pourtant, ces deux carabines étaient les meilleures du lot. Et c'était tout ce dont disposait l'Exécuteur. Il devrait en tirer le meilleur.

Se concentrant de nouveau sur l'enceinte qui entourait la propriété, Bolan réfléchit. Le mur semblait lisse et il n'y avait aucune saisie possible pour les mains ou les pieds. Grimper était hors de question. Walters devrait distraire les gardes et Bolan aurait pour mission de trouver la meilleure voie pour franchir cet obstacle.

Fermant les yeux, l'Exécuteur se frotta le front. À part Walters, c'était un sympathique groupe de non-combattants qu'il avait ramassé

le long de sa route, et il ne pouvait pas compter sur eux pour constituer une unité de combat. Il ne voulait pas risquer leur vie. Quant à Godfrey Duke qui avait servi dans les rangs de l'armée de Sa Majesté, il avait opté pour la Royal Horse Brigade, qui était surtout une unité de cérémonie.

Une unité qui n'avait aucune formation pour le combat.

— Tu as une idée ? demanda Walters.

Avant que l'Exécuteur puisse répondre, une voiture entra sur le parking pour s'y garer. À travers le pare-brise, il vit une famille de Tutsis. Une petite fille d'à peine quatre ans sortit en trombe du véhicule et se mit à courir vers le terrain de sport désaffecté. Trop petite pour se hisser toute seule, elle se mit à crier pour faire venir sa mère. Elle voulait faire du trampoline.

Et l'idée surgit.

Ridicule, bien sûr, stupide. Démente surtout, mais comme l'Exécuteur laissait l'idée vagabonder dans son esprit, les détails se mirent en place les uns après les autres et l'affaire commença à lui paraître presque jouable.

Bolan sentait le regard de Walters posé sur lui et il sourit.

— Tu tiens quelque chose ? demanda le mercenaire.

L'Exécuteur fit oui de la tête.

— Après avoir considéré l'équipement et le personnel dont nous disposons, c'est la seule idée que j'ai, dit-il, puis il tourna la clé de contact, le moteur vrombit et la Lincoln prit de la vitesse.

Comme Bolan roulait en silence depuis quelques minutes déjà, Walters n'y tint plus et s'exclama :

— Vas-tu me dire de quoi il s'agit, Collier ?

Et comme l'Exécuteur ne répondait pas :

— Tu es le seul homme que j'aie jamais rencontré qui soit encore plus fou que moi.

Une heure plus tard, Bolan garait la Lincoln entre deux carcasses de voiture, sur le même parking qu'il avait occupé pendant la phase de reconnaissance. Il prit le système d'écoute qui était posé sur le siège passager, plaça le casque sur ses oreilles, positionna le microphone devant sa bouche.

— Test, un, deux, trois..., dit-il. Tu m'entends, Tater ?

— Fort et clair, répliqua Walters.

— Et toi, Duke ?

— Moi aussi, s'entendit-il répondre.

— Roger, dit Bradfordson.

Walters était posté derrière une rangée d'arbres de l'autre côté de la propriété de Karsimbi. Les deux Anglais étaient dans un Ford pick-up que Duke utilisait sur sa plantation. Les équipes attendaient les ordres pour entrer en action.

Bolan attacha la radio à sa ceinture. Le système de communication était loin de valoir ceux que l'Exécuteur utilisait en général dans sa guerre contre la mafia. Il transmettait par la bande modulation de fréquence ce qui leur offrait une possibilité de transmettre jusqu'à 400 mètres. D'abord utilisée par les chasseurs, cette fréquence permettait à Godfrey Duke d'établir une communication avec les hommes et les femmes qui travaillaient dans ses champs de coton.

Ce n'était pas une fréquence très puissante mais elle l'était suffisamment pour rester en contact pendant l'opération que Bolan avait mise sur pied.

L'Exécuteur monta quatre à quatre les agrès, jeta un dernier regard à l'aide des jumelles afin de situer les gardes le long du mur. Il devait absolument être le seul à prendre des risques dans cette mission. Walters était bien trop loin pour que les gardes puissent l'atteindre pendant la courte période où il allait tirer, et les deux Anglais seraient hors de portée avant que l'ennemi soit au courant de leur présence.

L'Exécuteur retourna à la voiture, ôta la couverture qui cachait les armes et saisit la Winchester qu'il posa sur ses genoux. Il vérifia une dernière fois le mécanisme et la chargea.

— Tater, prêt ?

— Affirmatif. Quand tu veux.

— Bradfordson et Duke ?

— O.K. pour nous, répondit Duke.

— Alors, c'est parti, dit Bolan dans le micro.

Une seconde plus tard, Tater Walters tira une cartouche avec la Weatherby, le son résonna comme l'explosion d'une bombe de l'autre côté de la propriété.

Bolan entendit le crissement de pneus attendu, à l'instant où le bruit de l'explosion venait mourir dans la pénombre du jour finissant. Dans quelques minutes il ferait nuit noire. Pariant sur le principe simple que les gardes allaient se tourner du côté d'où venait le bruit, il attendait l'explosion suivante, et pouvait pratiquement imaginer Walters rechargeant la carabine à éléphant.

Le pick-up parut en bas de la rue. Bolan quitta la Lincoln, Winchester sur l'épaule. Il sprinta à travers le parking, zigzaguant

entre les carcasses de voitures abandonnées, se retrouva derrière la Ford qui passait à vitesse réduite devant le mur d'enceinte. À l'arrière du pick-up, Duke attrapa le bord du petit trampoline récupéré de la salle de gymnastique de Wasémé. Comme le Ford s'arrêtait un instant, Duke sauta du pick-up.

L'Exécuteur se ramassa sur lui-même, prêt à jaillir de l'ombre. Il attendit que Duke posât le trampoline sur le sol, et plongea à son côté.

Une troisième détonation de .416 retentit. C'était le signal convenu. Tous les gardes devaient s'être précipités de l'autre côté de la propriété, essayant de comprendre quelle était la raison de ce tumulte. L'Exécuteur commença à se lancer sur le trampoline. Après quatre rebonds, il prit un appui plus marqué qui le catapulta dans les airs. Duke remontait déjà le trampoline dans le pick-up que Bolan flottait encore dans les airs. Il prit contact avec le sommet du mur les pieds en avant et rétablit son équilibre juste assez pour se propulser à l'intérieur de la propriété. Il atterrit en douceur, amortissant la chute par un roulé-boulé dans les feuilles mortes. Un rapide coup d'œil vers les tours de garde à sa droite lui permit de se rendre compte que les gardiens étaient toujours absorbés par les tirs de Walters.

Bolan se tourna sur sa gauche afin de voir l'autre tour : le garde regardait dans sa direction !

L'Exécuteur plongea au pied d'un eucalyptus à l'instant où le garde épaulait son fusil d'assaut Fal vers la cible qu'il venait de découvrir. Une balle siffla aux oreilles de Bolan. À peine relevé, il saisit sa Winchester, accrochée par la bretelle à son dos, et visa le garde.

L'homme bascula de la tour, tué sur le coup.

Sprintant en zigzag, Bolan rechargea la Winchester. Les tirs avaient attiré l'attention d'un homme posté sur une autre tour, et une rafale atterrit dans l'herbe juste à gauche de l'Exécuteur.

Continuant sa course, Bolan parvint à faucher le tireur. Il n'était pas sûr de l'avoir tué, mais l'homme avait basculé de l'autre côté du mur d'enceinte.

Vingt mètres le séparaient de la porte d'entrée. Pour ce qui était de l'effet de surprise, c'était raté ! L'Exécuteur plongea afin d'éviter le feu nourri qui s'abattait autour de lui. Il chargea rapidement la Winchester avant d'atterrir d'un dernier bond sur son épaule gauche et de ramper jusqu'à la porte.

Les tirs s'arrêtèrent quand les gardes virent qu'il avait atteint la maison. Il s'agissait d'éviter un massacre entre amis. Alors qu'ils s'interrogeaient sur la conduite à tenir, l'Exécuteur se releva et donna un violent coup de pied dans la porte.

Un grand Noir baraqué portant un holster sur sa chemise grise barrait le passage à l'Exécuteur. Il avait déjà posé la main sur son Glock automatique. À l'instant même où le pistolet paraissait dans la main du Black, Bolan fit faire un arc de cercle à la crosse de sa Winchester qui vint percuter le visage du Noir.

Un craquement sec et désagréable retentit et l'homme tomba sur ses genoux comme un arbre coupé. Bolan lui envoya pour faire bonne mesure un coup de genou dans le nez, alors que, déjà, le bruit d'une cavalcade se faisait entendre.

Devant lui, l'Exécuteur vit un escalier en spirale qui menait à l'étage. Dans l'encadrement d'une porte sur sa droite et qui ouvrait sur ce qui ressemblait à un living-room, deux hommes surgirent. Le premier, un chauve portant un blouson de sport, tenait dans sa main un pistolet nickelé extra-plat.

Le pied de Bolan partit dans le pistolet qui vola à travers la pièce, suivi immédiatement d'un violent direct au visage de son agresseur qui tomba pour le compte.

Le deuxième garde n'avait pas eu le temps de bouger, tant l'attaque avait été rapide. Bolan saisit sa chance et frappa le garde de la crosse de sa Winchester. Celui-ci prit le coup à la base du nez qui éclata, projetant du sang en geyser à travers la pièce. En voilà un qui aurait du mal à se moucher pendant quelque temps.

L'Exécuteur revint vers sa première victime qui commençait à reprendre conscience.

— Où est Karsimbi ?

L'homme bougea les lèvres sans qu'aucun son n'en sorte.

Amorçant un mouvement avec la Winchester, Bolan saisit deux cartouches dans la poche de sa veste, et les amena vers la chambre de la carabine.

— O.K. Je répète ma question. Où est Karsimbi ?

Mais il n'attendit pas la réponse. Son sixième sens, celui-là même qui le tenait en vie depuis si longtemps, l'avertit du danger. Gardant la Winchester dans une main, il saisit de l'autre le Browning Hi-power et fit un brusque demi-tour, tirant sans attendre l'autorisation de la convention de Genève.

L'homme portait un fusil-mitrailleur. Il était debout, les jambes écartées pour une parfaite stabilité. Un vrai professionnel.

Mais il était déjà mort.

Une rafale de trois coups de 9 mm avait perforé le torse du garde. Il resta une seconde comme suspendu dans l'air, puis tomba sur le sol en exécutant un demi-tour sur lui-même.

Se tournant vers le survivant qu'il menaçait toujours de la Winchester, Bolan braqua le Hi-power dans sa direction. L'homme réussit à souffler :

— Je vais vous conduire jusqu'à lui.

— C'est ça, dit l'Exécuteur. Je te suis.

CHAPITRE VII

Dans les débuts de la tournée, Denise LeFevre avait été plutôt flattée de l'intérêt que pouvait lui porter Hubert Spaak. Et même si elle n'était pas née de la toute dernière pluie et savait qu'il n'était pas question d'amour mais bien d'histoire de sexe, elle ne prétendait pas à la virginité. Pourtant, ce qui se lisait dans le regard du jeune homme ces dernières heures lui procurait des frissons qui n'avaient rien d'érotique. Il la voulait plus par vanité que parce qu'il la trouvait appétissante, et son comportement possessif commençait à l'irriter prodigieusement. Elle n'était peut-être plus toute jeune face à ce bellâtre, mais elle se savait belle encore et n'était pas à ce point en manque d'homme pour se jeter dans les bras d'un jeune premier fade comme une courge.

Maintenant que la troupe s'enfonçait dans la jungle par une nuit impressionnante de silence, la comédienne sentait sa répulsion envers Spaak se transformer en peur. Le playboy avait un regard qui lui rappelait soudain qu'elle était la seule femme au milieu de ces trois hommes, et dans une situation si précaire que les réactions des uns et des autres devenaient imprévisibles.

Devant elle, à travers les branchages, elle devinait la silhouette de Dusty Morrison, avec son chapeau de cow-boy si reconnaissable. Derrière elle, elle pouvait entendre le bruit des pas de Spaak et de Streak. L'acteur n'arrêtait pas de geindre et de se plaindre. Il était le plus jeune d'entre eux et le plus incapable de supporter dignement la situation. Elle l'écoutait, comprenant soudain qu'il se montrait sous son jour le plus vrai, poussé par la peur. La proximité qui les rassemblait dans cette course contre la mort allait faire jaillir en eux les sentiments les plus forts. Pour lui ce serait, elle le devinait, la lâcheté et l'égoïsme.

Après avoir marché ce qui lui sembla des siècles, ils arrivèrent dans une petite clairière, au bord de laquelle Morrison s'arrêta. Denise LeFevre vint à sa hauteur, priant silencieusement pour qu'il décide de faire halte pour la nuit.

Morrison se tourna vers elle quand l'actrice fut à côté de lui et lui sourit :

— Nous allons établir notre campement ici.

Denise fit deux pas supplémentaires puis s'effondra sur le sol en position assise, avec l'impression que si leur compagnon avait pris une autre décision, elle n'aurait pas pu y obéir.

Spaak et Streak pénétrèrent à leur tour dans la clairière. Elle savait les deux hommes épuisés, mais seul Streak le montrait. Denise regarda le maquilleur s'affaler sur le dos alors que Spaak venait à la hauteur de Morrison en se redressant, l'air bravache. Denise jeta un coup d'œil sur le vieux comédien. Il avait mené la troupe depuis le début, avait gravi seul plusieurs collines afin d'assurer la sécurité de leur avance, et semblait plus frais que les autres membres de l'équipe ce qui représentait une réelle prouesse pour un homme de son âge.

L'actrice étudia les deux hommes maintenant côte à côte. Morrison et Spaak étaient aussi « macho » l'un que l'autre, mais dans deux styles parfaitement opposés. La masculinité de Spaak était sans arrêt forcée, comme un acteur qui surjouerait les Tarzan de bazar. Dusty, était... en fait Dusty était juste *Dusty*. Il se tenait grand et droit sous la lune, avec son chapeau de cow-boy, ses bottes et ses armes sur les hanches. Il aurait dû paraître ridicule, déplacé, et il n'était rien de tout cela. Il était vrai...

Lentement, presque rituellement, l'actrice enleva ses chaussures. Ils venaient de marcher pendant des heures, et ses pieds lui rappelaient ce qu'elle venait d'endurer. La marche avait été rendue plus intolérable encore par les plaintes permanentes de Spaak concernant leur condition, mais aussi la contestation de chaque décision que leur leader improvisé pouvait prendre. Elle était épuisée émotionnellement aussi bien que physiquement et elle pensait qu'il en était de même pour les autres.

Elle se massa les pieds, regardant Spaak commencer à inspecter la clairière et ramasser du bois mort.

Morrison se tourna vers lui.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il calmement.

— Je ramasse de quoi faire un feu, répondit Spaak.

Le vieux comédien hocha la tête négativement.

— Hors de question.

— Ah ! vraiment ? s'emporta Spaak, pivotant sur lui-même. C'est la nuit, Dusty, au cas où tu ne l'aurais pas noté, et il faut nous protéger des bêtes sauvages. Tu as peur que les Apaches sentent l'odeur de la fumée, c'est ça ?

La voix de Morrison resta contrôlée, mais on pouvait y noter des traces de sarcasmes.

— Non, p'tit gars, mais j'ai peur que les flammes indiquent notre

position.

Spaak continuait de rassembler les branchages.

— Et tu as appris ce genre de cliché dans l'un de tes westerns à trois francs six sous ?

— Non. C'est du simple bon sens. Quant à toi, tu as beaucoup trop regardé *Daktari* à la télé.

— On va se les geler si on ne fait pas un feu, gronda Spaak.

Morrison secoua la tête.

— Et on mourra, découpé à la machette, si on fait du feu. On ne gèlera pas, d'ailleurs. Nous avons des couvertures et il fait encore chaud, de toute façon. Tu as joué dans *Nuit glaciale au Sahara*, c'est ça ?

Spaak regarda Streak et Denise LeFevre à tour de rôle espérant être soutenu par l'un d'eux. Quand il vit qu'il n'obtiendrait aucun assentiment, il éparpilla les branchages d'un coup de pied rageur, s'assit et prit un air renfrogné de petit garçon boudeur.

Morrison se tourna vers l'actrice et celle-ci remarqua qu'il lui souriait comme pour la remercier de n'être pas intervenue ; mais, derrière ce sourire, elle devinait de la tristesse dans ses yeux d'un bleu très pâle. Il lui tendit deux couvertures et commanda avant de s'éloigner :

— Il faut dormir, maintenant.

À cet instant, une soudaine explosion en provenance de la direction d'où ils venaient retentit. Le son était lointain mais puissant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cria presque Streak.

Morrison continua tranquillement de s'installer pour la nuit.

— Une bombe ou quelque chose comme ça, dit-il. Peut-être ont-ils trouvé notre cache et l'ont-ils fait sauter.

— Rien ne t'échappe, pas vrai, Sherlock ? ironisa Spaak.

L'actrice s'allongea et se couvrit avec les couvertures. Mais, très vite, elle sentit l'humidité du sol la pénétrer. Elle se tourna, se retourna, cherchant désespérément une position confortable. Son jean la serrait, ses cheveux étaient humides... Jamais elle ne parviendrait à s'endormir dans ces conditions.

Reprenant une position assise, Denise LeFevre ôta l'une des couvertures, la roula en boule pour en faire un oreiller. Elle regarda dans la direction de Spaak. Il semblait dormir, les yeux clos, mais le visage tourné vers elle. Morrison, lui, était sur le dos de l'autre côté de la clairière. Avec sa couverture sur lui, son chapeau sur le visage, il ressemblait à l'un des personnages de ses films.

Streak était à mi-chemin entre les deux hommes. Il était encore éveillé, blotti dans sa couverture et reniflant doucement.

La comédienne ôta rapidement son jean, l'étala sur le sol pour en faire un écran à l'humidité, s'enroula dans la couverture et posa la tête sur son oreiller improvisé. Ce n'était pas le Hilton, mais, rapidement, elle sentit le sommeil l'envahir. Épuisée, elle sombra dans un monde de cauchemars remplis de cadavres éventrés.

Maintenant, le cauchemar avait changé. Une main râpeuse lui malaxait les seins et une autre main attrapait sa culotte et la faisait descendre le long de ses jambes. Elle entendait le tissu de coton qui se déchirait, et une forte odeur de transpiration la suffoquait. Obscène, un violent halètement martyrisait ses oreilles.

L'actrice s'éveilla en sursaut. C'était un cauchemar, mais il était bien réel ! Elle vit le visage d'Hubert Spaak juste au-dessus d'elle. Il grognait comme un porc et son sexe frottait contre la jambe de sa victime. Denise, la nausée au ventre, ouvrit la bouche pour crier mais la main de Spaak étouffa son hurlement et il réussit à la maintenir plaquée au sol de tout le poids de son corps.

Elle se débattit comme une désespérée qui se noie et parvint à faire basculer Spaak sur le côté. Mais sa victoire fut de courte durée ; d'un mouvement brutal, il l'escaladait déjà.

Soudain, le calme de la jungle fut rompu par un craquement sourd.

Pendant un instant, Spaak resta comme suspendu, sans mouvement et sans souffle. Puis il s'affala sur le sol.

Denise leva les yeux et vit Dusty Morrison debout à côté d'elle. Le cow-boy tenait le canon d'un pistolet dans sa main. Il tomba à genoux, attrapa une couverture et en recouvrit l'actrice.

— Est-ce que ça ira ? demanda-t-il simplement.

Denise hocha la tête. Elle regarda Spaak, inconscient à côté d'elle.

— Est-il... mort ?

Morrison jeta un regard méprisant sur le corps du petit salaud, glissa deux doigts le long de la carotide à la recherche de pulsations, et secoua la tête négativement. Il allait se relever, mais soudain Denise fut dans ses bras, où elle s'effondra en sanglots.

L'acteur de western la soutint le temps que les sanglots se calment, puis la repoussa gentiment.

— Je crois que vous serez plus tranquille si vous dormez près de moi pour le reste de la nuit, chuchota-t-il de sa voix bourrue.

Il l'aïda à se lever, l'enveloppa dans une couverture et la conduisit là où elle l'avait vu dormir au début de la nuit. Il prit le temps de lui

préparer une couche aussi confortable que les conditions le permettaient et l'aida à s'y étendre. Enfin, il la recouvrit de sa propre couverture. Pendant qu'il faisait ce dernier geste, elle fut certaine d'avoir vu une lueur de tendresse dans ses yeux.

L'Exécuteur rangea le Browning Hi-power dans son holster, attrapa le garde par l'épaule et le fit pivoter. La Winchester 94 dans sa main droite, il fouilla de l'autre main le corps de l'homme pour s'assurer qu'il n'était pas armé, puis enfonça le canon de la carabine dans son dos et lui intima l'ordre d'avancer.

Le garde n'hésita pas. Il marcha prestement jusqu'à l'escalier en colimaçon que Bolan avait vu lorsqu'il était entré dans la maison.

Bolan gardait le canon de l'arme fermement appuyé contre le dos du garde et surveillait l'escalier. Quand ils atteignirent l'étage, le garde l'entraîna à travers un couloir où ils passèrent plusieurs portes fermées. Puis l'homme, gris de peur, s'immobilisa.

— M. Karsimbi me tuera si je te conduis jusqu'à lui, dit-il d'une voix plaintive en se tournant vers Bolan.

— Et c'est moi qui te tuerai si tu ne le fais pas, répliqua l'Exécuteur. Alors, choisis, et vite.

Le garde fit quelques mètres et ouvrit une porte.

Bolan poussa l'homme à l'intérieur de la pièce. Il entendit un cri, puis l'explosion d'un pistolet de petit calibre.

Le garde tomba sur le sol.

Sans viser, Bolan tira une première fois, puis plongea dans la pièce en un roulé-boulé dans la plus pure tradition militaire. Ce qu'il vit était presque comique.

Planqué entre un rocking-chair et un grand bureau en chêne, un homme guère plus grand que Ukéwéré pointait deux Colt Woodsman de calibre .22 vers Bolan.

Quand il vit l'Exécuteur et la Winchester, les Woodsman s'ébranlèrent dans des mains tremblantes de peur.

— S'il vous plaît, ne me tuez pas.

Bolan se redressa, gardant la carabine pointée sur Karsimbi.

— Tu ne veux pas mourir ?

— Non... S'il vous plaît...

Bolan lui offrit une esquisse de sourire glacial.

— Très bien. Alors nous allons passer un contrat. Tu me dis où je peux trouver Big Billy Rukanwé et tu vivras.

Le mafieux secoua la tête.

— Big Billy ? Je ne sais pas où est Big Billy.

L'Exécuteur leva le canon de sa carabine vers le visage de l'homme.

— Alors le contrat est rompu.

— Très bien ! hurla Karsimbi. Je te le dirai ! Je te le dirai !

— Non, l'interrompit l'Exécuteur en pointant son arme vers la porte de la pièce. Tu vas me conduire jusqu'à lui.

Le gangster sortit de sa planque. Bien qu'il ne respectât pas tous les standards des Pygmées, il ne devait mesurer guère plus d'un mètre cinquante. Il portait une cravate jaune canari et un complet bleu de très bonne coupe. Son regard ne quittait pas celui de l'Exécuteur.

Bolan appuya le canon de la carabine dans le dos de Karsimbi et ils prirent le même chemin que Bolan avait emprunté pour venir le chercher. Arrivé dans le hall d'entrée, l'Exécuteur cravata violemment Karsimbi de sa main libre et le hissa à sa hauteur. Les pieds du petit homme battaient désespérément à quatre-vingts centimètres du sol.

— Nous allons passer devant tes gardes dans une minute. Dis-leur de laisser tomber leurs armes.

Karsimbi acquiesça de la tête.

L'Exécuteur le poussa sous le porche jusqu'à la pelouse, et ils commencèrent à traverser la propriété. À une vingtaine de mètres de la porte qui permettait d'entrer dans la forteresse, Bolan parla dans le microphone.

— Nous arrivons, les gars. Ce serait sympa si un taxi nous attendait.

— Affirmatif, répondit Walters. Le service de taxi est en route.

Bolan vit les fusils des gardes pointés vers eux alors qu'ils s'approchaient de la porte. Ils avaient bien sûr été alertés par les coups de feu, mais ne savaient pas comment s'était terminée la fusillade. Il resserra son étreinte et murmura dans l'oreille de Karsimbi :

— C'est le moment idéal pour ton petit discours.

Karsimbi prit une grande inspiration.

— Ne tirez pas ! cria-t-il.

— Dis-leur de laisser tomber leurs flingues, ordonna Bolan.

Karsimbi se plia à l'ordre et, une seconde plus tard, les hommes étaient désarmés.

La Lincoln de Duke s'arrêtait devant la porte. L'Exécuteur poussa Karsimbi dans la voiture et tira en direction du portail pour se donner le temps de s'éloigner.

Dans le véhicule, Bolan s'assit juste à côté de Karsimbi et jeta un

dernier coup d'œil vers les tours de l'enceinte afin d'être sûr que les gardes n'allaient pas arroser la voiture de quelques rafales. Mais, leur patron disparu, ils ne se battaient pas pour l'honneur.

Walters appuya sur l'accélérateur et le véhicule vrombit dans un nuage de poussière.

L'Exécuteur aperçut le pick-up de Duke quand il arriva à l'angle du mur de la propriété, et le Ford prit la roue de la Lincoln.

— Où allons-nous ? demanda Walters.

Bolan réfléchit quelques secondes. Duke et Bradfordson avaient fait du bon boulot avec le trampoline, mais ils avaient atteint leur limite. Et chaque pas en avant qu'ils feraient aux côtés de l'Exécuteur serait une chance supplémentaire pour eux de se faire tuer. Il voulait qu'Ukéwéré vienne avec lui au cas où il aurait besoin de nouveaux contacts, mais il ne devait pas garder les deux Anglais auprès de lui. Ils jouaient avec l'aventure, quand l'Exécuteur faisait la guerre, et l'Exécuteur avait toujours refusé de mêler les civils à ses combats.

— Nous allons chez Duke, décida-t-il enfin. Nous devons récupérer Ukéwéré, et nous laisserons Bradfordson et Duke là-bas.

Walters jeta un coup d'œil approbateur vers Bolan.

— Bonne idée. Mais je dois te prévenir. Les deux Anglais ont pris leur pied dans l'action. Ils ne comprennent pas vraiment le danger qu'ils courent et il sera difficile de les empêcher de nous suivre.

Dix minutes plus tard, ils se garaient sur le parking de la maison. Bolan envoya Walters chercher Ukéwéré, ordonna à Karsimbi de ne pas bouger, puis il sortit de la Lincoln et rejoignit le pick-up.

L'Exécuteur glissa sa tête par la fenêtre du conducteur et parla à Duke.

— Nous devons partir rapidement dès que nous aurons récupéré Ukéwéré.

— En avant pour de nouvelles batailles ! s'exclama Bradfordson.

— Nous sommes la cavalerie, ajouta Duke.

Bolan grimaça. Les deux Britanniques semblaient prêts à continuer l'aventure, comme un vulgaire jeu de piste, alors qu'ils y risqueraient leur vie. Mais l'Exécuteur n'avait aucune illusion sur les dures réalités qui l'attendaient durant les prochaines étapes de sa mission et il ne voulait pas avoir de morts innocents sur la conscience s'il pouvait l'éviter.

— J'ai besoin de vous ici, dit-il, impératif.

Et avant qu'ils n'aient le temps de protester, il ajouta :

— Nous avons passé le mot à la troupe de comédiens belges que cette propriété était un paradis pour eux. Ils essaieront de venir

jusqu'ici par leurs propres moyens. Si nous les manquons, ils auront besoin de votre protection.

Bradfordson sembla avaler la pilule, mais Duke grommela :

— Comment, par la vieille reine Lizzie, as-tu pu communiquer avec eux ?

— Je n'ai pas le temps pour des explications, trancha Bolan. Mais planquez-vous à l'intérieur, armez-vous de vos meilleurs fusils et soyez prêts à tout. Si vous n'entendez plus parler de nous, c'est que nous les aurons retrouvés et que nous serons sortis du territoire.

Il se tourna et revint vers la Lincoln avant qu'ils ne puissent en dire plus.

Walters sortit de la maison avec Ukéwéré, les deux hommes grimpèrent dans la Lincoln. Bolan, rejoignant la voiture, regarda le Twa et fronça les sourcils. Quelque chose était différent et, pendant une seconde, il se demanda ce que c'était. Puis il réalisa qu'il s'agissait de l'expression de dégoût qu'Ukéwéré arborait depuis le début de l'expédition. L'homme paraissait maintenant en paix avec lui-même, et Bolan se demanda bien pourquoi.

Walter était assis à l'arrière à côté de Karsimbi et Bolan prit le volant, le Pygmée à son côté. La voiture roula quelques centaines de mètres sur le chemin de la propriété et, lorsqu'ils approchèrent de la route, Bolan se tourna vers Karsimbi :

— Quelle direction prenons-nous ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Bolan freina si brutalement que la voiture dérapa. Walters passa son bras derrière les épaules du mafieux, prêt à attraper le petit homme s'il avait l'intention de s'enfuir. L'Exécuteur sortit le Smith & Wesson, et le pointa sous le nez du gangster.

— Écoute, Karsimbi, je n'ai pas l'intention de jouer à ce petit jeu avec toi plus longtemps.

Il arma le revolver.

— Tu parles ou tu vas prendre une bastos qui va t'envoyer directement en enfer.

La pomme d'Adam de Karsimbi dansa le yoyo pendant un instant. Quand il parla enfin, sa voix avait baissé de deux octaves.

— Je voulais dire que Big Billy a plus d'un endroit où se cacher... et je n'en connais qu'un.

À côté du petit homme maintenant terrifié, Walters sortit à son tour ses Colt .45. Il plaça le canon de l'un sur la tempe gauche de Karsimbi ; l'autre s'enfonça violemment dans ses côtes.

— On compte jusqu'à trois, dit-il, regardant vers l'Exécuteur.

— Un, dit Bolan.

Des larmes s'échappèrent des yeux de Karsimbi.

— S'il vous plaît, je n'en connais qu'une, je...

— Deux, dit l'Exécuteur.

— Vous devez me croire ! Il a plusieurs caches, mais je vous mènerai à celle que je connais !

Bolan relâcha le chien de son revolver en douceur, mais il garda le canon pointé sous le nez de son prisonnier.

— Quelle direction ?

— À droite, répliqua Karsimbi en tremblant. Tournez à droite.

Après vingt kilomètres sur la route de Butaré, l'Exécuteur aperçut dans le rétroviseur une jeep, d'un modèle qu'il connaissait bien à présent. Walters retint un grognement et se tourna.

— Les troupes tutsi ? demanda le vieux mercenaire.

— Peut-être, répondit Bolan. Peut-être pas.

Il espérait presque que ce soit des Tutsis, car si c'était ce qu'il imaginait...

À quelques centaines de mètres devant eux, la route virait très sec. L'Exécuteur pourrait attendre quelques instants afin de voir si la jeep les suivait. Il appuya sur l'accélérateur. La Lincoln vira sur la droite dans un nuage de poussière. Les pneus crissèrent et firent voler le gravier. Au bord de la route, Bolan découvrit une table peinte en vert et deux gros bancs rustiques qui avaient dû servir de halte à des amateurs de safari dans des temps plus calmes.

Un rapide coup d'œil dans le rétroviseur permit à l'Exécuteur de constater que la jeep n'avait pas encore atteint le virage ; il fit exécuter un demi-tour à la Lincoln et la gara entre la table de pique-nique et les rochers. Ainsi, il était face à la route mais ne pouvait pas être vu.

— Tater, commanda Bolan en sortant de la Lincoln, reste ici et tiens compagnie à nos amis.

Posté derrière un rocher, Bolan attendait en surveillant la route. Il entendit le moteur de la jeep avant de la voir, puis le véhicule contourna les rochers et poursuivit sa route vers Butaré.

L'Exécuteur se releva, furieux. Art Bradfordson conduisait le véhicule et Godfrey Duke était à son côté ! Les deux hommes chantaient à tue-tête et, quand ils étaient passés à la hauteur des rochers qui dissimulaient l'Exécuteur, celui-ci avait pu admirer Duke portant à ses lèvres une bouteille de whisky qu'il avait passée ensuite

à son partenaire.

Revenant à la Lincoln, Bolan ouvrit la porte rageusement et se glissa à l'intérieur sans un mot.

— Tutsis ? demanda Walters.

L'Exécuteur fit non de la tête.

— Non. Des cons. Duke et Bradfordson. Complètement bourrés.

Walters comprit immédiatement.

— Si les troupes gouvernementales les arrêtent...

— Ils sont morts !

Il démarra en trombe et les roues avant de la Lincoln dérapèrent avant de retrouver l'adhérence de la route. Très vite, le véhicule atteignit les 130 km/h. Bolan estima que les deux ivrognes devaient avoir un kilomètre d'avance. S'il pouvait les rattraper avant que les troupes tutsies ne leur tombent dessus, le pire pourrait être évité.

Les espoirs de l'Exécuteur partirent en fumée quand il entendit plusieurs rafales crépiter devant eux. Des bruits de pneus qui dérapent et de tôle froissée parvinrent jusqu'à eux.

À cinq cents mètres à peine, ils pouvaient apercevoir la jeep qui avait dérapé sur le bord d'un fossé. Deux autres jeeps s'étaient garées devant et derrière le véhicule des Anglais, et des soldats tutsi en treillis camouflés tiraient à tout-va.

L'Exécuteur écrasa la pédale d'accélérateur et la Lincoln bondit en avant dans un rugissement de métal chauffé à blanc, l'indicateur de vitesse se bloqua ; il fallait que ça passe ou que ça casse ! Derrière lui, il entendit Walters charger sa Weatherby.

— Aussitôt que nous sommes à leur portée, dit Bolan, c'est feu à volonté.

— O.K., dit Walters.

— Ukéwéré et Karsimbi, vous planquez vos miches ; la guerre c'est pour les spécialistes. Disparaissez sous les banquettes !

Bolan regarda dans le rétroviseur. Ses ordres avaient été anticipés. Karsimbi était invisible, déjà planqué. Quant à Ukéwéré, il avait adopté la position du fœtus au pied du siège passager avant.

Une seconde plus tard, la carabine Weatherby de calibre. 416 Magnum crachait sa cartouche mortelle dans un bruit assourdissant. Bolan vit un Tutsi s'effondrer sur le sol. Tous les autres militaires se tournèrent vers la Lincoln.

— Passe-moi la Winchester, puis déglingues-en un autre, ordonna Bolan.

Il tendit sa main vers l'arrière sans se retourner et sentit le bois

d'une crosse se loger dans sa paume.

Bolan saisit la carabine d'une main et de l'autre continua à diriger le véhicule. Entre ses jambes, il réussit à charger la Winchester. Derrière lui, la Weatherby pour la chasse à l'éléphant cracha la mort une nouvelle fois et provoqua la panique chez les Tutsis.

— Attention, prévint l'Exécuteur, puis il déplaça son pied de l'accélérateur sur le frein.

Les pneus de la Lincoln laissèrent une partie de leur gomme sur la chaussée, la voiture partit en tête-à-queue puis retrouva son équilibre après avoir fait un demi-tour sur elle-même. Bolan avait brouillé les cartes du combat, mais se trouvait maintenant avec une demi-douzaine de Fal FN braqués sur lui.

Bolan sortit l'énorme .44 Magnum de son holster et tira deux ogives qui résonnèrent comme le tonnerre. Deux autres soldats rejoignirent leurs copains dans le paradis des soldats perdus.

Dans un même mouvement, l'Exécuteur remit dans son holster le .44 et attrapa la Winchester qui était à ses pieds. Il plongea hors de la voiture à la seconde même où une pluie d'impacts faisait exploser le pare-brise, atterrit sur son épaule comme une nouvelle rafale perforait la portière.

Le Sergent Miséricorde détestait tirer sur des soldats. Mais dans cette foutue région, personne n'aurait su lui dire qui étaient les bons et les mauvais, et si ces Tutsis étaient des réguliers ou des miliciens rebelles. Il ne lui restait qu'à fermer son esprit à tout ce qui n'était pas sa raison d'être ici : sauver ses deux copains s'il en était encore temps. Il rampa le long du véhicule, ajusta son tir dans le ventre d'un des soldats. L'homme hurla de douleur, puis il tomba sur le sol devant les pneus de sa jeep.

De l'autre côté de la Lincoln, Walters avait abandonné la Weatherby pour utiliser ses deux colts .45. L'Exécuteur entendit les explosions des deux automatiques Government Model.

Bolan braqua la Winchester sur deux hommes qui étaient à une dizaine de mètres. Il vit une grenade dans la main de l'un d'eux. Il visa calmement et son doigt appuya sur la détente.

La cartouche vint percuter la grenade de plein fouet, et une micro-seconde plus tard, les deux hommes qui portaient un gilet pare-balles ainsi qu'un soldat qui était à leur côté furent purement et simplement désintégrés. Bolan leva la tête et vit des flammèches et des éclairs monter vers le ciel. Quand le nuage dû à l'explosion se dissipa, plus rien ne bougeait alentour.

Le sol était jonché des corps des soldats tués et des morceaux arrachés aux soldats déchiquetés par la grenade. Le silence retomba

sur le lieu du combat, le bourdonnement du moteur de la Lincoln était le seul bruit audible.

L'Exécuteur se releva, marcha jusqu'au corps le plus proche et laissa tomber la Winchester sur le sol. Il saisit un Fal FN, le chargea d'une demi-douzaine de balles prises sur une cartouchière.

Walters avait eu le même réflexe, et s'appropriait lui aussi un fusil d'assaut.

— Rassemble toutes les munitions que tu trouveras et ramasse aussi un ou deux fusils supplémentaires, dit l'Exécuteur.

Il marcha ensuite vers la jeep des deux Anglais. Il savait ce qu'il allait trouver : deux morts. Massacre pour massacre, mais inutiles l'un comme l'autre. L'Exécuteur sentait monter en lui une nausée familière devant la mort toujours présente et toujours absurde.

Une rafale avait littéralement scalpé le haut du crâne d'Art Bradfordson. Une autre avait perforé sa poitrine et du sang s'en écoulait encore.

Godfrey Duke avait eu une mort plus facile. Toutes les balles semblaient l'avoir raté sauf une. Mais celle-là avait trouvé le cœur. Ses yeux ouverts fixaient le ciel. Bleus comme lui, et vides.

*
* *

— Tourne ici, dit Karsimbi d'une voix atone.

Il était vivant, mais n'oublierait sans doute jamais la scène à laquelle il avait assisté dans la chaleur et la poussière de l'après-midi. La mort l'avait regardé dans les yeux, et ce regard ne le quitterait pas de sitôt.

L'Exécuteur ralentit, quitta la route empierrée pour un chemin de poussière qui menait dans les collines. Karsimbi le guida par de multiples sentiers tous semblables et dont on pouvait se demander comment le mafieux gardait le fil.

Bolan se tourna vers lui.

— J'espère pour ta santé que ce n'est pas une blague.

Karsimbi hocha la tête.

— Ce n'en est pas une mais, à partir d'ici, vous devrez marcher.

— Faux, rétorqua Bolan. À partir d'ici, *nous* devons marcher. Combien de temps ?

— À peu près deux kilomètres, répliqua Karsimbi. Peut-être trois. Il indiqua une falaise escarpée.

Les quatre hommes quittèrent la Lincoln. Bolan et Walters en

retirèrent les fusils d'assaut et commencèrent à charger leurs ceintures et leurs poches avec un maximum de chargeurs. Bolan allait donner l'ordre de départ lorsque Sal Ukéwéré se dirigea vers lui d'un air très décidé.

La conduite de cet homme intriguait l'Exécuteur depuis leur départ de la plantation. Il avait été surpris qu'il ne cherche pas à s'enfuir quand Walters et lui avaient mené leur opération chez Karsimbi. Et il avait été encore plus surpris par l'absence de plainte d'Ukéwéré à l'idée de partir avec eux à la recherche de Big Billy.

Bolan vit que la haine permanente qu'Ukéwéré avait affichée depuis leur rencontre avait disparu. Quelque chose était-il arrivé à la plantation pendant son absence ?

— Puis-je avoir une arme ? demanda Ukéwéré.

Bolan le regarda, estomaqué.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que si on me tire dessus, je veux pouvoir répondre, répondit simplement Ukéwéré.

— À Cyangugu, tu m'as dit que si tu avais une arme, tu me tuerais, lui rappela Bolan.

Ukéwéré baissa les yeux.

— C'est ce que j'aurais fait à ce moment-là, dit-il. Mais c'était alors ; maintenant, j'ai changé d'avis.

Bolan étudia le visage du Twa. Avait-il réellement changé ? L'Exécuteur se souvint que Sal Ukéwéré survivait dans une nation qui connaissait une guerre atroce, et que sa faculté à jouer deux registres entre les Hutus et les Tutsis n'était plus à démontrer.

Ukéwéré pouvait avoir changé. D'un autre côté, cela pouvait être juste une de ses ruses.

Le petit homme fixa de nouveau Bolan.

— S'il te plaît, dit-il. Je veux une arme pour me protéger.

Il s'arrêta quelques instants, puis il marmotta quelques mots inaudibles.

Bolan grimaça.

— Je n'ai pas entendu la fin de ta phrase.

— J'ai dit : « ... et pour vous aider, aussi. »

L'Exécuteur glissa sa main dans son blouson et sortit le FEG .380 qu'il avait pris sur un Tutsi plus tôt dans la journée.

— Juste au cas où tu essaierais de me doubler, Sal, tu dois être conscient de la situation. Tu pourras peut-être me surprendre et me mettre une balle dans le dos avant que je puisse te tuer. J'en doute,

mais tout est possible dans ce monde. Si tu fais ça, Tater, lui, ne te loupera pas.

L'Exécuteur laissa son regard errer vers le mercenaire qui chargeait son fusil d'assaut.

Walters avait entendu. Il releva le canon de son arme et un large sourire vint s'inscrire sur son visage lorsqu'il rencontra le regard d'Ukéwéré.

Bolan tendit au petit homme le pistolet de .380.

Karsimbi s'approcha alors.

— J'ai besoin d'une arme, moi aussi.

L'Exécuteur secoua la tête négativement, puis il pointa la colline avec le canon de son fusil.

— Prends la tête du groupe, ordonna-t-il.

Pendant trente minutes, ils grimpèrent pour sortir de la vallée où ils avaient laissé la Lincoln. L'Exécuteur ne fut pas étonné de voir Walters avaler l'escarpement avec l'agilité d'un mouflon. Et Ukéwéré montra la même résistance que durant leur footing jusqu'à Cyangugu. Mais quand ils atteignirent le sommet de la colline, la poitrine de Karsimbi se soulevait à chaque inspiration, et ses lèvres étaient devenues pâles et craquelées.

Comme il essayait de trouver un second souffle, Karsimbi montra une autre vallée de l'autre côté de la colline. Bolan suivit la direction indiquée. Au pied de la montagne, partiellement cachée par de la vigne, et une végétation dense, il vit l'entrée d'une mine abandonnée.

Walters s'arrêta entre Bolan et Karsimbi.

— Une mine d'or ? demanda-t-il.

Karsimbi acquiesça. Quand il recouvra son souffle pour parler, il dit :

— Abandonnée depuis des années.

— Et Big Billy se cache dedans ? demanda Bolan.

Karsimbi murmura :

— Comme je vous l'ai dit, je n'en sais rien du tout. Je sais qu'il s'en est déjà servi, c'est tout.

L'Exécuteur prit la tête de l'expédition, et commença à se déplacer rapidement le long du flanc de la montagne. Les autres suivaient. Quand ils atteignirent la vallée, ils avancèrent à marche forcée jusqu'à l'entrée de la mine. Bolan se tourna alors vers Karsimbi et Ukéwéré.

— Vous deux, vous restez ici. Et ne perdez pas votre souffle à partir de votre côté. Nous vous trouverions et vous tuerions. Et puis, vous pourriez trouver pire que nous sur votre route. Quant à récupérer

la voiture, ne rêvez pas...

Ne finissant pas sa phrase, il agita un trousseau de clés qui fit une musique dérisoire dans ce vaste espace écrasé de soleil. Sans attendre de réponse, l'Exécuteur franchit les quelques mètres qui le séparaient de la grotte et se posta contre un des poteaux de soutènement de l'entrée de la mine. Tater Walters fit de même de l'autre côté, son Fal pointé vers le haut. Il fixait Bolan, en attente de son ordre.

L'Exécuteur fit un signe de la tête, et tous les deux jaillirent dans la mine en même temps.

Dans la pénombre, Bolan vit une petite suite de wagonnets encore posés sur des rails, le tout parfaitement rouillé. Les rails plongeaient droit devant. Il sortit une lampe Maglite de sa poche et fit courir le faisceau lumineux à l'intérieur de la grotte. Dix mètres à l'intérieur de la mine, un halo de lumière semblait venir d'une courbe s'enfonçant dans un boyau plus étroit. Il se mit à marcher prudemment dans cette direction, suivi de Walters.

Arrivé à la courbe, Bolan s'arrêta, se plaqua au mur et jeta un regard de l'autre côté du virage. En d'autres circonstances, ce qu'il vit l'aurait fait sourire.

Le tunnel se prolongeait d'une dizaine de mètres pour ouvrir sur une large caverne qui avait été transformée en résidence. De l'angle où il se trouvait, l'Exécuteur ne pouvait apercevoir qu'une partie de celle-ci, mais un lit de grande taille, une penderie et un débarras étaient visibles. Bolan reprit sa marche, suivi par Walters. Quand il atteignit l'entrée de la pièce souterraine, il saisit le fusil d'assaut qui était accroché à son épaule.

De sa nouvelle position, il pouvait voir l'ensemble de la caverne. Le reste de la zone avait été converti en salle à manger et cuisine. Une vieille table trônait au centre de l'espace, entourée de quatre chaises. Au fond, une autre table supportait un four à microondes relié à un petit générateur d'électricité.

À sa droite, Bolan vit plusieurs divans et des chaises qui avaient été installés pour faire office de living-room. Mais ce n'était pas ce qui excitait le plus l'intérêt de l'Exécuteur. À droite, à quelques mètres du lit, un autre tunnel partait de la grande pièce, et de ce tunnel venait le bruit très caractéristique d'une douche !

Bolan traversa la pièce doucement en évitant de cogner les meubles. Il regarda par-dessus son épaule et vérifia que Walters, toujours aussi fiable, avait pris une position d'où il pouvait couvrir Bolan aussi bien contre une venue du tunnel que de la chambre.

Depuis l'entrée du tunnel, il put entendre plus que le bruit de l'eau. Une voix de basse chantait doucement le thème musical de la

comédie musicale, *Annie*.

L'Exécuteur fit deux pas de plus, gardant pointé devant lui le canon de son fusil. Mais le spectacle qui s'offrait à son regard était tellement inattendu qu'il éclata de rire. Un géant noir totalement nu, énorme et recouvert de mousse de savon chantait sous la douche !

— Hé, Big Billy, cria Bolan.

L'homme hurla de surprise. Il se retourna vers l'Exécuteur les yeux pleins de mousse, la nudité triomphante, et les mains sur le sexe, en un geste de pudeur digne d'une jeune fille.

— Relax, je ne vais pas te tuer. En tout cas pas tant que tu ne pourras pas me regarder dans les yeux !

L'Exécuteur se tut quelques secondes avant de conclure :

— À moins que tu ne me dises pas ce que je veux savoir.

CHAPITRE VIII

L'Exécuteur recula de quelques pas pendant que Big Billy Rukanwé se séchait avec une serviette.

— Walters, appela-t-il à travers la pièce. Je l'ai trouvé. Va dehors et ramène ici les deux autres.

Le mercenaire disparut aussitôt dans le tunnel.

Bolan attendit que Big Billy eût passé un pantalon kaki et un T-shirt blanc, puis il suivit l'homme dans le living-room. Ils allaient s'installer dans les canapés lorsque Walters revint dans la pièce.

— Tu n'imagineras jamais ce que Sal a trouvé dehors, dit-il.

Un moment plus tard, Ukéwéré entra avec Karsimbi dans le tunnel.

Ils étaient accompagnés d'une grande et superbe jeune femme portant les vêtements traditionnels tutsis, tenant la main d'une petite fille. Bolan regarda Rukanwé. Big Billy était hutu, ce qui signifiait qu'il avait fait un mariage mixte. Et il s'était installé plusieurs endroits où se cacher à travers le pays, car chaque fois que la guerre civile reprenait, les membres les plus radicaux des deux tribus en voulaient à sa famille.

Bolan observa la jeune femme et la petite fille alors qu'elles entraient dans le living-room. La petite fille était habillée exactement comme sa mère. Elle tenait une poupée dans sa main.

Rukanwé lui aussi regardait la scène et il fit craquer une chaise en y posant sa lourde carcasse. Bolan attendit que la femme et l'enfant prennent place sur un canapé, puis il saisit une chaise et s'assit devant le producteur. Walters, Ukéwéré et Karsimbi en firent autant.

Les yeux de Rukanwé se fichèrent dans ceux de Karsimbi.

— Judas, murmura-t-il.

— Je ne t'aime pas plus que toi, s'esclaffa Bolan. Mais il n'avait pas le choix.

Rukanwé tourna des yeux effrayés vers sa femme et sa fille.

— Je n'ai aucune intention de leur faire de mal, affirma l'Exécuteur. Ni à toi d'ailleurs, si tu me dis ce que je veux savoir.

Le visage du producteur se détendit, mais on sentait que ce n'était

qu'en surface.

Bolan revint à ce qui l'intéressait.

— Mon nom est Collier, et je cherche la troupe d'acteurs belges.

Le producteur regarda le sol.

— Ainsi que le gouvernement tutsi et les rebelles hutu. Ils sont probablement morts à l'heure qu'il est.

— Je n'en ai aucune preuve, dit Bolan. Et je ne me fie qu'à ce que je vois.

Rukanwé fixa Bolan d'un regard d'incompréhension.

— Pourquoi ?

L'Exécuteur à son tour le fixa, mais de son regard le plus froid.

— Morrison est l'ami d'un de mes amis. Je suis venu pour le retrouver. Aussi longtemps que je serai ici, j'essaierai aussi de sauver la vie de ses partenaires.

L'homme sembla convaincu.

— Vos intentions sont tout à votre honneur. Mais vous n'avez certainement pas idée de ce que vous voulez faire. Cette opération d'évacuation est impossible.

L'homme jeta un coup d'œil rapide vers sa femme, puis revint vers l'Exécuteur.

— Ce n'est que le prochain problème, pour moi. De toute façon, j'essaierai, dit Bolan. J'ai seulement besoin de savoir où ils sont cachés. Et tu es l'homme qui peut me le dire.

Rukanwé joignit ses mains comme en signe de prière, puis il se leva et tourna son visage vers le mur de la caverne.

— Et pourquoi vous ferais-je confiance ? demanda-t-il. Comment puis-je savoir si vous aussi vous ne voulez pas tuer mes amis ?

— À quelle tribu ai-je l'air d'appartenir, Rukanwé, tutsi ou hutu ?

— Aussi bien les Hutus que les Tutsis ont loué les services de mercenaires dans le passé, répliqua-t-il.

Et de nouveau, il regarda furtivement sa femme.

Elle n'avait pas encore dit un mot. Mais Bolan commençait à suspecter quelque chose, comme si Big Billy avait peur d'avouer la vérité. Le producteur continuait à regarder sa femme et ses mots venaient après une lente réflexion.

— Est-ce que ta femme parle anglais ? demanda Bolan.

— Je le parle, affirma la femme.

— Alors, s'il vous plaît, essayez de convaincre votre mari que je suis là pour l'aider, dit l'Exécuteur pour cacher la vraie raison qui lui

avait fait poser sa première question.

La femme du producteur se leva – elle était vraiment magnifique – et s’approcha de son mari. Elle regardait Bolan, et elle dit en s’adressant à Rukanwé :

— J’ai confiance en lui.

— Pourquoi ? Pourquoi as-tu confiance en lui ?

— Je ne sais pas, dit la jeune femme. Mais j’ai confiance.

Rukanwé retomba sur sa chaise. Sa femme attrapa une autre chaise et s’assit, appelant sa fille de la main pour qu’elle vienne à côté d’elle. La fille de Big Billy tenant sa poupée contre sa poitrine vint rapidement auprès de sa mère.

Le producteur inspira fortement.

— Il y a un autre endroit où je me cache parfois, dit-il.

Bolan acquiesça de la tête pour l’inviter à continuer. Les exactions raciales qui existaient des deux côtés, aussi bien hutu que tutsi, n’invitaient pas le producteur à faire confiance à qui que ce soit. L’Exécuteur le savait. Il avait déjà vu et entendu les mêmes choses tout autour du globe durant ses multiples interventions. Chaque peuple avait eu sa part d’atrocités mais peu avaient connu le niveau de cruauté qui sévissait depuis des siècles au Rwanda.

— Alors ? Où est cette cachette ? demanda Bolan.

— Dans la forêt Rugégé, avoua Rukanwé. Mais il n’y a que quatre membres de la troupe qui ont survécu à l’attaque du théâtre.

Il marqua une pause.

— Dusty en fait partie. C’est grâce à son sang-froid qu’ils ont pu s’échapper.

— La forêt Rugégé est grande, dit Bolan. Où sont-ils exactement ?

— J’ai une cachette souterraine qui est équipée pour pouvoir survivre longtemps.

De nouveau, il regarda vers sa femme nerveusement.

L’Exécuteur fronça les sourcils en inspectant la caverne.

— Et pourquoi n’êtes-vous pas allés vous réfugier dans cet endroit ? demanda-t-il. D’après ce que tu me dis c’est plus sûr et plus confortable qu’ici.

Rukanwé tremblait presque et n’osait plus regarder sa femme. Quand il parla, c’était comme si les mots lui étaient arrachés de force.

— Nous... y étions allés auparavant, dit-il. Et j’avais peur que quelqu’un connaisse l’endroit.

L’Exécuteur étudia le visage de Big Billy attentivement. Quelque chose continuait de lui échapper. Cette fois, il s’adressa à la jeune

femme :

— Madame Rukanwé, pourriez-vous ainsi que votre fille nous excuser un moment ? J'aimerais parler à votre mari en privé.

La jeune femme regarda Big Billy. Celui-ci donna son assentiment d'un signe de la main. Mme Rukanwé caressa l'épaule de son mari et se leva, emmenant sa fille dans le tunnel qui permettait de sortir de la mine.

— Bien, dis-moi la vérité maintenant, dit Bolan aussitôt qu'elles furent parties. Tu me caches quelque chose, je le sais.

Les yeux de Rukanwé se brouillèrent. Des larmes apparurent sur ses joues et il leva son visage pour poser son regard sur les murs de la caverne. Il frotta ses joues avec ses mains. Son corps tout entier se mit à trembler, secoué par de violents spasmes, quand il avoua :

— C'est moi qui suis le Judas, pas Karsimbi. J'ai trahi mes amis !

Bolan attendit que l'homme se calme, puis il reprit :

— Dis-moi ce qui est arrivé.

Le producteur s'adossa en rejetant la tête en arrière et essuya ses larmes avec son bras.

— Quand j'ai quitté la forêt après avoir caché la troupe, j'ai été arrêté par les soldats tutsis. L'un d'eux m'a reconnu, et il savait que j'avais fui avec la troupe.

Il marqua une pause et se moucha, puis continua :

— Ils n'ont pas seulement menacé de me tuer, monsieur Collier, mais aussi ma femme et ma fille ! Aussi-aussi... aussi je leur ai dit où se situait la cachette !

Et il s'effondra en larmes en cachant son visage dans ses mains.

L'Exécuteur se leva.

— J'ai besoin que tu me guides pour trouver cette cachette, dit-il en saisissant son fusil sur le sol.

Le visage encore enfoui dans ses mains, Rukanwé secoua la tête.

— C'est trop tard, marmonna-t-il. Ils sont certainement morts à présent.

— Peut-être pas. Et même dans ce cas, nous devons les trouver.

Rukanwé ôta ses mains de devant son visage et regarda Bolan dans les yeux ; il semblait porter toute la misère du monde sur ses épaules.

— Je vous conduirai dans cet endroit, monsieur Collier, dit-il. C'est le moins que je puisse faire après ma trahison.

Mack Bolan avait connu comme tout le monde des moments de dépression. Mais, déjà, quand il était un jeune soldat combattant dans les jungles du Sud-Est asiatique, on lui avait appris que le découragement était un ennemi aussi redoutable que les Viêt-congs. Depuis longtemps, il savait contrôler ses sentiments et les surmonter.

Peu importaient les événements qui apparaissaient dans sa vie, Bolan savait d'expérience qu'une attitude positive donnait une chance supplémentaire de résoudre les problèmes.

Pourtant, lorsqu'il pénétra dans la cachette souterraine, son espoir de retrouver Morrison s'effondra. Le producteur le suivait et se tint debout à côté de lui.

— Oh, mon Dieu, dit-il doucement en constatant l'ampleur des dégâts.

Bolan fit quelques pas dans une pièce où tous les meubles avaient été renversés. Lentement, l'Exécuteur s'avança plus avant. Il atteignit une pièce qui avait dû être un living-room, et il vit un poste de télévision éventré qui gisait sur le sol ainsi que des canapés retournés. Des morceaux de cassettes vidéo et des livres jonchaient le sol.

Se déplaçant jusqu'à ce qui avait dû être une cuisine, Bolan aperçut des boîtes de conserve qui avaient servi d'entraînement au tir, et leur contenu étalé sur le sol et sur les murs. La plomberie de la salle de bains avait été arrachée du mur, et l'eau coulait abondamment.

Dans la chambre, l'Exécuteur vit un lit trempé, dont les couvertures et les draps étaient éparpillés dans la pièce. Des vêtements d'hommes et de femmes avaient été lacérés.

L'Exécuteur leva les yeux vers Rukanwé qui se tenait debout, l'air désolé par ce qu'il voyait, et retenant de nouveaux sanglots.

— Que portaient-ils ? demanda Bolan.

Le producteur restait hébété, sans pouvoir répondre.

— Quels vêtements portaient-ils, Rukanwé ? demanda Bolan une seconde fois.

Le producteur sembla enfin revenir à lui.

— Les hommes avaient leur costume..., dit-il. Un smoking pour... Mais Morrison avait son chapeau de cow-boy, ses bottes, tout son attirail.

Bolan regarda un nœud papillon noir à ses pieds.

— Est-ce qu'ils avaient d'autres vêtements avec eux ?

Rukanwé semblait reparti dans son monde de remords et de culpabilité. Il ne répondit pas.

— Allons ! Secoue-toi, merde. Il faut savoir si nous avons une chance de les retrouver vivants et tu es le seul à les avoir vus avant...

avant ça !

Le producteur hocha la tête, mais garda le silence.

— Allez ! Bouge ton cul ! Réfléchis bien et réponds à mes questions. Avaient-ils d'autres vêtements avec eux ?

Big Billy sembla prendre sur sa peur et sur sa honte et répondit négativement de la tête.

Bolan commença à bouger les meubles, cherchant des indices. Il vit des morceaux d'étoffe qui pouvaient venir d'un smoking ainsi que d'autres qui pouvaient provenir d'une tenue de soirée. Enfin ses yeux tombèrent sur deux grands éperons mexicains. L'un d'eux était intact dans un coin de la pièce. L'autre était plus loin, rouillant dans une petite mare d'eau croupie.

Les pensées de mort qui avaient traversé l'esprit de l'Exécuteur quand il avait découvert l'endroit commençaient à s'atténuer. Les soldats tutsi avaient massacré la maison souterraine avec la même sauvagerie qu'ils avaient massacré les Hutus – et que les Hutus les avaient massacrés précédemment – mais ils n'avaient pas trouvé Morrison et les autres membres de la troupe. Au moins pas ici.

Nulle part, Bolan n'avait vu de traces de sang. Les Tutsis avaient utilisé des petites charges explosives afin de laisser des traces visibles de leur passage, mais il était facile de voir qu'il n'y avait pas eu de combat, encore moins de carnage. La machette, si elle ne laisse pas de balles dans les murs, fait gicler le sang des carotides et teint les murs de rouge. Les guerriers en furie n'auraient pas fait l'économie d'un tel rituel.

— John ! l'appela la voix de Walters de quelque part au-dessus de lui. J'ai trouvé une piste !

En quelques secondes Bolan était sorti de la chambre, avait atteint le corridor et monté l'échelle qui ramenait à l'air libre. Walters se tenait debout à une trentaine de mètres de là et il courut pour rejoindre le mercenaire.

Celui-ci pointa son doigt vers le sol humide à l'humus moisissant dans lequel se lisaient nettement des traces de talon. Les traces étaient petites, elles devaient appartenir à une femme et leur écartement indiquait qu'elle avait couru. Bolan les suivit jusqu'à ce qu'elles disparaissent un peu plus loin mais, au même endroit, il découvrit de nouvelles traces qui, elles, appartenaient à l'évidence à des bottes de cow-boy.

Bolan se tourna vers l'endroit où attendaient Rukanwé, Ukéwéré et Karsimbi au bord de la porte métallique.

— Rukanwé et Karsimbi, retournez d'où nous venons. Ukéwéré, viens avec moi.

Karsimbi le regarda.

— Nous avons besoin des clés de la voiture.

Bolan fit non de la tête.

— Vous marcherez. J'aurai ainsi un peu plus de temps avant que vous alertiez les troupes tutsi que nous sommes là.

— Je ne ferais jamais ça, jura le producteur.

— Je te crois, répliqua Bolan. Mais tu l'as déjà fait une fois. Peut-être ne le referas-tu pas, mais ton petit copain, lui, n'hésitera pas, je te le garantis.

Karsimbi regarda l'Exécuteur de ses yeux effrayés.

— Mais il y a des animaux sauvages dans cette jungle, déclara-t-il. Que ferons-nous si nous croisons un léopard ?

— Vous serez mangés, répondit simplement Bolan.

— Mais...

— Il y a une autre solution.

L'Exécuteur sortit le .44 Magnum.

— Je peux vous tuer pendant que nous sommes là.

Sans demander leur reste, Karsimbi et Rukanwé disparurent dans la forêt.

Bolan les observa s'éloigner, prenant un instant pour comparer les deux hommes. Karsimbi était un petit gangster opportuniste sans morale. Il informerait les soldats sans aucun état d'âme s'il y voyait un profit.

Rukanwé était un homme ordinaire qui s'était trouvé embringué dans des circonstances extraordinaires. Big Billy avait donné ses amis pour sauver sa famille. Le sang de Morrison et des acteurs belges serait sur les mains de Rukanwé si l'Exécuteur ne les trouvait pas à temps. Mais il n'avait commis qu'une seule faute, celle d'être un être humain. Ce que peut-être lui-même n'était plus tout à fait...

L'Exécuteur se tourna vers Walters et Ukéwéré. S'il pouvait suivre les traces de pas des acteurs aussi facilement, il en avait été de même pour les soldats tutsis. Et pour les troupes du gouvernement rwandais aussi.

Après un rapide coup d'œil vers ses deux compagnons, Bolan se décida à reprendre l'action.

— Allons-y, dit-il, et il prit la tête de l'expédition dans la jungle de Rugégé.

La transformation n'avait pas été soudaine et elle était encore

incomplète. Mais elle existait. Quelque chose avait réellement changé et Sal Ukéwéré le savait. Il regardait le grand bonhomme devant lui qui taillait leur route dans la jungle. Oui, il était en train de changer. Ou peut-être valait-il mieux dire, il était en train *d'être* changé.

Et le catalyseur de ce changement était ce grand homme devant lui.

Ukéwéré sauta par-dessus les racines énormes d'un arbre. Derrière lui, il entendait la respiration contrôlée de Tater Walters. Il avait toujours pensé que Walters n'était pas différent de lui. Walters achetait et vendait des informations comme lui. Mais le mercenaire aux cheveux blancs n'avait jamais traité ni avec les Tutsis ni avec les Hutus, il réservait ses renseignements pour les agences américaines telles que la CIA.

Même dans un pays en guerre permanente comme le Rwanda, Walters avait gardé ses valeurs intactes. L'homme avait un code de l'honneur qu'il ne violait pas, et ça, Ukéwéré réalisa après un prodigieux effort que c'était la différence entre lui et Walters : un code d'honneur, un système qui permettait de faire les choses tout en se respectant. Ukéwéré avait appris cela quand il était enfant, mais il l'avait oublié à la mort de ses parents. Depuis ce temps, il n'avait jamais pensé au bien-être de quelqu'un d'autre que lui.

Devant eux, Bolan s'arrêta soudain, aux aguets. Ukéwéré et Walters s'arrêtèrent aussi. L'Africain entendit le bruissement des feuilles devant lui et sur sa droite. Il serra la crosse de son pistolet alors que son poulx s'accélérait.

Un rat de jungle traversa devant eux avec la rapidité d'une flèche pour disparaître dans l'épaisseur de la végétation. Bolan reprit sa marche en avant.

Ukéwéré regardait le sol de la jungle en marchant. Les Belges et le cow-boy américain ne connaissaient pas la technique pour ne pas laisser de traces derrière eux, et les troupes tutsies n'avaient certainement pas eu de mal à les suivre. Le sol était jonché de branchages cassés qui indiquaient clairement la direction qu'ils avaient prise.

Ukéwéré suivit ses deux compagnons vers un remblai et une mare d'eau. Le grand Américain s'arrêta et releva des traces dans la boue. Ukéwéré vint à côté de lui et aperçut les traces ainsi que des empreintes de rangers.

L'Africain suivit les deux hommes qui passaient le cours d'eau. Collier était un bon traceur, et il se demanda où ce grand homme blanc avait acquis ce don. Lui-même avait appris avec son père et ses oncles quand il était enfant, quelquefois ils lui apprenaient aussi à se

servir des armes traditionnelles de sa tribu, comme la pousse, la lance ou la sarbacane.

En se remémorant son éducation, Ukéwéré fut attiré par le fusil que Collier tenait dans sa main droite. Derrière lui, Walters portait la même arme. Sa main vint se placer sur son automatique dans sa ceinture, et il laissa ses doigts courir le long de la poignée.

Ukéwéré ne s'était jamais servi d'un automatique, et il était heureux que Collier lui en ait donné un petit. Les fusils avaient l'air lourds et compliqués. Alors que pour le pistolet, il suffisait d'armer et de presser la détente, avait dit Collier.

Le grand Américain s'arrêta une nouvelle fois quand il atteignit une ouverture dans la forêt. Ukéwéré l'observa qui étudiait la zone pendant plusieurs minutes, puis il se déplaça avec précaution dans la clairière. Ukéwéré le suivit, sa main toujours sur la poignée de son automatique.

Comment visait-on avec un pistolet ? Collier avait dit de prendre une ligne qui allait de ce qu'on visait jusqu'au canon où l'on alignait un petit monticule dans un trou. Mais comment exactement faisait-on cela ? Avec une sarbacane, il suffisait de pointer, et il supposait qu'avec un pistolet c'était la même chose. De toute façon, il adopterait cette méthode s'il était obligé de tirer. Ensuite, il espérait que son projectile arrive à destination.

Ses pensées revinrent à la sarbacane, à son père et aux deux frères de celui-ci. Ses oncles qui lui avaient demandé de venir se réfugier au Zaïre après le meurtre de ses parents. Depuis des siècles, les Twas du Rwanda rejoignaient leurs cousins dans le pays voisin quand la guerre éclatait. Au Zaïre, les Twas avaient résisté à tous les changements de gouvernement. Les Twas de ce pays vivaient dans les montagnes et dans la jungle comme leurs ancêtres le faisaient.

Ukéwéré avait refusé l'offre de ses oncles préférant rester et venger ses parents d'une façon ou d'une autre.

Collier se baissa pour étudier de nouvelles traces, et Ukéwéré le vit soulever quelque chose de blanc. Il regarda de plus près et s'aperçut que c'était un mégot de cigarette. Le grand homme se tourna vers lui et Walters.

— Nous sommes tout proches, murmura-t-il. Il est encore chaud.

Il le jeta sur le sol, se déplaçant encore plus doucement et plus précautionneusement.

Ukéwéré sentit la tension monter d'un cran dans sa poitrine. Ils allaient se trouver face à des soldats tutsis, et cela allait se passer très prochainement. Comment allait-il se comporter ? Serait-il vaillant comme les héros twa dont on lui racontait les histoires quand il était

enfant ? Ou serait-il pris de panique et serait-il un lâche comme il y en avait aussi dans ses histoires ? Il avait été entraîné à se battre mais il n'avait jamais affronté un homme face à face. Il avait vengé le meurtre de ses parents en trichant plus qu'en acceptant la lutte, et bien qu'il soit responsable de nombreux morts tutsi et hutu, ces morts avaient été provoquées par des informations qu'il avait données aux uns et aux autres et non pas par des combats héroïques.

Il avait vendu des renseignements mais d'autres avaient essayé de le tuer. Comment réagirait-il dans un face-à-face avec un ennemi armé ?

Soudain, alors qu'il se déplaçait dans la forêt Rugégé, Ukéwéré réalisa que sa transformation était complète. Il ne savait peut-être pas très bien comment il réagirait lors d'un combat, mais il savait qu'il ne participerait plus à l'assassinat à distance d'êtres humains. Les hommes qui avaient été tués par sa faute, aussi bien les Hutus que les Tutsis, n'étaient pas les responsables de la mort de ses parents. Ils étaient juste des hommes, comme lui, qui avaient été pris dans le carnage qui infectait ce pays.

Ces hommes – les Hutus et les Tutsis – tuaient, violaient et pillaient et leur attitude était honteuse. Mais rien n'était plus honteux que ce qu'avait fait Sal Ukéwéré. Les Tutsis massacraient les Hutus parce qu'ils étaient hutu. Les Hutus faisaient une boucherie des Tutsis parce qu'ils étaient tutsi. Ukéwéré orchestrait les morts d'hommes et de femmes des deux tribus pour les mêmes raisons fanatiques.

Bolan s'arrêta soudainement et laissa traîner sa main sur le sol une nouvelle fois.

Ukéwéré frissonna. Il écouta, mais n'entendit rien. Il regarda, mais ne vit rien dans l'épaisseur de la jungle.

Comme il se concentrait pour voir ce qui avait fait s'arrêter le grand homme, Ukéwéré réalisa autre chose. Il savait qu'il ne jouerait plus ce rôle d'assassin à distance. Il pensait qu'il tenterait plutôt de combattre l'injustice, et dans cette voie il essaierait de continuer à venger ses parents. Mais à partir de maintenant, il distinguerait qui des Hutus et des Tutsis étaient responsables des pires exactions, et qui étaient les victimes.

Ukéwéré comprit qu'il voulait ressembler un peu plus à cet homme qui disait s'appeler John Collier. Collier mesurait... un mètre quatre-vingt-dix ? et lui, euh, un mètre quarante-deux ! et le petit homme éclata d'un énorme rire silencieux.

Soudain, il sut ce qui avait fait s'arrêter Collier et qui ne pouvait se voir ni s'entendre parce que ce n'était pas visible et n'émettait aucun son.

L'odeur parvenait à ses narines depuis que Collier s'était arrêté, mais c'est seulement maintenant qu'Ukékéré l'identifiait. De la fumée. De la fumée de cigarette.

Ses mains tremblèrent. Ukékéré saisit le pistolet dans sa ceinture.

William Morrison regardait le soleil qui perçait à travers les branches des arbres, quand il vit Streak qui se réveillait et s'asseyait sur ses couvertures. Le maquilleur avait l'air malade. Morrison savait ce qu'il ressentait car il était dans le même état, et il pensa aux propos immortels du comique W.C. Fields : « J'ai l'impression que l'armée russe est en train de marcher sur ma langue. » Un peu comme après une nuit de fête quand la gueule de bois vous rappelle vos abus.

Morrison n'avait pas la gueule de bois, d'ailleurs il n'avait pas bu de bière depuis maintenant presque vingt ans. Et sa bouche n'était pas particulièrement sèche, bien qu'il eût aimé boire un peu d'eau. Mais chaque muscle, chaque os de son corps et ses paupières semblaient peser des tonnes.

Streak se leva et fit quelques pas. Puis il adressa un léger sourire un peu embarrassé au comédien.

Morrison projeta son regard de l'autre côté de la clairière là où Spaak était encore enfoui sous ses couvertures. Le petit con était responsable de l'état de Morrison. L'acteur n'avait pas réussi à retrouver le sommeil après que l'arrogant petit connard eut essayé de violer Denise, et il était resté éveillé tout le reste de la nuit afin d'être prêt à agir si jamais Spaak tentait de répéter sa performance. Sa vigilance avait été inutile. Spaak s'était réveillé une fois à l'aurore pour aller pisser, mais il était retourné se coucher sans rien tenter.

Aux mouvements de Denise à son côté, Morrison comprit qu'elle allait se réveiller. Il se força à se lever aussi vite que son corps le lui permettait. Il commença à rassembler les couvertures qu'ils avaient sorties pour passer la nuit et à les plier. Du coin de l'œil, il vit Spaak qui se réveillait à son tour.

Le play-boy massa sa nuque et jeta un regard mauvais à Morrison qui n'était pas mécontent d'être responsable du mal de tête de Spaak. C'était bien le moins qu'il avait mérité après son geste odieux.

Denise LeFevre se leva et commença à rouler ses couvertures, et les sentiments confus qui avaient tourné dans la tête de Morrison toute la nuit s'intensifièrent de nouveau. Il glissa son magnifique couteau dans sa gaine et posa un genou à terre. Voulant effacer les traces de leur passage, il ramassa la nourriture qui avait été renversée et la remit dans les boîtes de conserve. Il ne voulait pas regarder Denise car il savait ce qu'elle pouvait ressentir, et il ne voulait pas la gêner. Ses

pensées étaient vraiment confuses et il se dit qu'il était préférable de rester dans cet état plutôt que d'essayer de mettre de l'ordre et d'affronter la réalité.

Toute la fin de la nuit, alors qu'il était allongé et ne pouvait pas dormir, il avait médité afin de comprendre pourquoi Denise lui rappelait tant Lois. Elles n'avaient pourtant rien en commun. Elles ne jouaient pas de la même façon. Ne se ressemblaient pas physiquement... Alors, quel était le rapport entre les deux femmes ? Depuis qu'il avait senti Denise si proche de lui sous la couverture, il combattait l'idée que son cœur imposait à son esprit. Mais il ne pouvait pas échapper à la réalité plus longtemps. Il n'y avait pas de ressemblance entre les deux femmes. La raison se trouvait en lui. La raison qui lui faisait se souvenir de Lois quand il voyait LeFevre était simple : il avait été amoureux de Lois et maintenant il aimait Denise.

Et il se sentit coupable d'un tel sentiment.

Morrison ne se laissa pas gagner davantage par ses sentiments. Pour la première fois depuis que Lois était décédée, il se souciait de la suite de sa vie. Et il découvrit que, plus que personne d'autre au monde, il voulait continuer de vivre et d'être heureux.

Quand les trois autres eurent fini de ramasser leurs affaires, ils se tournèrent vers Morrison qui déclara :

— Prêts ?

Streak et LeFevre acquiescèrent. Spaak détourna la tête sans dire un mot.

Morrison prit la tête du petit groupe. Il marchait avec précaution dans l'herbe mouillée par la rosée, et son cœur battait trop fort. Pourquoi ce matin ? Pourquoi Denise, il n'aurait su le dire. C'était comme si la vie renaissait.

Une main vint se poser sur son épaule.

— Tout va bien ? demanda Streak, sa voix tremblant d'inquiétude.

C'est seulement à cet instant que Morrison revint à la réalité. Et la réalité, aujourd'hui, c'était un coup de machette mortel ou une rafale de pistolet-mitrailleur.

— Oui, tout va bien, répondit le vieil acteur.

Et il recommença à avoir vingt ans sans plus chercher à comprendre pourquoi.

Denise LeFevre remonta la colonne, vint à sa hauteur et lui saisit le bras.

— Je t'aime, soupira-t-elle. Je t'aime, Dusty.

Elle avait dit cela sans préambule, sans pudeur et sans provocation. Morrison sourit, se demandant si la joie qu'il éprouvait

allait l'ensevelir.

— Je t'aime, moi aussi, dit-il, posant sa main sur le bras de l'actrice. Alors que dirais-tu de sortir de ce coin pourri et de commencer une nouvelle vie ailleurs ?

La comédienne sourit à son tour. Se tenant la main à présent, ils marchaient dans la forêt Rugégé. Où Morrison allait, il n'en avait aucune idée. Ce qu'il ferait quand il y arriverait, il n'en savait rien. Mais ce qu'il savait, c'était que son cœur était léger, et qu'il n'aurait jamais cru pouvoir éprouver un tel bonheur depuis ce jour maudit où un médecin lui avait annoncé que Lois était perdue.

Voilà pourquoi il se sentit si démuni quand des hommes armés de fusils apparurent à travers les arbres devant lui.

CHAPITRE IX

Le signe le plus anodin et pourtant le plus caractéristique pour repérer un ennemi posté est la fumée d'une cigarette et l'odeur qu'elle transporte. Mais l'Exécuteur avait senti une présence plus d'une cinquantaine de mètres avant même que la fumée ne vienne à lui. Ce qui avait provoqué sa méfiance ? Il n'aurait su le dire précisément. Sans doute ce que l'on appelle communément le sixième sens, une capacité que développent les meilleurs guerriers et qui participe plus de leur force de concentration que de quelque mystère paranormal.

Bolan attendait, écoutait, la main dressée pour faire signe à Ukéwéré et Walters de ne pas bouger. Un léger bruit avait traversé les feuillages, et il attendait de l'entendre de nouveau. Le bruit lui était familier – le frottement du tissu d'un treillis sur lui-même.

Se tournant vers Ukéwéré, Bolan lui tendit son fusil, puis murmura dans son oreille :

— Reste ici. Je vais revenir te chercher.

Ukéwéré saisit le fusil dans sa main comme s'il s'agissait d'un crotale.

Regardant au-delà du petit homme, Bolan saisit le regard interloqué de Walters. D'un mime rapide, il lui transmet l'ordre d'expliquer à Ukéwéré le maniement du fusil, puis il se tourna vers l'endroit où il avait localisé l'ennemi.

L'Exécuteur prit son imposant .44 Magnum dans la main droite et s'allongea dans l'humus de la jungle. Prenant soin de tenir le revolver au-dessus des déchets végétaux qui couvraient le sol, il se déplaça aussi silencieusement qu'un animal de la forêt.

Vingt mètres plus loin, entre les feuilles, les lianes et les troncs entremêlés, Bolan vit une lueur. Il scrutait, attendant d'en voir plus. Il semblait que les feuilles elles-mêmes bougeaient. La jungle paraissait calme. Mais quelque chose était différent. Quelque chose n'était pas à sa place.

L'Exécuteur continua à observer patiemment jusqu'à ce qu'il localise de nouveau le mouvement. Ses yeux se focalisèrent sur le point précis, là où les feuilles ne bougeaient pas de façon naturelle, mais comme en un bloc compact Concentrant encore son regard, il put

voir la silhouette exacte de l'homme qui créait ce mouvement presque indiscernable, mais très caractéristique : le mouvement d'un soldat en treillis camouflé. Tout autour de l'endroit d'où venait le mouvement, les feuilles étaient une brillante jungle verte. Mais l'endroit qui bougeait était tacheté de marron foncé. « Personne n'est parfait », pensa l'Exécuteur en s'offrant à lui-même l'esquisse d'un sourire.

L'Exécuteur reprit lentement sa reptation. Contournant précautionneusement les obstacles et évitant de provoquer le moindre bruit, il se rapprocha centimètre après centimètre de l'homme.

Enfin, il ne fut plus qu'à une dizaine de mètres de l'ennemi. L'homme était assis, adossé à un arbre. Un grand et puissant Tutsi. Que faisait-il là, seul à surveiller le sentier ?

Le point rouge de sa cigarette sortit de la pénombre le visage de l'homme ainsi que sa main et son avant-bras. Mais Bolan avait déjà localisé le Fal FN posé contre le tronc de l'arbre.

Totalement silencieux, Bolan avança jusqu'à être à trois mètres de la sentinelle. Alors, dans un mouvement fluide, l'Exécuteur se dressa sur les genoux et, son poignard Stealth Hawk bien en main, s'abattit sur le soldat. Sa main gauche se plaqua fortement sur la bouche de l'homme, l'empêchant de crier en même temps qu'il lui tirait la tête en arrière, offrant à la lame un espace bien dégagé où trancher. La carotide céda tout de suite et le sang jaillit en geyser. L'homme n'avait fait aucun bruit, mort dans l'instant. Son corps s'affaissa doucement dans les feuilles mortes, soutenu par l'Exécuteur qui voulait éviter le moindre bruit.

Bolan récupéra le fusil d'assaut du soldat et les munitions qu'il portait à la ceinture, puis revint rapidement vers Ukéwéré et Walters qui l'attendaient. L'Africain était toujours en train de regarder le canon du fusil que lui avait donné Bolan.

— Est-ce que tu crois que tu pourras t'en servir ? demanda l'Exécuteur.

Ukéwéré leva les yeux vers lui ; son regard en disait long sur le doute qui l'assailait.

— Tu préfères le pistolet ?

L'homme acquiesça, avec un grand sourire d'enfant.

— Alors laisse le fusil, nous en trouverons sûrement d'autres en chemin.

L'Exécuteur se tourna vers Walters.

— Tater, je sors du sentier. Les autres doivent être proches. Je vais balayer la zone devant nous, ils doivent avoir un autre homme posté près d'ici. Prends Sal avec toi et marche en bordure du sentier pendant

vingt minutes, puis attends jusqu'à ce que tu entendes le premier coup de feu.

Il se retourna vers l'Africain.

— Tu peux rester planqué si tu veux, Sal.

Ukékéré fit non de la tête.

Bolan étudia le regard du petit homme pendant quelques secondes. Il y avait bien un changement. Le Twa ne s'était pas transformé en héros de B.D. par un coup de baguette magique, mais quelque chose avait fait qu'il n'était plus, ou plus seulement, le sale petit emmerdeur ne voyant que le bénéfice qu'il pouvait tirer d'une transaction. Le Pygmée avait grandi, et ce n'était pas du tout un jeu de mots.

— O.K. Allons-y, dit l'Exécuteur

Les hommes de la milice qui se reposaient entre les arbres furent aussi surpris que Morrison et la petite troupe qui l'accompagnait, de se retrouver face à face.

Morrison poussa Denise LeFevre sur le sol, et dégaina ses deux Colt .45 Pacemakers.

Un petit et frêle homme noir portant le costume multicolore de sa tribu attrapa le fusil d'assaut qui était à côté. Morrison arma les .45 et tira aussitôt, sachant que, même à bout portant, ses charges à blanc ne pourraient faire que diversion.

L'homme, effrayé par le bruit, recula d'un pas, perdit l'équilibre et s'effondra dans les feuilles mortes. Un autre homme dans la même tenue sortit du sous-bois et se précipita dans la direction de Morrison. Le vieil acteur, sachant que sa seule chance était le corps à corps se jeta à son tour vers lui et, parvenu à quelques centimètres, lui tira une cartouche en plein visage.

La charge de poudre, très puissante, brûla fortement le visage de l'homme et fit éclater les nerfs optiques. Ses yeux roulèrent en arrière et il tomba sur le sol, le visage en avant.

Reprenant son souffle, Morrison allait poursuivre le combat contre les deux derniers Hutus sans aucun espoir d'en sortir vivant, quand il sentit un terrible choc à la base du cou.

Du feu envahit son cerveau, et l'acteur tomba sur ses genoux. Il essaya de se concentrer sur la vision qu'il avait du sol devant lui mais tout se brouillait. Derrière lui, il entendit le cri de Spaak :

— Ne tirez pas ! Je l'ai assommé ! Ne nous tuez pas !

La rafale heurta l'ouïe du vieil acteur. Spaak cria de nouveau.

Mais cette fois, le cri du jeune play-boy fut un cri de douleur.

Morrison vit deux pieds juste devant lui. Il essaya de se relever, mais la douleur qu'il éprouvait à l'arrière de la tête l'en empêcha. Il comprit ce qui arrivait ensuite comme si cela se produisait au ralenti.

L'homme souleva sa tunique et Morrison vit un genou découvert qui vint le heurter en plein visage. Le vieil acteur partit en arrière sous le choc.

Il vit ensuite un visage menaçant au-dessus de lui, puis un fusil qui s'élevait en l'air pour le frapper.

Pour la dernière fois, Morrison essaya de réagir. Mais son corps ne répondait pas à son cerveau. Le fusil fendit l'air. Il ferma les yeux.

Bolan avait rapidement trouvé la piste des soldats tutsis. Ils ne devaient pas se sentir menacés, car ils faisaient une pause, sans chercher à passer inaperçus.

Après avoir traversé un barrage épais de feuillage et de branches, l'Exécuteur découvrit les hommes assis en cercle, le dos appuyé contre le tronc des arbres.

L'Exécuteur se déplaça comme un fauve pour faire le tour de la clairière, mais s'écrasa soudain au sol, persuadé d'une présence sur son flanc. Saisissant le fusil d'assaut qu'il portait jusque-là en bandoulière, il chercha à situer le danger. Masqué par le tronc d'un chêne centenaire, il ramassa plusieurs poignées de terre humide sur le sol et s'en macula le visage, puis se redressa lentement. À part les soldats réunis dans la clairière, il y avait bien un deuxième garde qui, lui, était sur le qui-vive.

L'Exécuteur considéra la situation. L'homme était debout au centre de la clairière, à une dizaine de mètres. Dès qu'il quitterait la cachette que constituait le chêne derrière lequel il était, Bolan n'avait plus aucun moyen de se poster par la suite.

Le regard de l'Exécuteur ratissa la zone. Il saisit dans sa ceinture un des chargeurs supplémentaires de Fal. Il risqua un nouveau coup d'œil de la zone et vit que le garde s'était retourné et avançait en diagonale vers lui.

Se mettant sur la pointe des pieds, l'Exécuteur ôta trois balles du chargeur et les lança en pluie par-dessus la tête du garde pour les faire retomber à cinq mètres de lui, en lisière de la jungle. Le bruit attira l'attention du garde sur sa gauche et lui fit faire les quelques pas qui l'entraînèrent à son tour sous le couvert des arbres.

Il était maintenant à deux mètres de Bolan, hors de vue de ses compagnons. Bolan avait quitté sa cachette avant que le garde ne

comprît ce qui lui arrivait. Le poignard Stealth Hawk fit son office dans la plus parfaite discrétion et le garde tomba sur le sol dans un léger gargouillis de sang.

Dès lors, l'Exécuteur se déplaça à la vitesse de l'éclair. Il traça sa route à travers la forêt vers l'endroit où discutaient les soldats. Ils faisaient trop de bruit pour entendre la course du guerrier solitaire. Il entendit le rire de l'un d'eux, lorsqu'il se posta derrière le dernier arbre au bord de la clairière. D'où il était, il pouvait voir le visage de deux hommes.

L'un d'eux, en treillis vert, avait une barbe coupée ras. Son fusil était à ses pieds. L'autre portait un treillis camouflé et avait de longs cheveux frisés.

Dans son angle de vue, Bolan pouvait apercevoir des bras et des genoux qui appartenaient à deux autres Tutsis. Un cinquième homme était assis les jambes repliées à leur gauche. Un sixième était calé sur ses coudes.

Bolan regarda au-delà des hommes et vit que les feuilles des arbres bougeaient légèrement. Walters et Ukéwéré étaient en place. Le vieux mercenaire était un pro et avait deviné, au vu des Tutsis, la stratégie de l'Exécuteur. Pour éviter qu'Ukéwéré ne se lance dans une action intempestive qui serait venue contrarier Bolan, il devait le tenir près de lui.

L'Exécuteur avança de quelques pas sur le côté et prit une position à quarante-cinq degrés de là où devaient se tenir ses compagnons. La dernière chose à faire serait de se tirer dessus durant la bagarre. Lentement, méthodiquement, il détacha la courroie du fusil d'assaut et mit le sélecteur sur semi-automatique.

Il prit tout son temps pour viser l'homme à la barbe, inspira profondément, expira à moitié, bloqua sa respiration et appuya sur la détente. La balle frappa entre les yeux et du sang s'écoula du trou qui ornait proprement le front du Tutsi.

Les autres soldats restèrent un instant sans bouger, tant la surprise avait été grande. Bolan utilisa cette fraction de seconde pour tirer comme à la foire l'homme en treillis camouflé. Cette fois, il avait visé le cœur, et le soldat, déséquilibré, partit en arrière, couché pour l'éternité. Avant que le corps ne touche le sol, l'Exécuteur avait quitté son emplacement et pénétré dans la clairière.

À ce moment, il entendit la rafale du fusil de Walters. Une puissante rafale qui avait dans un premier temps fait reculer de trois pas un des soldats avant de le jeter au sol, et, dans le temps suivant, avait fauché son compagnon en plein mouvement alors qu'il allait saisir son arme.

L'Exécuteur piqua un sprint dans la clairière, armant son fusil d'assaut mais, avant qu'il ne puisse intervenir, les deux derniers Tutsis tombaient sous les balles de Walters.

Soudain, le silence remplaça le bruit des armes.

Si les traces laissées par Morrison et ses compagnons n'avaient pas été dures à suivre jusqu'à présent, elles étaient plus difficiles à repérer maintenant, la nature du sol étant plus ferme, moins humide, et la jungle moins dense. Et la troupe n'était peut-être pas si proche d'eux que l'avait d'abord cru Bolan. En effet, si les Tutsis avaient pensé être proches de leur gibier, ils ne se seraient pas arrêtés pour se reposer.

Bolan décida donc de passer la nuit sur place et de repartir à l'aube. Cette nuit passée dans la jungle ne dérangeait guère le vieux mercenaire, habitué à toutes les situations. Quant au Pygmée, c'était pour lui un retour à ses racines et à l'enfance, le prolongement des réflexions qui se bousculaient dans sa tête depuis sa rencontre avec celui qu'il appelait Collier. Étrangement, Bolan se trouvait un peu dans la même situation. Cette jungle le renvoyait à une vie jamais oubliée, à une autre jungle et une autre guerre qui l'avaient marqué à vie. Et il aima ce temps arrêté, cet espace de paix dans une vie de tuerie et de vengeance. Lorsqu'il s'endormit bercé par les bruits de la nature qui en auraient inquiété bien d'autres, ce fut l'esprit libre de toute colère et de toute violence. À l'instant de plonger dans le sommeil, sa dernière pensée fut pour son frère, l'avocat, dont il avait si peu de nouvelles et qui vivait, lui, une vie normale, cette vie que des millions de gens trouvaient banale et dont l'Exécuteur était privé pour toujours.

Si Morrison et ses amis avaient réussi à échapper aux Tutsis, ils n'auraient peut-être pas échappé aux rebelles hutus dont l'Exécuteur voyait maintenant les traces dans la terre molle.

Ils s'étaient remis en route à l'aube et marchaient maintenant depuis quatre heures. La chaleur commençait à être vraiment pénible. N'ayant aucune provision, ils n'avaient rien mangé depuis la veille et, malgré une nuit reconstituante, la fatigue se faisait sentir. La traque devait finir vite. D'ailleurs, l'Exécuteur savait que le temps jouait contre eux, et surtout contre Morrison. Il grimpa en haut d'un grand hévée afin d'avoir une vue plus précise de la configuration du terrain. Il balaya de ses jumelles un demi-cercle devant lui, sans rien voir d'abord que de la jungle à perte de vue. Pourtant une trouée semblait s'ouvrir à quatre ou cinq cents mètres. Il décida de pousser jusque-là dans l'espoir d'une meilleure vision de la géographie environnante.

Les trois hommes avançaient en silence, déployés sur un axe d'environ cinquante mètres. Soudain, l'Exécuteur fit signe à ses coéquipiers de stopper. La trouée était là, devant eux à cinquante pas. Et il y avait du monde dans ce qui semblait une petite clairière. Des fuyards cachés dans la forêt pour fuir les massacres ?

À la jumelle, Bolan détailla quatre hommes habillés de tuniques aux couleurs chatoyantes. Ça, sans aucun doute, c'étaient des Hutus ; plutôt des civils – mais ici ça ne voulait pas dire grand-chose.

Mais la découverte qu'il fit dans ses jumelles la seconde suivante le pétrifia. Deux hommes, l'un blanc portant un blue-jean et l'autre, un Noir habillé en costume traditionnel hutu, reposaient sur le sol, apparemment morts.

Bolan déplaça les jumelles sur la gauche et il aperçut celui qui devait être Morrison. L'homme était étendu par terre. Ses yeux étaient bandés, mais il portait des bottes de cow-boy, une ceinture et des étuis de pistolets vides. Arrivait-il trop tard ?

L'Exécuteur régla ses jumelles sur le visage de celui qui peut-être était responsable de sa présence dans ce coin perdu du monde et il vit du sang coagulé à la commissure des lèvres.

À côté de Morrison, Bolan observa un petit homme ficelé comme un saucisson. Celui-là était vivant, ses épaules tremblaient, de peur ou de fièvre. De l'autre côté une femme était assise portant un jean et un T-shirt. Elle aussi avait les yeux bandés, et ses mains étaient attachées dans son dos.

Bolan passa les jumelles à Walters qui l'avait rejoint. Le mercenaire étudia longuement la scène qui se présentait à ses yeux, puis rendit les jumelles à Bolan.

— Tu penses qu'ils réfléchissent s'ils doivent les tuer ou non ? demanda-t-il.

L'Exécuteur fit non de la tête.

— C'est une décision qu'ils ont déjà prise. Ils réfléchissent plutôt à la manière de les tuer.

Walters saisit son fusil.

— Nous aurions besoin d'un meilleur éclairage et d'une lunette pour faire ça, tu ne crois pas ?

— L'armurier de la forêt Rugégé est fermé, Tater, dit Bolan alors qu'il s'armait à son tour. Occupe-toi de ce qui est à gauche, je prends la droite.

— Reçu.

Bolan vit le mercenaire caler le fusil d'assaut contre son épaule et prendre sa visée.

L'homme sur la droite était assis presque de profil par rapport à l'Exécuteur. Le premier tir de Bolan l'atteignit à la tempe, le sang gicla, le cerveau et des fragments d'os explosèrent de l'autre côté de la tête et aspergèrent le visage de l'homme qui était juste sur sa droite. Les mains de celui-ci vinrent se plaquer sur son visage instinctivement pour essuyer le sang.

L'Exécuteur en profita pour viser ses mains. Le fusil de Walters tonna à son tour. Appuyant sur la détente, Bolan vit les doigts du Hutu se couvrir de sang quand la balle vint fracasser sa boîte crânienne.

Quand il visa sa troisième cible, Bolan vit que la première balle de Walters s'était fichée dans le sol. Lui et son compagnon tirèrent en même temps, et la balle suivante de l'Exécuteur entra dans la gorge du rebelle hutu, le décapitant à moitié.

La balle de Walters frappa sa cible en plein cœur. Du sang en sortit comme un torrent.

Bolan remit le fusil sur son épaule, et s'apprêtait à entrer dans la clairière quand une tache de couleur sur la colline d'en face retint son regard. Sans erreur possible, il s'agissait d'une tunique hutue. Une seconde plus tard, sept Hutus apparurent à leur tour. Et tous portaient des Fal FN.

— Allons-y, Tater. Nous devons récupérer la troupe avant les rebelles.

Sautant par-dessus les racines, évitant les troncs d'arbres, les deux hommes sprintèrent à travers la forêt. Quand ils atteignirent la vallée, Bolan aperçut les rebelles. Les hommes étaient encore à deux cents bons mètres, mais ils se rapprochaient très rapidement.

Bolan exécuta un tir au jugé vers le premier des Hutus. La balle ne rencontra que le sol mais elle fut suffisamment proche pour effrayer le rebelle et le forcer à se jeter à terre.

Arrachant le bandeau qui barrait les yeux de Dusty Morrison, l'Exécuteur força l'acteur à se mettre debout et dans le mouvement coupa ses liens avec son poignard.

Bolan détachait déjà la femme qui était à côté de Dusty et la relevait quand il demanda :

— Peux-tu courir ?

Morrison répondit par un hochement de tête.

— Alors, allons-y.

Bolan encouragea le comédien à démarrer devant lui vers l'autre versant de la vallée. Il se tourna et tira de nouveau une rafale vers la colline et il vit Walters qui s'occupait de l'autre homme et le prenait sur son épaule.

Deux des Hutus tombèrent foudroyés. Les autres se jetèrent dans les hautes herbes.

Revenant vers la position où ils avaient laissé Ukéwéré, Bolan aperçut Morrison qui courait comme un champion, portant presque la femme qui était avec lui. L'Exécuteur rattrapa le cow-boy alors que les premières balles de leurs poursuivants fusaient autour d'eux. Soudain, Ukéwéré jaillit devant lui.

L'Africain tenait le fusil d'assaut que Walters lui avait donné. N'essayant même pas de viser, il tira une longue rafale qui secoua tout son corps, mais atteignit son but : deux Hutus tombèrent en roulé-boulé comme des gazelles foudroyées.

Morrison avait atteint les arbres et se laissa tomber sur le sol avec sa compagne. Bolan le suivait et le dernier à se mettre à couvert fut Tater et son fardeau. Ukéwéré continua son barrage de feu jusqu'à ce qu'il n'ait plus de munitions, il saisit alors un chargeur plein et commença à se demander comment il fallait le placer.

Alors que Walters et l'homme qu'il tenait plongeaient sur le sol derrière lui, l'Exécuteur se mit sur un genou, posa son coude sur une branche afin de trouver son équilibre et prit la relève du Twa.

Le dernier Hutu tomba sur le sol au centre de la vallée, le torse perforé.

Bolan fit un rapide pointage dans sa tête. Le groupe de Hutus était au tapis, mais il pouvait en venir d'autres. Il n'allait pas falloir s'éterniser. Il se tourna et vit que Walters avait ôté le bandeau des yeux de l'homme qu'il portait, et qu'il coupait les liens qui le retenaient prisonnier. Ukéwéré avait enfin réussi à charger son fusil, et attendait fièrement les ordres de l'Exécuteur.

CHAPITRE X

Sur la route qui menait à Cyangugu, Morrison, Denise LeFevre et Streak ayant échappé à la mort célébraient cette victoire avec de grands éclats de rire. Leurs nerfs avaient été mis à rude épreuve et ils avaient besoin de se décharger de leurs angoisses. Même la mort de Spaak ne retenait pas leurs explosions de joie. Après tout, le petit salaud n'avait eu que ce qu'il méritait. Un Hutu l'avait haché d'une rafale, aussitôt qu'il avait eu assommé Morrison. La lâcheté ne paye pas. Dans ces journées d'horreur, la petite troupe avait perdu son innocence et ne s'en remettrait sans doute jamais, mais, pour l'instant, il s'agissait de recouvrer le goût de la vie à n'importe quel prix. De plus, ils étaient complètement épuisés de cette dernière journée de marche forcée qui les avait ramenés, par le plus court chemin cette fois, à la Lincoln.

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, dit Walters, mais nous ne sommes pas encore sortis d'affaire.

Immédiatement un silence pesant s'installa dans la voiture.

Bolan commença un briefing rapide.

— Les Tutsis n'ont pu que trouver leurs morts ainsi que Duke et Bradfordson. Ils vont certainement enquêter à la plantation. Nous devons récupérer Wasémé et Janet le plus rapidement possible. Aussitôt qu'elles seront avec nous, nous devons quitter le pays. La frontière la plus proche est celle du Zaïre.

— Oui, mais elle est fermée des deux côtés par les deux gouvernements. Et, de plus, contrôlée par les rebelles hutus, commenta Walters.

L'Exécuteur conduisait en direction de la plantation.

— Tu as raison, Tater. Nous ne pourrons jamais passer par Bukavu, dit-il. Nous traverserons donc la frontière par le lac Kivu.

La plantation était juste devant eux.

— Sal, dit Bolan, tu ne m'as pas dit que tu avais de la famille au Zaïre ?

— Mes oncles et leur famille, acquiesça le petit homme.

— Pouvons-nous entrer en contact avec eux ?

Ukékéré réfléchit quelques instants.

— Ils vivent dans les montagnes avec leur tribu. Mais j'ai un cousin qui réside maintenant à Goma, énonça-t-il en haussant les épaules. Il a le téléphone. Je peux essayer. Pourquoi ?

— Parce que nous aurons besoin d'avoir quelqu'un pour nous réceptionner de l'autre côté du lac. Et nous aurons besoin d'un endroit pour nous cacher. Il n'y a aucune garantie que les Tutsis ou les Hutus respectent les frontières si nous sommes repérés.

L'Exécuteur ralentit, inspecta du regard les abords : pas de militaires, pas de jeep en vue... Il entra dans la plantation. Quand il s'arrêta devant le porche, Wasémé Duke et Janet Nyungwé se précipitèrent.

— Sal, va à l'intérieur et passe ton coup de fil, ordonna Bolan.

Ukékéré sortit du véhicule et courut en passant devant les deux femmes sans s'arrêter. Wasémé se pencha vers la vitre où était assis Walters et demanda doucement :

— Il est mort ?

Walters hocha tristement la tête.

Wasémé ferma les yeux alors que le mercenaire ouvrait la porte pour elle, et il l'aida à prendre place dans la Lincoln. Janet s'assit entre Bolan et Morrison à l'avant et Denise LeFevre se glissa sur les genoux du vieux comédien.

— Je savais que j'aurais à fuir quand tout cela serait fini, murmura Wasémé.

Elle regarda Walters. Dans ses yeux Bolan vit qu'elle était en pleine confusion, partagée entre la nouvelle de la mort de son mari et la possibilité qui s'offrait à elle de commencer une nouvelle vie.

Quelques minutes plus tard, Ukékéré sortait tout excité de la maison.

— Je l'ai eu, cria-t-il comme s'il venait de réussir un exploit. Et mon oncle était chez lui en visite. Il est déjà parti pour prévenir la tribu.

Bolan démarra aussitôt. Il n'était pas nécessaire d'attendre l'ennemi. La voiture prit la route du lac Kivu.

La petite baie au nord de Cyangugu n'était pas le lieu de rendez-vous des plus beaux yachts du monde, mais c'était une marina, pas un port militaire. Les beaux yachts avaient quitté depuis longtemps ces eaux troublées par la guerre, mais même dans les pays de misère la richesse abonde et les Zaïrois ou les Rwandais riches n'avaient pas

tous disparu. Ceux qui faisaient leur fortune avec la guerre avaient leurs bateaux par ici.

L'Exécuteur se cala contre des rochers pour embrasser le lac Kivu du regard à l'aide des jumelles. Au nord-ouest, on ne voyait pas de terre et l'eau allait jusqu'à l'horizon. Une mince presque île masquait l'autre partie du lac. Entre les deux, des petits bateaux dans un état pitoyable flottaient sur l'eau, attachés à des pieux de bois. Des ordures étaient rassemblées le long du quai et plusieurs trous étaient visibles dans le ponton.

Il n'y avait aucun signe de Tutsis, de Hutus ou même de vie.

À travers les jumelles, Bolan inspectait l'état des bateaux à l'ancre. Il les considéra les uns après les autres, les rejetant tous après une courte expertise. Certains étaient trop petits. Les autres étaient en si mauvais état qu'il était surpris qu'ils n'aient pas déjà rejoint le fond de la mer.

Les jumelles s'arrêtèrent pour finir sur un Carver qui devait mesurer une douzaine de mètres. Le bateau disposait d'une petite cabine et d'un pont capable d'accueillir une soirée dansante.

Bolan observa le bateau à l'œil nu. Cela irait. À cette distance, il semblait en état de marche.

Se détournant, l'Exécuteur longea les rochers jusqu'à l'endroit où il avait laissé Walters en charge des autres. Il trouva Ukéwéré et le vieux mercenaire en train de monter la garde, et les trois théâtraux cachés derrière un amas d'immondices.

— J'ai trouvé un bateau et je vais monter à bord pour voir s'il fait l'affaire, expliqua Bolan. Restez planqués jusqu'à ce que vous entendiez le bruit du moteur.

Walters acquiesça et commença à rassembler les autres pour leur répercuter les ordres. L'Exécuteur descendit au pas de course jusqu'au petit port. Le fusil d'assaut à l'épaule, il bondit entre les trous du ponton pour atteindre le Carver.

Le regard du guerrier solitaire fit un panoramique sur la zone : calme, déserte et facile à atteindre.

Trop calme, trop déserte et trop facile à atteindre.

L'Exécuteur avait choisi cette marina parce que le bon sens lui avait soufflé à l'oreille que la guerre et le yachting ne faisaient pas bon ménage. Mais un raisonnement plus poussé lui dit que les Tutsis pourraient avoir le même bon sens.

Bolan s'agenouilla près du bateau et le passa en revue. Propre et huilé, il montrait les signes de délabrement qu'il avait vus à travers les jumelles sur les autres navires. Regardant par-dessus les rochers, il vit

que Walters et les autres se rassemblaient sur la berge, prêts à foncer pour embarquer.

Les yeux de l'Exécuteur balayèrent la zone une nouvelle fois. Son pressentiment s'intensifia – le même qu'il avait ressenti quand il avait humé l'odeur de cigarette dans la forêt.

L'Exécuteur se retourna vers le bateau. Le seul vrai test qu'il pouvait faire passer au Carver était de s'en servir. Après avoir pris une profonde respiration, il sauta sur le pont et se glissa dans la cabine.

Le moteur toussa deux fois, montra quelques réticences puis rugit comme un fauve.

Bolan s'installa à la barre alors que Walters menait le groupe vers le Carver. Il attendait, chaque seconde lui paraissait des heures.

Derrière lui, l'Exécuteur vit un buffle marcher doucement entre les arbres et venir vers l'eau pour s'y baigner. L'énorme animal leva la gueule et sembla humer l'atmosphère, puis, soudain, il fit demi-tour et s'enfuit.

Bolan sauta sur le ponton instinctivement alors qu'une longue rafale sortait de la fenêtre de la cabine de la douane, à une dizaine de mètres. Il avait posé son fusil d'assaut le temps d'expertiser le bateau, et il dégaina le gros .44 Magnum. Plusieurs nouveaux tirs retentirent de l'autre côté du bateau et il put voir un soldat tutsi qui se tenait debout sur le pont d'un Sea Ray un peu plus loin.

L'Exécuteur tira une fois. Le soldat tomba, le visage couvert de sang, l'œil gauche arraché. Bolan regarda dans la direction du groupe, et il constata que tous avaient plongé sur le sol sauf Walters et Ukéwéré. Les deux hommes se tenaient droits dans la tourmente et tiraient sur un bateau de type Viking servant à la pêche au gros de l'autre côté du Carver.

D'autres coups de feu obligèrent Bolan à plonger entre les bateaux.

Ce qui arrivait était malheureusement clair. Deux Tutsis gardaient la marina. Douaniers, flics, militaires, peu importait. Ils l'avaient vu s'approcher pendant sa mission de reconnaissance mais n'avaient pas tiré, attendant de débusquer les autres membres du groupe.

L'Exécuteur observa Ukéwéré et Walters qui venaient d'avoir l'un des soldats. L'autre était posté sur le Viking continuant à tirer.

Bolan visa le bois en direction du tir avec son Model 629, et il appuya sur la détente. Le .44 Magnum cracha des flammes par le canon, la balle traversa le bois puis les côtes du Tutsi restant.

Bolan se releva.

— Allez ! cria-t-il.

Walters et Ukéwéré entraînaient les autres à descendre sur le ponton.

— Tater ! Passe par la douane et ramasse les fusils que tu trouves et toutes les cartouches aussi !

L'Exécuteur retourna sur le bateau alors que Morrison aidait Streak et Denise à grimper sur le Carver. Moins de trente secondes plus tard, les deux hommes étaient aussi à bord.

Sans un mot, l'Exécuteur lança le bateau sur l'eau glauque du lac. La nuit commençait à tomber.

Mais le Carver avait à peine quitté la marina qu'un bateau de patrouille tutsi déboucha de la presqu'île.

La première rafale venant du bateau de patrouille finit dans l'eau à trois ou quatre mètres du Carver que l'Exécuteur avait fait virer brutalement sur la droite. Trois nouvelles rafales claquèrent puis le feu cessa.

Mais le bateau tutsi ne ralentit pas. Les troupes gouvernementales ne voulaient pas cesser leur poursuite ; elles attendaient plutôt d'être mieux placées pour pouvoir viser juste.

Bolan se tourna vers les hommes et les femmes qui se serraient sur le pont du bateau. Il avait besoin de quelqu'un pour piloter le Carver et ainsi pouvoir répliquer au feu ennemi. Il jeta un coup d'œil vers Walters qui glissait de nouveaux chargeurs dans la ceinture de son jean. Non, le mercenaire était un estimable tireur. Et Ukéwéré avait lui aussi prouvé qu'il pouvait faire mouche.

Un peu d'eau passa par-dessus le Carver qui traçait sa route à grande vitesse à travers les vagues. Les yeux de Bolan se posèrent sur Dusty Morrison qui était assis à côté de Denise LeFevre. Morrison pouvait conduire le bateau, mais il savait tirer aussi. Quelque part à l'intérieur de son esprit, il se remémora que le cow-boy d'opérette était un bon tireur.

— Morrison ! cria l'Exécuteur malgré le bruit du moteur. Savez-vous tirer ?

Morrison tourna son regard vers lui, puis attrapa un fusil d'assaut des mains d'Ukéwéré.

— Pas de problème. C'est sûrement plus efficace que mes balles de spectacle, répondit-il.

— Streak ! hurla Bolan. Venez ici !

Le petit homme à la barbiche regarda dans la direction de Bolan puis se leva et vint vers la cabine.

— Avez-vous déjà piloté ?

L'homme hocha la tête négativement.

Bolan plaça ses mains sur la barre.

— C'est comme une voiture, dit-il. Presque. Suivez le nord. Je serai de retour avant que vous n'ayez à changer de direction.

— Mais...

— Streak, dit l'Exécuteur, plaçant ses mains sur les épaules de l'homme et plongeant dans ses yeux. Je vous demande juste de faire ça pour nous tous. O.K. ?

Streak acquiesça, penaud.

Le bateau de patrouille tutsi s'était rapproché considérablement quand Bolan sortit de la cabine. Une rafale clapota dans l'eau à moins de deux mètres derrière le Carver. L'Exécuteur ordonna aux femmes de se mettre à l'abri avec Streak.

Saisissant un fusil sur le pont, Bolan s'adressa à Morrison :

— Vous connaissez les armes à feu, Dusty. Alors, trouvez une place le long du pont et gardez la tête baissée. Le spectacle est sur le point de commencer.

Walters et Ukéwéré étaient déjà en position, un genou au sol, sur le pont. Ukéwéré montait et descendait, secoué par les vagues qui heurtaient le flanc du bateau. Walters ressemblait au vieux guerrier qu'il était, un gladiateur des temps modernes attendant que le combat commence.

L'Exécuteur porta les jumelles à ses yeux et surveilla l'approche du bateau tutsi. Il fut surpris de découvrir sur le pont des hommes habillés en tuniques hutu aussi bien qu'en treillis tutsi. Il passa les jumelles à Walters.

— Putain, s'écria le mercenaire. Des Hutus. Ils doivent avoir quelques morts tutsis dans leur sillage.

Bolan hocha la tête.

— De toute façon ça ne change pas grand-chose pour nous.

Et comme pour confirmer cela, une autre rafale claqua, tombant juste à côté du bateau.

— Feu ! ordonna Bolan alors qu'il chargeait son Fal.

Et les balles se croisèrent au-dessus du lac. L'Exécuteur visa le torse d'un homme, attendit que le Carver remonte contre une vague et ouvrit le feu.

L'homme à la tunique multicolore décolla du pont sous le choc et fut jeté par-dessus bord par le tangage du bateau. De nouveaux coups de feu furent échangés mais le bateau des Hutus était ballotté par les

flots qui s'ouvraient sous sa coque comme un vulgaire bout de bois. Tout à coup, et sans raison apparente, il fit un demi-tour sur lui-même.

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? dit Walters.

— Cessez le feu, ordonna Bolan. Apparemment, ils ne s'attendaient pas à une telle résistance. Ce sont des rebelles, pas des soldats.

Il retourna vers la cabine et releva Streak de ses fonctions de pilote. À travers la vitre brisée par les balles, il vit qu'ils avaient dépassé Kibuye. Quelques kilomètres à l'ouest, il pouvait voir l'île de Katana au milieu du lac.

Walters rejoignit l'Exécuteur dans la cabine. Le vieux mercenaire grimaçait.

— Nous avons eu de la chance, tu ne crois pas ?

Bolan allait répondre, mais ne dit rien car deux petites taches lumineuses apparaissaient sur l'eau à l'est. Il les observa avec ses jumelles.

— J'aimerais bien, Walters, mais à ta place je ne compterais pas trop là-dessus.

— Que veux-tu dire ?

— Ce sont des bateaux de patrouille, répondit-il en pointant son doigt vers l'horizon.

Cette fois, les bateaux étaient conduits par des Tutsis. Comme ils se rapprochaient, l'Exécuteur avait pu voir les treillis camouflés qu'il avait appris à connaître. Et grâce aux jumelles, il avait pu constater une autre différence notable par rapport au premier bateau qui les avait poursuivis : les deux navires qui arrivaient disposaient de mitrailleuses M.60 montées sur leur pont.

L'Exécuteur poussa les gaz au maximum, arrachant toute la puissance du Carver qui se dressa au milieu des vagues. Devant lui, il voyait la fin de l'île de Katana au centre du lac.

Bientôt, Bolan le savait, les assaillants utiliseraient leurs M.60. Les mitrailleuses américaines étaient capables de couper en deux un bateau tel que le Carver avant que les fusils d'assaut ne fassent le moindre dégât en retour.

Coupant les gaz, l'Exécuteur guida le bateau le long de l'île de Katana. Les oncles d'Ukéwéré étaient d'accord pour les rencontrer dans une petite crique qui se trouvait à approximativement quinze kilomètres au sud de Goma. Le Twa zairois devait attendre là l'arrivée du Carver.

Mais y arriverait-il ? L'Exécuteur se le demanda. Les bateaux de patrouille étaient à distance pour se servir de leurs M.60. Le Carver aurait bientôt passé la frontière et serait au Zaïre, mais que ferait-il si les Rwandais ignoraient la frontière et les suivaient jusqu'à la crique ? L'Exécuteur avait trop de vies en compte sur ce bateau pour prendre le moindre risque.

Il ne pouvait plus hésiter quant à sa stratégie. Il avait pris la meilleure décision possible avec le peu d'informations dont il disposait.

C'était simple, vraiment. Il allait réussir. Ou bien...

— Streak ! appela l'Exécuteur.

L'homme se précipita dans la cabine.

— Prenez les commandes. Vous gardez le cap. Quand nous serons près de la crique, je vous envoie Ukéwéré pour vous guider.

L'homme à la barbiche ne semblait pas croire que tout cela lui arrivait, à lui, mais il acquiesça et prit la barre.

Bolan se tourna vers les femmes qui étaient prostrées dans un coin de la cabine.

— Wasémé, Janet et vous, madame LeFevre, dit-il, restez là et surtout ne sortez sous aucun prétexte. Nous allons une nouvelle fois subir quelques secousses.

Soudain une voix s'exprimant en français et retransmise par un haut-parleur brisa le silence.

— Nous sommes l'armée du Rwanda ! Coupez le moteur de votre bateau et préparez-vous à ce que nous montions à bord.

Bolan se tourna vers ses équipiers.

— Vous êtes prêts ?

Ils acquiescèrent d'un bloc.

— Je répète ! s'énerma la voix du haut-parleur. Coupez les gaz ! Préparez-vous à ce que nous montions à bord ! C'est notre dernier avertissement !

Bolan regarda vers l'île. Au moment où il détournait son regard, quelque chose l'attira qu'il n'avait pas remarqué jusqu'alors : il y avait une petite marina, et juste en train de quitter son ponton, un petit bateau.

Il porta les jumelles à ses yeux. Le bateau faisait dix bons mètres, mais il ne pourrait contenir tout le monde sur son pont.

Les premières rafales de M.60 retentirent sur la droite. La plupart des balles percutèrent l'eau, mais deux vinrent se ficher dans la coque du Carver.

La voix résonna de nouveau dans le haut-parleur, leur donnant un dernier avertissement.

La réponse de Bolan fut immédiate. Il donna l'ordre du tir général et deux Tutsis furent touchés sur le pont du bateau de patrouille.

Les deux M.60 ouvrirent le feu, obligeant les hommes sur le pont du Carver à se couvrir.

Bolan vérifia la distance qui les séparait de la frontière. La ligne côtière était maintenant visible.

— Sal ! Va à l'intérieur afin de guider Streak !

Ukékéré roula sur le pont, et rampa jusqu'à la cabine.

Bolan attendit que les mitrailleuses se taisent puis il envoya une rafale de Fal. Il se coucha de nouveau quand une nouvelle rafale lui répondit. Il s'attendait à voir les impacts de 7,62 mm mais aucune ne vint perforer la coque près de lui.

De nouveaux tirs claquèrent derrière eux, mais ils appartenaient à des Fal FN. Et le Carver ne fut atteint par aucune balle. Bolan se leva et vit que le bateau qu'il avait aperçu dans la crique faisait la chasse au navire tutsi. Des Hutus en costumes traditionnels utilisaient des fusils d'assaut pour l'attaquer.

Le bateau de patrouille s'était retourné vers son agresseur et l'arrosait de tirs de M.60.

Bolan saisit cette chance et se précipita vers la cabine. Streak et Wasémé pilotaient le navire alors que Denise LeFevre et Janet étaient assises sur le sol. Ukékéré se tenait près de la barre et indiquait l'entrée d'un petit lagon à moins de trois kilomètres.

L'Exécuteur retourna sur le pont et regarda aux jumelles. Moins d'un kilomètre séparait le Carver des bateaux de patrouille, et il constata que les M.60 restaient silencieuses. Le bateau hutu était criblé de balles et des corps flottaient à la surface du lac. La guerre fratricide continuait.

Le bateau de patrouille tutsi revint vers son premier opposant.

— Collier ! Nous coulons ! hurla le vieux mercenaire.

Bolan lâcha les jumelles et vit Walters qui essayait d'évacuer l'eau qui s'infiltrait par les trop nombreux trous que le Carver avait dans son flanc.

À travers les vagues, le bateau de patrouille traçait sa route vers le Carver.

L'Exécuteur regarda dans la direction de la crique où les Twas étaient censés les attendre. Ils n'étaient qu'à huit cents mètres de l'endroit, et le Carver continuait à flotter. Mais la surcharge d'eau le ralentissait considérablement.

Walters restait parfaitement calme, Morrison semblait savoir ce qui se passait, mais gardait un parfait sang-froid. Dans la cabine, Ukéwéré continuait à guider le bateau.

Walters, Morrison, Ukéwéré, trois types bien. Si le temps de mourir était venu, alors l'Exécuteur pouvait être fier d'être entouré de si braves compagnons.

Depuis le début de son combat contre l'injustice, l'Exécuteur savait que son temps était compté. Il côtoyait la mort chaque jour, chaque instant, se demandant combien de temps encore il gagnerait la partie.

Aujourd'hui, il pourrait bien avoir la réponse à cette question. Mais de la même façon qu'il n'avait pas voulu abandonner ses compagnons pour quitter plus sûrement le Rwanda, il avait toujours refusé de dévier de son code d'honneur dans sa lutte contre le mal. Si ces moments devaient être les derniers, il en ferait des moments intenses. Il continuerait le combat comme il l'avait toujours fait.

Bolan arma son fusil d'assaut et prenait sa visée quand le cri de Walters le coupa dans son élan :

— Collier ! Regarde !

L'eau avait atteint près d'un mètre, mais deux canots remplis de Twas venaient vers eux de la côte zaïroise.

L'Exécuteur regarda en direction du bateau de patrouille pour voir qu'il était à quatre cents mètres maintenant. À travers les jumelles, il put voir les M.60 qui les visaient.

— Tater ! Morrison ! Allez chercher les autres, en vitesse ! cria l'Exécuteur en passant sa tête dans la cabine. Sal ! Tu pilotes jusqu'à ce qu'ils soient près de nous !

Le vieux mercenaire et l'acteur pataugèrent dans l'eau pour atteindre la cabine, réapparaissant quelques secondes plus tard avec Streak, Denise LeFevre, Wasémé et Janet. Ils attendaient avec impatience d'être assez près des canots pour pouvoir grimper à bord.

Derrière lui, l'Exécuteur sentait l'excitation due à l'arrivée des Twas. Il regarda par-dessus son épaule et vit Morrison et Walters pousser Streak et les femmes de l'autre côté du bateau vers les canots, puis saisir des fusils d'assaut et commencer à tirer.

Les rafales claquèrent en même temps. Un Tutsi s'effondra sur le pont du bateau de patrouille. Deux autres Tutsis tombèrent à l'eau. Les chargeurs furent rapidement vides et l'eau du lac Kivu montait inexorablement dans le Carver. Cette fois, c'était la fin.

Mais non. Les canots étaient arrivés à temps. Bolan jeta son fusil vide quand le Carver commença à disparaître dans l'eau. Il nagea

jusqu'au canot le plus proche. Un homme qui semblait une parfaite réplique en plus âgé de Sal Ukéwéré l'aida à grimper à bord.

L'Exécuteur attrapa le gros .44 Magnum qui était dans sa gaine et vit Morrison, Denise LeFevre et Wasémé dans un canot tout proche. Morrison avait gardé son fusil et tirait vers les bateaux de patrouille tutsie.

Du coin de l'œil, Bolan vit le regard de Janet posé sur lui. Elle était aux côtés de Walters et d'Ukéwéré qui, eux aussi, tiraient sur les bateaux de patrouille.

Les M.60 tonnèrent encore, percutant l'eau sur les flancs des canots pendant que les Twas ramaient à l'unisson. Quelques mètres les séparaient du lagon, mais les Tutsis étaient très proches. Bolan envoya plusieurs tirs jusqu'à ce que son revolver n'ait plus une seule munition, le rechargea de son tout dernier chargeur et recommença à arroser les Tutsis.

Les M.60 retentirent de plus belle. Leurs balles géantes arrivaient tout près des canots. L'une d'elles effleura le genou de l'Exécuteur.

Bolan entendit le cliquetis de l'arme de Walters. Elle était vide. Une seconde plus tard, il en fut de même pour celle d'Ukéwéré, puis celle de Morrison.

Alors que l'Exécuteur tirait les nouvelles balles qu'il avait introduites dans son revolver, il vit Walters qui prenait ses deux Colt .45.

Puis, soudain, des tirs différents se firent entendre. C'était ceux d'une AK.47.

Bolan tira deux coups supplémentaires vers les Tutsis, puis il se tourna pour apercevoir deux bateaux de patrouille zaïrois qui tiraient dans la même direction que lui. Les hommes en uniforme sur le pont tenaient des Kalachnikovs.

De nouvelles explosions résonnèrent au nord et l'Exécuteur vit une troisième vedette zaïroise arborant une superbe mitrailleuse de 12,7 mm sur son pont qui commençait à arroser les bateaux tutsis.

Une dernière volée de 7,62 mm se perdit autour des canots.

Puis le Rwandais s'arrêta, pivota sur lui-même dès qu'il fut trop près du navire zaïrois.

Bolan souffla puis se tourna vers l'autre canot qui était à peine éloigné d'un mètre. Walters avait lâché ses flingues et soutenait la tête de Sal Ukéwéré sur ses genoux.

La poitrine du Twa était ornée d'un gros trou et du sang s'en écoulait, teignant de rouge son T-shirt. Ses yeux étaient restés ouverts et regardaient le ciel.

Sur le sable de la crique, des hommes armés de lances et de sarbacanes vinrent au-devant d'eux. Ils tirèrent les canots vers le sable.

Alors que les fusils et les mitrailleuses continuaient à retentir dans le lointain, Tater Walters posa les pieds sur le sol, portant Sal Ukéwéré dans ses bras. Le vieux mercenaire posa le Twa délicatement sur le sable et lui ferma les yeux.

En attendant l'avion qui le ramènerait aux USA, Morrison buvait un bourbon au bar de l'aéroport de Kinshasa en compagnie de John Collier et de Tater Walters.

— John, vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez là, juste au moment où nous en avons besoin, et si loin de vos bases. Pour un reporter, vous au moins vous allez chercher l'info sur le terrain, old boy ! remarqua le vieux comédien.

— Vous, vous ne m'avez toujours pas dit si vous aviez l'intention de retrouver Denise LeFevre, une fois rentré à Hollywood. Nous sommes donc quitte et chacun garde ses secrets ! Allez, old boy, ne ratez pas votre avion.

— Alors, à Dieu va ! et peut-être un jour aux States. Et merci encore, vieux frère ! Je ne pensais pas que je tenais à ce point à la vie.

Bolan et Walters regardèrent s'éloigner le vieux comédien sur le tarmac.

— Vous ne lui avez vraiment rien expliqué ? demanda Tater, ébahi.

— Expliquer quoi ? Ce n'était pas son affaire. C'était entre Hal Brognola et moi, vous savez. Et rien de plus. Une histoire d'amitié, et c'est tout.